)e ANNÉE N° 116 NOUVELLE SÉRIE 1er MAI 1923

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50

nrf **NOUVEAUTÉS** **nrf**

PRIX DE
LA RENAISSANC
1923

FERMÉ LA NUI

PAR

PAUL MORAND

Un volume in-18.. 6

EXTRAITS DE PRESSE

« ... M. PAUL MORAND m'apparaît, sans paradoxe, un lointain conti-nuateur de La Bruyère. » Henri de Régnier (*Le Figaro*, 10-IV-23).

« ... Il sait, mieux que personne, nous donner le frisson du destin qui est en marche et dont nul ne sait la figure ni l'heure qu'il choisira. » André Chaumeix (*Le Gaulois*, 7-IV-23).

« ... Ses écrits porteront témoignage de ce que furent les peuples d'après guerre, et je crois qu'on trouvera plus de substance dans l'œuvre de cette jeunesse ardente, active, tendue comme une antenne, que dans les mémoires des généraux et des hommes d'Etat, conducteurs de nations qu'ils croyaient connaître. » Pierre Bonardi (*L'Ere Nouvelle*, 6-IV-23).

« ... le stendhalisant Morand... »
Léon Daudet (*L'Action Française*, 10-IV-23).

« ... Que l'époque de transition, de dépravation, d'anarchie sensuelle et politique dont il nous parle existe, cela est évident. Et qu'un homme soit venu pour nous la peindre avec tant de talent, voilà qui est heureux. Et que cet homme soit M. PAUL MORAND, voilà ce dont nous le félicitons. » Dominique Braga (*L'Europe Nouvelle*, 7-IV-23).

« ... Après avoir peint des victimes, MORAND, aujourd'hui, peint quelques vainqueurs de ce temps. »
Benjamin Crémieux (*Les Nouvelles Littéraires*, 31-III-23).

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre sont indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. S. Barranx. La Daïne 6.75
2. M. Barrès. Souvenirs d'un officier de la Grande Armée .. .. .. 7 fr.
3. Sarah Bernhardt. Mémoires, Ma double vie, 2 vol.. .. .. .. 13.50
4. Blasco Ibanez. La Femme nue de Goya 6.75
5. André Le Breton. Le tourment du Passé 6.75
6. J. Boulenger. Les romans de la table ronde : Le Chevalier à la Charrette ; Le Château aventureux .. .. 7 fr.
7. M. Cano. La victoire sur soi-même. 5 fr.
8. Ceard. Le Mauvais livre (sur vergé). Prix .. .. 10 fr.
9. Chadourne. Le pot au noir. .. 6.75
10. Chereau. La *Despélouquéro*. Ordinaire. Prix .. .. 7 fr.
    Hollande .. .. 35 fr.
    Lafuma .. .. 20 fr.
    Papier de fil .. .. 10 fr.
11. J. Cocteau. *Le grand écart*. Ordinaire. Prix 6.75
    Japon .. .. 88 fr.
    Hollande .. .. 55 fr.
    Pur fil 27.50
    Plain-Chant. Ordinaire .. .. 4 fr.
    Japon 27.50
    Hollande 18.50
    Lafuma .. .. 11 fr.
12. R. Dorgelès. Le Réveil des Morts
    Ordinaire 6.75
    Alfa .. .. 10 fr.
    Pur fil .. .. 25 fr.
    Hollande .. .. 35 fr.
    Japon .. .. 50 fr.
13. Grivet. Les chouans .. .. 5 fr.
14. Henriot. Aventures de Sylvain Dutour. Prix 6.75
15. Hemon. La Belle que voilà .. 6.50
16. Insua. Le goût du danger .. .. 7 fr.
17. Jacob. Filibuth ou la montre en or. 7 fr.
18. Jammes. Les caprices du Poète. 7 fr.
19. Massis. Jugements 7.50
20. Mere. Le vertige .. .. 7 fr.
21. Montfort. L'oubli des morts .. 6 fr.
22. Morand. Fermé la nuit 6.75
23. J. de Pesquidoux. Chez Nous .. 7 fr.
24. Perey. La princesse Hélène de Ligne. Prix 6.75
25. Renaud. La jeunesse de Prosper Bourrasset .. .. 7 fr.
26. M. Rostand. Le phœnix. 6.50
27. Souchon. Les chants du Stade .. 5 fr.
28. Vega. Les présences Invisibles. 6 fr.
29. Le Glay. Itto .. .. 7 fr.
30. Gaudry. Le chemin des dames en feu. Prix .. .. 7 fr.

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

31. L'Annuaire de l'Europe et des trois Amériques .. .. 30 fr.
32. P. Colin. L'Allemagne .. .. 7 fr.
33. Herriot. Créer. .. .. .. 10 fr.
34. Sartory. La cellule 9.50
35. Le Slang : Lexique Anglais .. 10 fr.
36. Prince Louis Windischgraetz. Mémoires.. .. .. 12 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

★

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

37. LA BRUYÈRE. Œuvres complètes en 6 vol. in-8 à.. .. .. 30 fr.
Avec 1 album in-8 .. .. 20 fr.
38. LANSON. Histoire illustrée de la Littérature Française. En 15 fascicules mensuels, le fascicule .. .. .. 8 fr.
En 2 vol. brochés 120
En 2 vol. reliés 17
39. MONOD. La Vie et la Pensée de J. Michelet, ouvrage comprenant 2 volumes 5

RÉIMPRESSIONS

40. J. ROMAINS. *Odes et Prières.*
Ordinaire 6.75
Lafuma, pur fil .. .. .. 18 fr.
40. J. ROMAINS. *Mort de Quelqu'un.*
Ordinaire .. ..
Lafuma, pur fil 18

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

41. J. COCTEAU. *Dessins.* Japon .. 220 fr.
Hollande .. .. 165 fr.
Pur fil .. .. 55 fr.
42. DARCY. Idées .. .. 75 fr.
43. DINET et BEN IBRAHIM. Tableau de la vie Arabe .. .. 15 fr.
44. ESTAUNIÉ. Solitudes (Vélin). .. 27.50
45. R. DE GOURMONT. *Sixtine.*
Vergé filigrane « La Connaissance » 38.50
Vergé teinté pur fil filigrané .. 27.50
46. HENNIQUE. Un caractère.. .. 22.50
47. MAINDRON. Saint-Cendre. Illustré. 70 fr.
48. MAURRAS. Le Mystère d'Ulysse, portrait par L. A. Moreau. Édition origin
Prix 10
Sur Japon 50
49. MIGEON. L'estampe Japonaise. 100
50. A. SAMAIN. Contes. Illustrés par Guérin. Vélin à la forme. .. 33
Japon 70
51. SYNTHÈSES LITTÉRAIRES ET EXTRA-LITTÉRAIRES. Illustré par Gus Bofa.
Hollande 55
Vergé blanc 22
52. VERLAINE. Bonheur. Illustré par Pelt
Prix 66

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES (1)

Veuillez m'envoyer (2) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEMEN BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

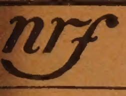
....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela suffit d'avoir un compte-courant.
(2) Rayer les indications inutiles.



PUBLICATIONS JANVIER, FÉVRIER, MARS 1923

ROMANS

MAX JACOB. **Filibuth, ou la Montre en Or.** 1 vol. in-18 .. .. **7 fr.**
JEAN MARQUET. **Nestor, Patron Pêcheur.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**
PAUL MORAND. **Fermé la Nuit.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**
HENRI POURRAT. **Les Jardins Sauvages.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**
JULES ROMAINS. **Mort de Quelqu'un.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**

POÉSIE

VALERY LARBAUD. **Les Poésies de A. O. Barnabooth.** 1 vol. in-18.. **6.75**
JEAN PELLERIN. **Le Bouquet Inutile.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**
JULES ROMAINS. **Odes et Prières.** 1 vol. in-18.. .. .. **6.75**

CRITIQUE, LITTÉRATURE

CHARLES-LOUIS PHILIPPE. **Les Chroniques du Canard Sauvage.** 1 vol. in-18 .. .. **6.75**

THÉATRE

CHARLES VILDRAC. **Michel Auclair,** *3 actes.* — **Le Pèlerin,** *1 acte.* 1 vol. in-18 .. .. **6.75**

RÉPERTOIRE DU VIEUX-COLOMBIER

NICOLAS GOGOL. **Hyménée,** *évènement fort invraisemblable en 3 actes.* Traduit du russe par DENIS ROCHE. 1 vol. in-24 double couronne .. .. **3 fr.**
CARLO GOZZI. **La Princesse Turandot,** *conte tragi-comique en 5 actes.* Traduit de l'italien par JEAN-JACQUES OLIVIER. 1 vol. in-24 double couronne .. .. **3 fr.**

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT"

LOUIS ARAGON. **Les Aventures de Télémaque.** Edition originale. Avec un portrait de l'auteur, gravé sur cuivre, par R. DELAUNAY.
1 vol. in-16 jésus sur vélin de Rives, tiré à 1.050 ex.. .. .. **12 fr.**
15 ex. sur japon impérial, accompagnés d'une épreuve sur vieux japon du portrait, numérotée et signée .. .. **50 fr.**
GEORGES GABORY. **Poésies pour Dames seules.** Edition originale. Avec un portrait de l'auteur sur cuivre, par D. GALANIS.
1 vol. in-16 jésus sur vergé d'Arches, tiré à 1.050 ex.. .. .. **12 fr.**
15 ex. sur japon impérial, accompagnés d'une épreuve sur vieux japon du portrait, numérotée et signée .. .. **50 fr.**
CHARLES MAURRAS. **Le Mystère d'Ulysse,** *Discours.* Edition originale. Avec un portrait en lithographie par LUC-ALBERT MOREAU.
1 vol. in-16 jésus sur vergé d'Arches, tiré à 1.035 ex.. .. .. *Epuisé*
25 ex. (au lieu de 50 annoncés par erreur) sur japon impérial, accompagnés d'une épreuve sur vieux japon du portrait, numérotée et signée .. .. *Epuisé*

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

TABLEAUX CONTEMPORAINS

TRISTAN BERNARD. **Tableau de la Boxe.** Edition originale. Illustré de 30 gravures originales à l'eau-forte par ANDRÉ DUNOYER DE SEGONZAC.
Un volume de 236 pages in-8 couronne, imprimé en 14 Didot de Peignot par Coulouma, les eaux-fortes tirées hors texte et dans le texte par Vernant.
10 ex. sur japon impérial avec une suite des gravures .. .. *Epuisé*
5 ex. sur japon impérial avec double suite des gravures en premier et en second état. .. .. *Epuisé*
18 ex. hors commerce.
300 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. *Epuisé*

1. - “ Les documents bleus ”

Profr SIGMUND FREUD

Trois essais

sur la théorie de

la sexualité

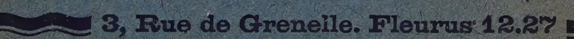
Traduit de l'allemand
par le Dr. B. REVERCHON



PARIS, 1923

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, Rue de Grenelle. Fleurus 12.27



L'annonce ci-dessus reproduit exactement l'aspect de la couverture de cet ouvrage, le premier de notre collection “ Les Documents bleus ”.
Imprimées en bleu foncé sur papier bleu vif, les couvertures de ce type désigneront des ouvrages d'un caractère particulier, que nous signalons à l'attention de MM. les Libraires.
NOTICE AU VERSO.



N° 2

JULES ROMAINS et G. CHENNEVIÈRE

Petit traité de versification

N° 3

CELINE ROTT

MOANA

ou

Voyage sentimental

chez les Maoris et les Peaux-Rouges des Iles

N° 4

MAURICE BARRÈS

La Querelle de l'Oronte

avec toutes les pièces du procès littéraire.

Il sera tiré de tous les ouvrages entrant dans la collection *Les Documents bleus* :

50 Exemplaires numérotés de 1 à 50 sur papier vergé pur fil Lafuma Navarre. . . . . Prix : 20 fr.

nrf Bulletin de Commande nr

(Réservé à MM. les Libraires)

Je Soussigné :

Nom et Prénoms ....

Adresse ....

....

demande à recevoir régulièrement en office .... *exemplaire*.... *tous les volumes devant paraître, aux Éditions de la Nouvelle R* *Française, dans la collection* Les Documents bleus.

SIGNATURE :

A DÉTACHER

nrf Bulletin de Souscription nr

Je Soussigné :

Nom et Prénoms ....

Adresse ....

....

déclare souscrire à[1] { .... *exemplaire*.... *sur pur fil Lafuma Na* / .... *exemplaire*.... *ordinaire* }

de tous les volumes devant paraître, aux Éditions de la Nouvelle R *Française, dans la collection* Les Documents bleus.

(2) ....

....

....

SIGNATURE :

(1) Rayer les indications inutiles.
(2) Si l'on ne veut recevoir que certains titres, les énumérer et rayer la phrase qui précède.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR PARAITRE EN MAI

COLLECTION "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT"

JACQUES DE LACRETELLE

LA MORT D'HIPPOLYTE

ÉDITION ORIGINALE

Avec un portrait de l'auteur par MARIE LAURENCIN

Une double rivalité, provoquée par une femme dont la figure est clairement dessinée ma dont l'action reste dans l'ombre, dresse l'un contre l'autre et jusqu'à un dénouement dram tique un père et son fils, tous deux musiciens.

Le récit, rapporté par un témoin qui ne peut que former des conjectures sur les faits vér tables, pose une énigme à l'esprit du lecteur.

On retrouvera dans LA MORT D'HIPPOLYTE cette claire exposition des caractères et c art de conter, sensible et ferme, qui ont fait l'éclatant succès de *Silbermann.*

Un volume in-16 jésus tiré à 1.035 exempl. sur Hollande Van Gelder.. 10
dont 35 hors commerce
25 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée l'artiste 50

LUCIEN FABRE

VANIKORO

ÉDITION ORIGINALE

Avec un portrait de l'auteur par FOUJITA

M. LUCIEN FABRE n'est pas seulement le lucide et puissant commentateur des *Théori d'Einstein* qu'il a révélées en France au public intellectuel et à bon nombre de savants. est aussi, — et il nous en apporte la preuve dans ce nouveau recueil, — le grand poète qu saluait, dans sa préface à *Connaissance de la Déesse*, Paul Valéry, et que Joachim Gasque rappelant la parole de Lamartine : « La poésie sera de la raison chantée », proclamait êtr « un des poètes de cette raison chantée, par le choix cérébral de ses images, par la vert créatrice de sa psychologie, par la façon de réduire le mystère à ses plus significatives dén minations, par cette fièvre qui glace en nous avec délices des désirs dont nous avons pou la plupart habituellement la pudeur ou la peur, par ces jets brûlants qui traversent à l'im prévu tout ce vide dernier des sensations atteintes, transformées en aveux spirituels. »

Un volume in-16 jésus tiré à 535 exempl. sur Hollande Van Gelder.. 10
dont 35 hors texte
15 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée l'artiste 50

GUY DE POURTALÈS

LA PARABOLE DES TALENTS

Avec un portrait de l'auteur par LUC-ALBERT MOREAU

Auteur délicat de *Deux Contes de Fées pour les Grandes Personnes* et de *Marins d'Eau douc* essayiste, traducteur de *Mesure pour Mesure*, *La Tempête* et *Hamlet*, et l'un des glossateur les plus autorisés dans l'affaire Bacon-Shakespeare, M. GUY DE POURTALÈS pose aujou d'hui en quelque sorte, dans cette vision dramatique qu'est LA PARABOLE DE TALENTS, le problème de tous les atavismes spirituels d'une famille résumés dans u seul individu : un soldat de la Légion Etrangère, qui veille dans la tranchée, revit l'histoir de sa race en une suite de tableaux saisissants, depuis les Camisards Cévenols jusqu'au temps modernes... Evocation qui éclairera peut-être la difficile parôle du Christ : « Mais celui qui n'a rien, même ce qu'il a lui sera ôté. »

Un volume in-16 jésus tiré à 535 exempl. sur Hollande Van Gelder 10
dont 35 hors commerce
15 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée l'artiste 50

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

nrf POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

TABLEAUX CONTEMPORAINS — N° 3

TABLEAU DE LA VÉNERIE

ÉDITION ORIGINALE

PAR

J.-L. DUPLAN

Illustré de quatorze lithographies en noir et en couleurs
par J.-L. BOUSSINGAULT

L'auteur des *Lettres d'un vieil Américain* et de *Messieurs les Fabriciens*, qui ont obtenu en France et même outre Atlantique un si vif succès, a prodigué dans cet ouvrage, une verve drue et narquoise en même temps que les trésors de son érudition cynégétique. Bouton de l'équipage de Madame la Duchesse d'Uzès, douairière, assidu des grandes chasses de Rambouillet, M. J.-L. Duplan a pratiqué la chasse à courre sur les terrains les plus divers et nul n'était mieux qualifié pour évoquer les fastes d'un sport de grande tradition, à la fois le plus noble et le plus populaire de tous. M. J.-L. Boussingault a illustré cet ouvrage d'une manière très originale, qui s'attache à rendre l'esprit et le caractère du spectacle, les types des acteurs, négligeant le détail accessoire pour les éléments les plus expressifs. Tirées en noir et en couleurs, à la presse à bras, ces lithographies tantôt dessinées directement sur pierre, tantôt reportées et travaillées au pinceau et au grattoir, offrent la plus agréable variété de moyens dans une parfaite unité de style.

[U]n fort volume de 216 pages in-8 couronne, imprimé en 14 Didot Peignot par Cou[l]ouma à Argenteuil (H. Barthélemy, directeur), illustré hors texte et dans le texte de [q]uatorze lithographies originales, tirées à la presse à bras par Marchizet, à Paris, à trois [ce]nt cinquante-cinq exemplaires, savoir :

[3]35 exemplaires (dont 35 hors-commerce, numérotés de I à XXXV, et 300 numérotés [d]e 1 à 300), sur vélin pur fil Lafuma-Navarre .. .. **130** fr.
[1]5 exemplaires sur Japon impérial avec une suite des lithographies (de F à T). **300** fr.
[4] exemplaires sur Japon impérial avec deux suites en 1er et 2e états des lithographies [d]e B à E) .. .. **400** fr.
[1] exemplaire sur Japon impérial avec deux suites en 1er et 2e états et les aquarelles et [de]ssins pré-originaux de J.-L. Boussingault .. .. **2.000** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigne (nom) ....

[(A]dresse) ....

[dé]*clare souscrire à* .... *exemplaire* ..... *sur vélin pur fil, japon impérial avec une* [su]*ite* (1), *japon impérial avec deux suites, du* Tableau de la Vénerie, *au prix de* ....

....

SIGNATURE :

(1) Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf ***Pour Paraître très prochainement***

PIERRE MAC ORLAN

sous le titre de

LA VÉNUS INTERNATIONALE

Un volume in-18 .. .. **6.75**

qui paraîtra incessamment

a donné une suite à

LA CAVALIÈRE ELSA

Un volume in-18.. .. .. **7** fr.

qui obtint en 1922

LE PRIX DE LA RENAISSANCE

DU MÊME AUTEUR :

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLI

Un volume .. .. **7** fr.

nrf ***ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR***

POUR UNE ENTENTE ÉCONOMIQUE AVEC L'ALLEMAGNE

En faveur de l'occupation de la Ruhr, et même si elle tourne mal, il y aura toujours ceci, qu'elle est une tentative de solution du monstrueux problème franco-allemand. Ce n'est pas après avoir déploré l'allure toute formelle qu'adopta si longtemps notre politique, que j'irai critiquer la tendance nouvelle, proprement pratique, qui s'est décelée dans cette opération, et que j'évaluerai au-dessous de son mérite l'effort de nos gouvernants pour sortir de la cage abstraite et stérile du Traité de Versailles.

Tout au plus, par goût pour la franchise, regretterai-je la petite comédie que nous avons jouée pour faire croire à la légalité de notre intervention. Peut-être les usages encore régnants en politique, bien qu'elle ne pût tromper personne, la rendaient-ils indispensable. Il y a certains rites diplomatiques, qui sont comme les survivances d'une religion disparue et qui compliquent les démarches internationales sans recueillir la foi de personne.

A vrai dire, si je regrette que nous ayons cru devoir faire constater des manquements de l'Allemagne et bâtir une interprétation nouvelle de l'article 248, avant d'entrer dans la Ruhr, c'est surtout parce que je ne vois à cette opération aucun autre sens ni aucune autre excuse que d'être au contraire une rupture du Traité de Versailles, que d'en secouer le cadre et les principes, que d'être enfin un acte de politique résolument inconséquente.

On a reproché à la France de poursuivre, en occupant la Ruhr, d'autres desseins que le recouvrement des réparations. C'est, je pense, au contraire, si l'on a sérieusement en vue la paix européenne — et toutes réserves faites sur l'efficacité du moyen qu'elle a choisi — ce dont il faut la féliciter.

Il y a dans le Traité de Versailles un double vice :

1° Il prétend fonder les obligations de l'Allemagne vaincue envers ses vainqueurs sur la reconnaissance d'une faute morale et sur la contrition ;

2° Il présente tous les avantages que les vainqueurs exigent du vaincu exclusivement comme une réparation de dommages.

On affecte, en France, une grande horreur de l'idéologie politique et l'on n'a pas eu assez de quolibets pour celle dont le Président Wilson s'était fait le champion. Comment se fait-il que personne n'ait encore dénoncé l'idéologie dont est littéralement farci le Traité de Versailles et qui en a rendu l'exécution impossible ?

La guerre finissait ; pendant quatre ans peuples, et par conséquent individus, s'étaient livrés à une véritable débauche d'injustice intellectuelle, morale et physique. Un effroyable monceau de ruines s'était accumulé. Il n'aurait plus dû y avoir chez tout le monde qu'une pensée : se taire sur les principes et tâcher de recréer au plus vite un peu de cette richesse qu'on venait stupidement de détruire. Donc réparations en effet.

Elles incombaient évidemment à l'Allemagne. Mais au lieu de l'obliger à les entreprendre à titre de vaincue, qu'a-t-on fait ? — On a voulu lui arracher l'aveu non pas de sa défaite seulement, mais de son crime. Tout l'immense travail qui attendait des bras, on a voulu le faire précéder d'une réforme morale, et d'une réforme impossible ; on a voulu lui donner pour moteur non seulement le remords, la tristesse, le mécontentement de soi, ce qui était déjà absurde, mais un remords, une tristesse, un mécontentement de soi qui n'existaient pas et ne pouvaient

pas exister, du moins dans la masse du peuple allemand.

Voilà la grande « nuée » sur laquelle le Traité de Versailles a été bâti. Au lieu de chercher quel était l'état d'esprit de l'Allemagne au moment où la guerre cessait et au lieu de l'exploiter, quel qu'il fût, dans un sens pratique, nous avons imaginé cette complication d'inspirer d'abord à l'adversaire notre état d'esprit, ou, mieux encore, de le supposer en lui et d'en faire la seule incitation qu'il dût trouver à peiner et à reconstruire.

C'est une des plus grandes folies où l'idéalisme ait jamais conduit les hommes. Car conçoit-on vraiment sans rire, — les forces psychologiques, de tout le monde connues, étant données — un Allemand, qui réfléchissant combien il a été vilain de la part de son gouvernement, cinq ans plus tôt, de déclarer la guerre à l'Entente, se sentirait ému au point de découdre son bas de laine et d'en apporter le contenu à la caisse pour les « régions dévastées » ? Sans doute les auteurs du Traité ont cherché à fortifier en lui ces bonnes dispositions, qu'ils sentaient hypothétiques, par la menace d'un certain nombre de sanctions. Mais le fait subsiste qu'ils n'ont joué que sur deux sentiments : le repentir ou la peur.

Le premier n'a jamais eu d'existence sociale ; l'individu seul l'éprouve pour une faute personnelle et dont il se sent l'incontestable responsabilité. Tout au plus peut-il se produire un sentiment de honte nationale, mais qui ne devient conscient que chez une élite morale. Le second est éminemment paralysant.

J'ai toujours pensé qu'il eût fallu créer pour l'Allemagne un attrait à nous faire revivre : celui de revivre elle-même.

Vue sous un certain angle, et si paradoxale que paraisse l'affirmation, l'occupation de la Ruhr était un geste dans ce sens ; c'était, toute idéologie cessante, une façon un peu brutale, mais fort nette d'inviter l'Allemagne à collaborer avec nous.

Bien comprise, notre victoire eût dû nous servir à démontrer à l'Allemagne non pas sa faute, mais sa dépendance momentanée vis-à-vis de nous. Puisque nous n'avions pas su l'utiliser à cette fin, la mainmise sur ses richesses naturelles était un moyen nouveau de faire la même démonstration, auquel il était logique de recourir.

Malheureusement la nouvelle opération, succédant à quatre années de prétendue paix, devait fatalement rencontrer des obstacles qui ne se fussent pas opposés à la première. Les esprits, en Allemagne, ne sont plus au même point. A l'abattement et au désarroi de 1918 une offre de coopération économique eût apporté un dérivatif qui eût peut-être provoqué l'enthousiasme et déclenché une bonne volonté imprévue. Aujourd'hui les conceptions morales et juridiques que nous avons mises en circulation et avec lesquelles nous avons constamment argumenté, se retournent contre nous : la justice est invoquée contre notre entreprise, et la paix, et ce Traité même dont nous avons si longtemps brandi les clauses menaçantes et inertes. Nous ne pouvons plus nous étayer sur l'opinion mondiale devenue distraite, incompréhensive ou scandalisée. L'Allemagne sent lentement lui revenir des appuis : son change moral est en hausse. Aussi se réfugie-t-elle de plus en plus dans l'inertie.

D'autres facteurs encore rendent notre opération périlleuse : et d'abord une insuffisante clarté dans nos intentions. Savons-nous bien exactement pourquoi nous sommes dans la Ruhr ?

Il faut le répéter, nous n'avons aucune excuse si c'est seulement pour y prélever du charbon ou des matériaux de « réparation ». Il est évident que ce moyen de réquisition est le plus coûteux, le plus compliqué, le plus dangereux qui se pouvait inventer.

Notre action me paraît se justifier beaucoup mieux si nous osons déclarer que nous avons saisi un « gage » *dans le ferme*

dessein d'obtenir une alliance économique avec l'Allemagne. La vaine question des « réparations » doit être franchement écartée. Il s'agit de bien autre chose que de reconstruire des maisons et des usines, que de rebâtir le passé : il s'agit de fonder l'avenir.

Malheureusement la pensée de nos gouvernants hésite. Ils ont eu la hardiesse de renouveler le problème ; mais des restes de la fausse conception qu'ils en avaient les hantent encore : ils n'osent pas oublier tout à fait les « régions dévastées » ; le vieux cœur français, superstitieusement attaché aux pierres, les taquine encore et les retient.

Trop ambitieux quand il s'agit de demander des milliards tout fabriqués, ils ne le sont plus assez devant la magnifique possibilité de lier à notre char le formidable renfort allemand.

L'Allemagne était parfaitement résolue à nous ignorer. Voici qu'ils ont su ramener sur nous son attention. Mais ils ne vont pas savoir la fasciner. Un tiraillement subsiste dans les projets qu'ils lui déclarent ; ils ne lui présentent rien de nettement saisissable ; ils continuent de la menacer au moment où ils la tiennent. Le langage qu'ils lui adressent garde cette fermeté sans contenu qui l'a toujours rendu vain ; au moment où il s'agit de pactiser, de conclure, c'est encore le gendarme, c'est encore l'huissier qui font entendre leur voix.

Pour diminuer encore l'efficacité de notre geste, d'autres préjugés interviennent : le vieux préjugé du « politique d'abord » que *l'Action Française* n'a pas beaucoup de mal à imposer à des esprits qui le nourrissent spontanément. M. Poincaré annonçait, le 28 mars, à la Commission des Finances « que les grands industriels de la Ruhr sont encore l'âme de la résistance allemande ; qu'ils ont tenté à plusieurs reprises d'engager des conversations directement avec le gouvernement français, mais que celui-ci ne donnerait suite qu'à des propositions officielles émanant du

Reich lui-même. » On se demande à quoi rime cette dernière exigence. Pourquoi ne pas entendre directement les industriels allemands, s'ils ont quelque chose à proposer et puisque en fait c'est eux seuls qui peuvent proposer quelque chose, prendre un engagement qui compte ?

Un « principe » est intervenu ici dans l'esprit de M. Poincaré : le principe que le pouvoir politique a seul qualité pour régler les destinées d'un pays. Mais si ce principe n'a plus aucun rapport avec la réalité, tout au moins en Allemagne ? Le suivre encore au moment où on a cru justement constater que c'étaient les industriels qui détenaient le pouvoir réel chez nos adversaires et où on a cherché à les atteindre, n'est-ce pas introduire du grabuge dans la situation et un illogisme dangereux dans notre attitude ?

En fait, au moment où nous semblons déployer le maximum d'énergie et d'audace, tout reste ambigu dans nos prétentions. Nous ne savons pas choisir notre plus grande exigence ni la faire valoir franchement : la seule qui en vaille la peine, la seule qui soit salutaire pour tout le monde, la seule dont le monde entier puisse et doive souhaiter la réalisation, s'il veut la paix : l'exigence précise et avouée d'un « traité industriel » (comme il y a des « traités de commerce ») avec l'Allemagne sur quoi seul pourrait être enfin fondé un pacte sincère de non-agression.

Notre conception de la paix, si elle n'est plus juridique, reste militaire. Nous nous attendons à voir la paix naître miraculeusement de notre constance. Nous ne nous occupons pas de la volonté de l'adversaire, ni d'en découvrir le sens, et si elle peut s'allier avec la nôtre : nous ne songeons toujours qu'à la briser. Une pression, sans doute, était nécessaire, mais comme un moyen seulement ; il faut être prêt à en recueillir les effets, il faut les favoriser de notre attention et de nos suggestions dès qu'ils se feront sentir. Il ne faut pas être impatient, mais point trop patient non plus ; il ne faut pas nous imaginer que la durée d'une expérience comme celle que nous avons tentée est indifférente :

elle risque de soulever contre nous en Allemagne et dans le monde des indignations et des rancunes devant lesquelles nous nous trouverons un jour tremblants et démunis.

M. Poincaré a tellement l'habitude de l'énergie qu'il s'y endort. Il n'a la sensation du devoir accompli que lorsqu'il se sent persister dans une décision ; sa conscience ne lui apporte de satisfaction que lorsqu'elle peut témoigner d'une conduite immuable, à quoi qu'elle soit appliquée.

Il conçoit la politique comme la construction d'une voie de chemin de fer, et avec cette particularité qu'il entreprend de percer un tunnel toutes les fois qu'un monticule lui barre la ligne droite : M. Poincaré est tout le temps « en tunnel ».

Et c'est justement cette obstination à passer, si j'ose dire, intégralement par où il a décidé de passer, qui en ce moment communique à sa politique dans la Ruhr un aspect à la fois entêté et incertain.

Il ne faudrait pas que notre volonté de paix, une volonté multiple, innombrable, prête à écouter toute suggestion, pût être un moment suspectée.

Il faudrait que nous fussions dans la Ruhr avec un programme formel et défini, déclaré à l'Allemagne et au monde, et qui ne pourrait être que celui-ci : « Quatre ans ont passé depuis la guerre. Les coupables en sont les coupables : libre à chacun de les nommer et de les détester dans son cœur. Il s'agit aujourd'hui de paix. La paix a été manquée. Il faut la recommencer. Il faut la concevoir comme un organisme, et non pas la décréter, mais lui donner la vie. La première cellule ne peut en être que la coopération économique de la France et de l'Allemagne. Les deux pays doivent tâcher de travailler à quelque chose ensemble ; les humeurs se dissipent quand le travail va bien, où l'on est en commun intéressé. — Travaillons donc, voyons ce que chacun détient dont l'autre a besoin, ce que nous pouvons échanger. Faisons de la richesse, au lieu de chercher à nous

prendre l'un à l'autre ce qui nous en peut rester. Nous détenons à nous deux des sources prodigieuses d'industrie : laissons-les mélanger leurs eaux et produire le fleuve naturel qui drâinera nos discordes. »

Il faut faire la paix, c'est-à-dire la créer, en produire les conditions normales, et la première c'est le silence sur les griefs. Il faut créer de l'oubli.

L'oubli naîtra, en Allemagne et chez nous, si nous savons organiser l'unité industrielle du bassin Rhénan si nous savons y régler harmonieusement les échanges.

Les barrières que nous érigeons aux limites de la Ruhr ont pour le moment un sens offensif, belliqueux, mais elles servent du moins à borner ce qui doit logiquement devenir le champ, pour l'Allemagne et pour la France, d'une activité commune, — d'une activité que les questions d'appartenance de territoires ne devront à aucun moment entraver.

Il y a tout de même, dans notre occupation actuelle de la Ruhr, à quelque acuité qu'elle ait porté la crise franco-allemande, la préfigure d'un équilibre et d'une harmonie possibles entre les deux pays.

Quand on voit notre effort pour punir l'Allemagne de ce qu'elle manque à nous donner, on peut l'imaginer, à la même place, dans les mêmes conditions, récompensée de ce qu'elle se déciderait enfin à nous fournir. Récompensée matériellement, non pas simplement par notre approbation morale dont je comprends très bien pour ma part qu'elle ne soit pas autrement friande.

L'occupation de la Ruhr est comme un cliché photographique sur lequel il n'y a qu'à appliquer une feuille de papier sensible pour le faire passer du négatif au positif et pour obtenir une position nouvelle et rassurante des mêmes objets.

Tous les trains de charbon qu'à grand'peine nous réussissons à faire venir vers la France, on peut les imaginer roulant un jour, si j'ose dire, de bon gré dans cette direc-

tion, parce qu'ils croiseront en route des trains de minerai.

Dans ce bassin économique naturel dont nos troupes jalonnent aujourd'hui le pourtour, on peut, il faut imaginer l'Allemagne réintroduite bientôt sur pied d'égalité, et à une seule condition : c'est qu'elle en reconnaisse l'unité, c'est qu'elle s'engage à y voir une zone de coopération loyale avec nous.

Je ne puis m'empêcher de croire que l'Allemagne au fond est facile à désintéresser de la guerre. Je reste persuadé qu'elle n'en a pas le goût profond et qu'une prospérité bien réglée, dont elle aurait une bonne fois compris les conditions fondamentales, la dissuaderait pour longtemps d'y recourir.

Ce que nous ne semblons pas savoir, ce sur quoi nous ne comptons pas assez, c'est le plaisir qu'éprouve l'Allemand à travailler, à produire, à être fécond. L'Allemagne souffre actuellement de fécondité entravée : c'est ce qui la rend bilieuse et acariâtre. Mais je crois fermement qu'elle peut être ramenée à la bonne humeur et à une mentalité pacifique, si on lui offre des occasions de labeur et d'épanchement.

Il faut seulement savoir nous attacher à son expansion, nous solidariser avec cette force qu'elle ne demande qu'à déployer, au lieu de nous obstiner à la contrecarrer, à la vexer, à la réduire [1]. Puisque nous avons eu le courage (ou la témérité ?) d'aller l'assaillir dans son antre, il nous faut maintenant savoir remettre prudemment en liberté le gros monstre qu'est l'industrie allemande, et par : prudemment je veux dire : en lui montant sur le dos.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut faire à cette politique. La plus grave est que l'Angleterre ne l'accepterait pas. Mais il faut savoir si elle tient à la paix européenne, si

1. Commence-t-on à comprendre l'imprudence qu'il y avait avant la guerre à lui marchander les débouchés coloniaux ?

la paix sur le continent est ou non le plus grand avantage dont elle puisse rêver.

Prenons qu'elle n'en conçoive — comme elle le prétend — aucun qui lui soit supérieur : il faut qu'elle en accepte les conditions. Et non seulement la première, mais la seule, est une alliance économique franco-allemande.

Car il faut chasser cette illusion que le règlement des réparations suffirait à asseoir la paix. L'Allemagne ne peut trouver une satisfaction suffisante à s'acquitter de sa dette. Nous l'imaginons toujours comme un pécheur qui se sentirait délivré et rayonnant, une fois sa pénitence accomplie. Du moins ce rêve est-il implicite dans notre politique. Il est puéril.

Je fais la part de ce qu'il peut y avoir de bluff et de fanfaronnade dans les déclarations suivantes que le correspondant du *Temps* [1] a recueillies de la bouche d'un directeur d'une usine de produits chimiques des pays rhénans ; elles esquissent pourtant un programme auquel il y a bien de la vraisemblance que l'Allemagne tôt ou tard se rangera si nous ne tendons pas dès maintenant à autre chose qu'à nous « faire réparer ».

« Vous me demandez comment cela finira. Très mal pour vous, Français. Le cabinet Cuno s'appuie sur les forces patriotiques de la nation, il a déjà obtenu la suppression virtuelle du traité de Versailles, il a brisé l'oppression de la France impérialiste. Maintenant, il veut forcer les Français à déclarer un chiffre de réparations. Ce jour-là nous aurons gagné la partie, nous travaillerons pour vous payer, les neutres nous feront crédit, et le jour où vous serez payés, bien avant les délais fixés, vous évacuerez tous les territoires allemands. Cinq ou dix ans après, au plus tard, *da wird es aber Aepfel geben*, nous vous tomberons dessus et ce sera une guerre, une invasion et une revanche !...

Et mon homme, la face convulsée, se frottait les mains et me criait dans la figure : « Priez Dieu qu'il vous épargne d'assister à cette expiation méritée ! »

1. Voir le numéro du 4 avril.

Nous avons barre en ce moment sur un être plus grand que nous, plus fort, plus actif, plus fécond. Toute politique qui cherche à lui imposer telle quelle, pour toujours, notre supériorité, quels que soient les succès passagers qu'elle enregistre — est, dans son fond, utopique et néfaste. Seule serait intelligente, adroite, profonde, seule contribuerait véritablement à la paix, seule garantirait l'avenir de la France et par-là même gèrerait utilement ce fameux « héritage des morts » qui a été jusqu'ici employé à sanctionner les pires sottises et aussi indécemment que possible administré, la politique qui chercherait à profiter de notre avantage temporaire pour en créer un permanent. Mais cela ne peut se faire qu'en transformant cet avantage de militaire en économique, ou plutôt qu'en en créant un aussi pour l'adversaire, qu'en l'attachant à nous, qu'en remplaçant pour lui le devoir par un intérêt.

Il y a du courage à affronter le monde entier ; il y en aurait peut-être davantage à supprimer dès maintenant dans leur racine les dangers que l'hostilité qui nous environne fait courir à la France future.

JACQUES RIVIÈRE

SAINT ANDRÉ

FRAGMENTS

Le poète nominaliste
Va donner vie au nom qu'il porte.
Point de hasard, point d'improviste,
A tout un univers libre d'horribles liens
Le verbe ouvre la porte.
Barbe de jacynthe, anneau d'améthyste,
André ton saint patron reconnu t'apporte
La clé de diamant du secret entretien ;
Peux-tu rêver encore sur ta harpe, harpiste,
D'articuler le nom de ton ange gardien ?

***

Image !

Merveilleux d'une image
Image !
Rayonnement d'une image
Et la précision d'une image
En ce poème sans images
Composé que de mots éprouvés par les âges.

Image du supplice
Image de ta gloire
Image du sacrifice
Image de ta victoire.

Qu'on la peigne à Ephèse, à Smyrne et à Pergame, à
Thyatire, à Sardes et à Philadelphie et à Laodicée
Et à Philadelphie nouvelle sur le Delaware dressée !

O Saint André pécheur accompagné de cygnes
J'ai plus de sept fois reconnu et honoré le signe
Objet d'horreur et de prédilection
Instrument de ta gloire et de ma dévotion
Miroir de ma misère et de ta perfection,
La croix fatale non plus en forme de Tau mystique
La croix en forme d'X
L'inconnue sur quoi fonder toute mathématique
La clé de fer et la noire interrogation
Signe absolu d'angoisse folle sur quoi l'on compte
Pour échapper aux pires limbes de la pire des hontes
Canon d'extase et schéma de génuflexion
Rebus barbare et catholique
Clé de la profonde musique
Et grille du tombeau
Inconnue pathétique
Septuple étoile des sept flambeaux
Rallumés dans la guerre et la paix et la joie ou la honte
Parole d'honneur de l'illettré
Croix fatale de Saint André.

On la peindra pour l'Ange d'Ephèse
Agile comme Celui qui tient les sept étoiles dans sa main
droite
Ombre adroite
Traversant la fournaise
Que cette ombre avive encore
Marchant parmi les sept chandeliers d'or :

La danseuse qui fait la roue
Brassant vos fièvres avec sa danse
Parmi des coupes fines lourdes

De feux doux autant que des lampes
Les mains petites et blanches bien à plat sur la nappe
Parmi des blancheurs renversées
Croisant en X ses bras nus et ses jambes
Révélées hors des voiles
Luisantes de chair nue
Et toute nudité s'offre à quelque supplice.

On la peindra pour l'Ange de Smyrne aussi
Au nom de Celui qui est le Premier et le Dernier aussi
Celui qui a été mort
Et qui est vivant encore :

Elle est au casque de l'artilleur
Les deux canons croisés encadrant la grenade
Le blond artilleur de Metz
Qui chante en vidant chopine
Avant d'entrer en campagne
Pour émouvoir et divertir
Et qui fait frémir et qui fait danser
Et qui fait rire celles qui le sauront pleurer.

On la peindra pour l'Ange de Pergame
Gardien ferme à l'exemple de Celui qui porte l'épée à double lame
Et bien affilée
A la pointe étoilée :

La Croix de Saint André
Armature rustique des chevaux de frise
Du front d'Artois où mes mains ont saigné
Oh ! je vois à présent que c'était toi, caporal barbu
Qui commandais : Repos
Et remplissais les quarts

D'une eau par miracle enfin pure
Et trompais ma faiblesse
Au Calvaire de Gomécourt
Toi dont le nom est virilité.

On la peindra pour l'Ange de Thyatire
A qui le Fils prêta des yeux ardents
Dans l'orgueil d'ordonner la force du martyre
Et des pieds de bronze mouvant :

Elle est aux fers croisés
De ces frères ennemis
De ces deux amis souillés du mutuel outrage
Qu'en leur délire ils osent
Espérer laver dans le sang,
Dans les fleurets sifflants
Dans les sabres heurtés
Ou dans ces deux épées aux coquilles chantantes
Au cœur même de ces hommes qui haïssent d'amour
Et qui chacun sont l'épée même
Et aussi longtemps qu'ils dessinent ton signe
— O Croix
Qu'alors ce signe les paralyse ! —
Aucun n'est en péril affreux d'être homicide.

On la peindra pour l'Ange de Sardes
Qui regarde comme il sait que le Fils regarde
Selon ces œuvres dignes rien que de nos remords
Ces vivants qui sont morts :

Sur la nudité de glace de la plaine
Sur l'aridité neigeuse de la plaine

Rayons entr'aperçus, soubçonnés et les plus éclatants
Sur l'espace et le temps
De l'étoile la plus lointaine.

Pour l'Ange de Philadelphie
Qu'éblouit la clé de David
Pour l'Ange de Laodicée
Gardien du verbe, soldat du dit
Du Témoin entre tant de témoins interdits,
Ayant voulu servir la vérité, de l'avoir offensée
Et pour l'Ange nouveau de la Philadelphie américaine
L'Ange de cinéma en belle robe aztèque
Avec au poing un monde en forme de pastèque
Et pour tous les vigilants de toutes les églises où confesser une foi humaine :

Cette clé de David
Et la cithare
Et le miroir et son reflet
Et l'homme aux bras ouverts, aux genoux fléchissants
Et les grands fronts réfléchissant
Devant la grille du tombeau
Et le grand ris de chasse au fort de la tempête
Et pour s'interroger jusqu'au supplice même
La déchirante horreur, la redoutable horreur, la bienfaisante horreur
De cette forme même.

ANDRÉ SALMON

MONSIEUR PARADIS PHARMACIEN[1]

Après beaucoup d'allées et venues, à la façon d'un individu dont l'utilité s'affiche dérisoire, je fus dirigé, sans désignation spéciale d'emploi, sur l'hospice de B...

Des blessés de guerre s'y trouvant en traitement, on adjoignait quelques rappelés, à son personnel ordinaire.

Je présentai ma personne et j'offris ma bonne volonté à tous les chefs. Les deux, la seconde surtout, parurent les contrarier. Je fus attaché finalement à la pharmacie, car les cuisines, à aucun prix, ne voulaient de moi.

Le milieu qui actionnait la pharmacie m'enroba brusquement. J'en subis un fort choc ; comme si, m'étant trop éloigné du centre habituel de mon intérêt, j'eusse été happé par un noyau attractif différent qui eût entraîné mon corps docile et médusé l'esprit inapte que j'apportais d'un autre monde.

Il y avait un pharmacien-chef, détaché et distant.

M. Paradis était le chef véritable, toujours présent, toujours visible, toujours redoutable. Je m'étais présenté à lui modestement. C'est là un grand manque de jugement ; peut-être le plus essentiel, puisqu'il nie la vie même, si l'on accepte d'elle sa seule conception immortelle : celle d'un combat sans armistice.

M. Paradis haussa les épaules. Il écrivait dans un registre. Il acheva sa phrase, la relut, puis, me regarda longtemps par-dessus son lorgnon. Le déposant doucement sur la table, devant lui, il me dit finalement : « Vous ne serez

jamais qu'un inutile dans ce service. Je me demande à quel idiot est venue l'idée de vous y envoyer. »

Ainsi, je me trouvai adjoint au personnel de la pharmacie.

J'y vécus uniquement occupé, pendant plusieurs jours, à réduire la place que mon corps exigeait. Mes efforts physiques et ma pensée s'employaient complètement à éviter qu'on me marchât sur les pieds ; le confort de ces pharmaciens en aurait pu souffrir. J'étais un accroc, un accident, la marque pour eux, la plus sensible de ce que la guerre bouleverse tout.

La stupeur me débordait. Elle étalait autour de moi une aréole tangible dont rien de matériel n'arrêtait l'extension. Caché, visible, occupé ou non, j'étais toujours énorme.

Et M. Paradis me regardait du coin de l'œil.

*
* *

Puis je me fis à l'aspect des choses et des gens.

Le temps passe ; ils m'ont montré presque tous les visages avec lesquels ils accueillent la vie.

Les pharmaciens savent que j'accepte une infériorité irrémédiable en art pharmaceutique ; et personne ne s'occupe plus de moi.

Seul, M. Paradis continue à me persécuter. Sans lui, je serais tranquille ici. Mais je ne puis faire abstraction, même par hypothèse, de quelqu'un d'aussi constamment présent.

M. Paradis est, dans la pharmacie, si central et si décisif, qu'elle ne forme, autour de lui, qu'un cadre mince. S'il s'absente, elle perd son aspect synthétique, elle devient un assemblage incohérent de fioles, de poudres, de liquides et d'herbes sèches. Il paraît, de son côté, redouter l'aspect qu'il pourrait présenter en dehors d'elle, et ne la quitte presque jamais.

Le matin, j'arrive parfois avant lui. Pendant quelques instants je jouis de la surprise d'être libre et tranquille. Dès son entrée, il accapare mon attention.

Il est grand, maigre et voûté. Ses cheveux sont gris et ras. Il a un long nez, des yeux secs, des paupières minces et mobiles. Il ressemble à un oiseau. Sa personne renferme un minimum de vie latente. Dès qu'il est au repos, il se fige, il se transforme en statue, en image. Ses mouvements les plus violents ne l'animent guère. On n'unit pas ses gestes avec les causes qui le poussent à les faire. Le voyant passer rapidement, on se dit : « M. Paradis marche vite » ou « M. Paradis fait de grands pas ». On ne dit pas : « Il est pressé. » Il supplée à son manque de sève, par la volonté continue de s'imposer à l'attention.

Un souverain soigne son personnage ; lui ne met pas un moindre soin à montrer « Monsieur Paradis ». A moi, qui suis le nouveau venu il se présente minutieusement, créant les circonstances spéciales, par lesquelles il se précisera. Il paraît vouloir brûler les étapes.

Les hommes ont accoutumé de fixer la connaissance qu'ils prennent des autres, par trois sujets : la religion, la politique, l'amour. Ils en savent assez par là, pour manœuvrer leur intérêt et satisfaire leur agrément.

M. Paradis à qui les habitudes humaines tiennent lieu de directives, s'expliqua coup sur coup, comme par hasard, sur chacune de ces questions.

Il n'était, fichtre ! pas marié. Voilà un piège où seuls de plus bêtes que lui se laissaient attraper ! Epouser une femme, c'est n'épouser que les ennuis qu'elle donne, puisque le reste s'obtient aussi bien autrement.

Il parlait des femmes intarissablement, accumulant les anecdotes où leur rôle était regrettable : un Casanova méprisant. La religion n'existe que pour elles, car, au contraire des hommes qui savent ce qu'ils font, elles tâtonnent, ne comprennent rien, tombent sans cesse aux pires déréglements. Il semblait voir la vie comme un pont à

traverser ; les femmes, seules sujettes aux vertiges, avaient besoin d'un garde-fou.

La politique l'irritait. Il ne pardonnait pas à quelques-uns, de gérer les affaires de tous. Sa part consultative était évidemment trop mince ; il en était froissé. Il avait établi pour lui, un programme hors de tous les partis. Ce programme en soi-même était sans intérêt, je ne l'ai pas retenu. Je sais pourtant qu'il admettait le vote des femmes — par dérision — pour mettre le comble au gâchis — pour lâcher tout à fait la bride à la folie. C'était une vengeance, un instrument de torture qu'il réservait aux dirigeants.

Voilà ce qu'il pensait. Je n'avais qu'à répondre. Il avait l'air provocant. Par des mots violents, il mettait ses idées en relief comme un lutteur de foire fait saillir ses biceps.

Il attendait une discussion, une confession semblable à la sienne, peut-être ? Mais que dire ?

Tout son être moral reposait sur quelques convictions concrétées et rancies. On n'avait pas envie de toucher à cet édifice morose.

M. Paradis avait d'innombrables manies ; quelques-unes entièrement artificielles, d'autres exagérées par une volonté patiente, toutes admises et choyées. On lui faisait toujours plaisir en laissant voir qu'on les remarquait.

Sans l'avoir fréquenté longtemps, on savait qu'il consacrait à son assouplissement physique, un quart d'heure tous les matins. Les bouteilles d'eau de Vichy, la bascule et les tables lui servaient de massues, d'obstacle et de barres parallèles. On savait qu'il ne pouvait écrire qu'avec des plumes de ronde et qu'il montait les escaliers deux marches à la fois. On le voyait tirer une lime à ongle de sa poche, au moment où son autre main laissait tomber dans son café de midi, le morceau de sucre indispensabe et suffisant. On s'intéressait, malgré soi, au synchronisme qui voulait que ses ongles se trouvassent exactement limés et la

dernière gorgée de son café avalée, à l'instant où la cloche sonnait une heure et demie, clôture officielle du repas.

Le dimanche, il se parfumait ; le lundi son manque d'entretien invitait à le plaisanter sur le regret de joies trop brèves ; et le dernier samedi du mois, il prenait, en public, une limonade purgative.

Il ne mangeait de pain qu'au petit déjeuner et semblait convaincu qu'une bouchée s'en glissant à un autre repas l'eût tué. A table, lorsque les étudiants se passaient la corbeille, l'un ou l'autre observait toujours :

— Pas de pain pour M. Paradis.

Chaque fois il souriait. Si quelque nouveau venu lui en offrait par ignorance, il le repoussait les bras tendus en simulant l'effroi. Il s'élevait alors un tolle général dont il riait au point d'avoir à s'essuyer les yeux à sa serviette.

Aucune de ses manies n'était, à vrai dire, singulière, sauf, peut-être, celle de les afficher toutes. Complaisamment, il révélait leur origine, et soulignait leur existence quand elles passaient inaperçues. Parlant des plus connues, il démontrait leur persistance. Il disait, en se posant l'index sur le nez : — « Et le plus curieux, c'est que... »

* * *

Presque tous les propos de M. Paradis avaient un tour désobligeant, aussi ne disposait-il plus, pour l'expression verbale des sentiments aimables, que d'un mécanisme rouillé. La sympathie, l'estime et la satisfaction le trouvaient toujours gauche et le rendaient muet. Et devant des travaux pharmaceutiques parfaits, M. Paradis se serait vu acculé au silence, si le silence n'eût été une manière moins déplaisante d'approuver que celle qui consiste à se montrer surpris de n'avoir pas de reproche à faire.

Ne pouvant critiquer, il ouvrait grands les yeux, levait haut les sourcils, baissait la tête et regardait d'en bas.

Comme ses traits s'y prêtaient, il semblait ressentir la stupeur la plus vive.

Cette grimace était ingénieuse. Outre qu'elle lui permettait de se taire aux moments où son élocution se trouvait sans moyen, elle lui fournissait l'occasion de se montrer original. Il devait donc y tenir beaucoup.

Un jour de visite, les corridors étaient pleins de monde et notre porte était ouverte. Une petite fille s'y arrêta.

Elle nous regardait sans étonnement, sans intérêt. Son bras serrait distraitement contre elle une poupée. Leurs yeux semblaient pareillement vides.

M. Paradis eut, pour cette enfant terne, un mouvement de sympathie. Il lui mit la main sur la tête. Rien ne montra qu'elle le sentit.

Alors, M. Paradis toucha de son index tendu, le ventre de la poupée et, se baissant à hauteur de la petite fille, nez à nez, il lui fit sa grimace. Elle poussa un terrible cri, s'enfuit et se perdit dans une rumeur apitoyée.

Le tragique de cet incident était élémentaire. Nous ne risquâmes ni plaisanteries, ni réflexions. Nos attentions semblaient tendues au paroxysme sur les besognes les plus simples.

Cette bête petite fille avait fait beaucoup de mal.

Je me suis imaginé M. Paradis ce soir-là, seul devant son miroir, donnant à son visage cet air stupéfait. Il dut le trouver excessif.

Il ne fit plus sa grimace, que rarement, par reste d'habitude, sans aucun goût. Il n'avait plus confiance en un de ses plus sûrs effets. L'expression convenable de son approbation étant paralysée, il n'en devint que plus sévère.

* * *

La guerre fut, passagèrement, ce que le « temps » restera toujours : une occasion excellente de parler, quand on n'a rien à dire. Mais le « temps » n'est en somme, qu'un sujet

étriqué qui doit, à notre pauvreté, tout son succès. Tandis que la guerre a enflé de volupté les entretiens des hommes, cinq ans durant. C'est qu'elle admettait largement le mensonge, qu'elle satisfaisait pleinement les besoins de haine et de malpropreté, qu'elle flattait, enfin, ce goût que nous avons d'étaler un cœur compatissant. Elle permettait même de risquer des idées dissidentes ; parlant d'elle, il était loisible de se montrer ouvert, intelligent, sensible, impressionnable, original ou fort. Elle comportait ce qu'il faut de passion pour tenir l'ennui en échec ; mais cette passion constamment objective, n'entraînait guère d'inimitié. On pouvait diverger d'avis ; on se réconciliait sans peine ; c'étaient d'autres qui mouraient. Et l'on ne voit pas quels inconvénients opposer aux bénéfices qu'elle apportait dans la conversation.

A l'hospice, la guerre ne nous servit pas autant qu'elle aurait pu. La cause s'en trouvait dans l'attitude bizarre de M. Paradis devant tout ce qui la touchait. Il se conduisait en homme froissé de n'avoir pas été consulté ; elle lui était désagréable du simple fait de se passer, si absolument, en dehors de lui. Une ou deux fois, à des intervalles éloignés, il expliqua sa répugnance. Pourquoi tant parler d'elle ? Il y a certainement quelque chose, mais, le gouvernement, les journaux et chacun exagèrent à l'envi. Il ramenait, très simplement, les choses au point :

« Ecoutez, disait-il, les gens se plaindre du coût de la vie ! Or, moi, je sais bien m'arranger pour ne dépenser que trois francs à mon repas du soir. (Et notez qu'en temps de paix je n'y ai jamais mis moins de deux cinquante.) Il y a donc entre la guerre et ce qu'on raconte d'elle, la différence qu'il y a entre mourir de faim et payer dix sous de plus.

Quant à tout cet apitoiement, souvenez-vous de l'émoi que causait l'assassinat d'une vieille concierge et vous comprendrez qu'il est très naturel qu'on mène un grand tapage autour de quelques jeunes gens tués bruyam-

ment et de quelques femmes qui se vantent d'avoir été violées. »

Il réduisait enfin la guerre à si peu de chose, qu'autant vaut dire qu'il la niait.

Un jour, pendant le dîner, je fus amené à affirmer qu'elle était nécessaire. Cela pouvait se lancer dans un milieu composé de gens qui s'y trouvaient, grâce à un indéchiffrable mélange, d'inaptitude à se battre et d'aptitude à vivre. J'eus tout le monde contre moi. M. Paradis s'était tu ; il n'avait pu contraindre le matérialisme de son esprit à discuter de ce qui n'existe pas. Mais se taire, quand d'autres parlent, l'indispose. Les arguments qu'il retient l'intoxiquent et il devient méchant, comme un malade. Il sortit avec moi. Côte à côte, sans prononcer un mot, nous gagnâmes la pharmacie.

Je m'attendais à pâtir de son silence. Il s'assit, se frotta les yeux comme s'il se réveillait et soupira deux ou trois fois.

« Comment pouvez-vous être si certain que la guerre soit nécessaire. »

Pour n'être pas du même avis que quelques imbéciles, j'avais dit pas mal de bêtises, il m'en restait un écœurement, et voici que M. Paradis prenait un air humble que je n'avais pas prévu, que je ne comprenais pas.

Comme on s'aventure sur un étang gelé pour la première fois de l'année, comme on risque une caresse que l'on sait trop précipitée ; avec crainte, avec espoir, d'une voix neutre — par prudence — je finis par lui demander :

« C'est parce que vous trouvez la guerre trop triste que vous ne voulez pas en parler ? Vous craignez... »

Un bruit de chaise derrière moi. M. Paradis se levait brusquement. Il cria :

« Ce que je crains, c'est que vous ne soyez pas prêt pour le moment où l'on ouvrira le guichet, vous vous agiterez, vous donnerez une chose pour une autre ; j'aurai, moi, tous les embêtements. Vous ne serez jamais fichu

de travailler ! Je vais achever ces cachets, allez me chercher les bons que le chef a signés. »

J'avais prolongé, illogiquement, un accident. Nous étions rouges. Lui, pouvait l'être de colère et moi d'humiliation. Mais la question, vraiment, n'était pas là.

*
* *

Le charme aigu, la saveur verte du premier printemps se sont peu à peu détendus. Le temps, qui semblait composé d'instants successifs, chacun audacieusement posé en marge du froid et de la tristesse encore proches, s'est unifié, élargi, stabilisé en un été précoce auquel on s'habitue.

Dans la cour de l'hospice, les fleurs du lilas sont tombées, rongées à leur base par une rouille molle. Aucun vent ne les pressant, elles sont tombées tout à leur aise : leur chute a bien duré dix jours. Pourtant la vieillesse les frappa brusquement, en atteignant un grand nombre à la fois. Le banc sur lequel M. Paradis s'asseyait après le déjeuner, depuis qu'il faisait beau, s'en trouva tout couvert. Avant de s'y installer il les fit toutes voler bien loin au moyen des pans de sa longue blouse ; il marmottait : «... crées sales fleurs » comme si elles eussent été dangereuses.

Souvent je le rejoignais sur ce banc, quittant les autres pharmaciens que j'ennuyais autant qu'il le faisait lui-même. Nous étions donc condamnés l'un à l'autre. Tout de suite notre installation sur le banc de la cour prit cet air de manie, cet air rituel que M. Paradis arrivait à donner à des actes qu'il posait, ne fût-ce qu'une fois. Il quittait, au plus vite, la salle à manger, gagnait le banc, chassait les fleurs — toujours avec la même colère — s'asseyait et parlait de lui — sans préambule, comme d'un sujet sur lequel j'attendais impatiemment des confidences. Ce qu'il disait n'y ressemblait guère. Toute sympathie et la moindre douceur étaient absentes de ses paroles.

— Personne n'avait barre sur lui parce qu'il travaillait mieux que quiconque. Il s'achetait toujours les souliers les plus chers : il pouvait le faire puisqu'il ne dépensait pas bêtement son argent au cabaret. Il avait visité l'Italie et la Suisse, n'étant pas de ces imbéciles qui croient que le monde s'arrête à portée de leurs regards. Il allait au théâtre — naturellement ! — oh ! surtout pour encourager les acteurs. L'hospice ? Il fallait voir combien il s'en fichait. S'il y avait pris un emploi plutôt qu'autre part, c'est à cause de la liberté absolue dont il pouvait jouir, le service fini. Hors d'ici, il faisait-tout-ce-qu'il vou-lait ! Il avait, ma foi, l'air de vouloir de terribles choses. Et voilà ! voilà !!... voilà !!!... Il me dit tout cela comme s'il m'eût battu — avec rage et jactance.

Cet homme n'est pas résigné, et il est incertain. Ne sachant être ni sincèrement vivant, ni mort ; il fait du bruit ; il parle ; il s'affirme... Je ne réponds guère ; cela n'a, semble-t-il, pas d'importance. Il me regarde souvent de côté, paraissant seulement surveiller si je ne m'endors pas. Je crois que jamais on ne l'a laissé autant parler. Au bout de trois ou quatre jours, il s'adoucit. Il devint plus tranquille. Il discuta moins avec les adversaires anonymes qu'il s'opposait toujours. Parfois même, il se tut, négligeant de précipiter dans le silence, les mots qui bouchent peureusement les trous où des doutes pourraient s'épanouir.

Il arriva, un jour, à faire tomber les fleurons épars à sa place, doucement, comme s'il voulait seulement ne pas les écraser en s'asseyant. Puis, assis, immobile, ceux qui tombèrent ensuite, il les laissa sur lui. Et, d'autre part, comme s'il avait enfin tout dit le concernant, il parla d'autre chose. De l'hospice ? du chef ? des servantes ? Je ne sais plus. Mais pas de lui.

Ainsi, avec des fleurs sur les genoux et dans le creux de sa calotte ; avec, au cœur, l'action résolutive du beau temps, dévoyé par une poésie vague, affaibli de bien-être,

M. Paradis me parla pour la première fois, sans but et sans passion.

Il semblait allégé du poids de se porter tout le temps lui-même, à bout de bras. Il s'accordait un repos contraire à des décisions profondes. Je crus alors que son attitude nouvelle n'était qu'une farce du printemps. Je sais maintenant que de s'asseoir sans rage, pour ne parler de rien, constitua la première preuve de confiance, qu'*inconsciemment* il me donna.

Ses préventions à mon égard s'assouplissaient. Je lisais des livres dont le titre l'intriguait. Je lui avais montré un porte-carte d'ivoire sur lequel cent et deux petits hommes se promenaient en spirales entre quinze petites pagodes. Je mangeais peu ; je ne criais pas ; je ne faisais rien pour ne pas être seul. Il disait à tout le monde et ne me cachait pas qu'il me croyait timbré.

Je devinais pourtant en lui une estime croissante.

J'éprouvais de l'intérêt pour M. Paradis — un intérêt pauvre et sans charme, une curiosité dépourvue d'affection. — Pourtant, depuis qu'il ne parlait plus de lui, il s'attachait lui-même, plus tendrement à ce qu'il disait. Son visage détendu semblait vieilli, plus lointain. Moralement aussi des contours s'estompaient. Dans l'être étroit, clos et certain, qu'il affirme avec tant de rage, je soupçonne des fuites, des sympathies contradictoires, des tolérances dubitatives.

Tant mieux pour lui.

Je m'attache pourtant à ce pharmacien, pour la raison qui veut qu'on aime les femmes méchantes et les bêtes indociles. On finit, avec lui comme avec elles, par se sentir flatté de peu.

Je me souviens d'un soir de garde. Nous étions assis, en attendant le dîner, dans un coin de la salle à manger. La lampe n'était pas allumée, l'obscurité commençait à arrondir cette grande chambre carrée ; elle éteignait aussi l'éclat de nos blouses blanches. M. Paradis ne criait pas

et nous n'existions plus, que faiblement, chacun pour soi.

Pour être vu, il faut se montrer constamment, et la moindre fatigue est punie par l'oubli : à deux pas de nous, un élève embrassa une servante. Ce fut un baiser d'opérette, rapide et gai, un baiser que l'on pouvait surprendre sans remords et sans émotion.

M. Paradis dépistait l'amour avec violence. Apparente, ou seulement supposée, une attirance sexuelle tendue entre n'importe qui, déterminait toujours en lui un afflux de tapageuses plaisanteries. Mais cette fois-ci, il ne poussa pas de grands cris, ne feignit pas la jalousie, ne simula pas la surprise... Sérieux, il garda le silence. Il s'était détourné de la place où les amoureux n'étaient plus.

Ce fut la première preuve de confiance *qu'il accepta de me donner*, d'avoir osé se taire.

J'en eus au moment même, la perception directe, aussi réelle qu'un aveu. Et j'ai été... mon Dieu ! oui... J'ai été troublé... Il m'avait tant malmené. — Je n'étais plus très difficile.

*
* *

M. Paradis ne se décidant pas un jour à aller s'enfermer dans la pharmacie se tenait debout, au milieu de la cour, le front dans la main droite, et le coude droit dans sa main gauche. Sa calotte noire était rejetée fort en arrière. Il regardait un chat gris poussiéreux, qui, les yeux à demi fermés, passait lentement.

Je me dirigeai vers M. Paradis, parce que l'aspect grotesque qu'il donnait à sa mélancolie, m'agaçait. Il ne bougea pas. Pourtant dès que je fus assez près de lui pour qu'il pût me parler, il me dit :

« Depuis vingt ans que je suis ici, j'ai toujours vu des chats dans cette cour. Ils se ressemblent si parfaitement, qu'on dirait que ce sont les mêmes. »

Il s'absorba longtemps dans cette idée et soupira. Avec hésitation, cherchant ses mots, il ajouta :

« Vous connaissez, n'est-ce pas, la rue de la Gouttière ?... C'est une mauvaise rue... Des femmes attendent sur le seuil des portes, ou toquent aux vitres de leurs fenêtres. Elles vous appellent : « Viens joli blond ! sans remarquer que vous êtes noir. Quand j'étais étudiant, elles me causaient un grand trouble... Je traversais cette rue, pour le plaisir de... côtoyer « le vice ».

« Maintenant encore, il m'arrive de passer par là. Des femmes attendent toujours en faisant les cent pas. Eh bien ! malgré mon âge, malgré les changements de mode, il me semble que ce sont toujours les mêmes, et... que nous nous connaissons... »

Ce souvenir l'amusa. Il souriait en se dirigeant vers la pharmacie.

Ayant monté les trois marches du cloître, il se retourna vers moi. Je vis immédiatement que ses pensées avaient viré.

« Si vous reveniez ici, quand nous serons morts, vous non plus, ne verriez aucune différence. Il y aura toujours les pharmaciens de l'hospice, comme il y a les chats dans la cour... et les femmes, rue de la Gouttière... »

Je savais qu'il n'en croyait rien ; qu'il s'imaginait être, au moins, un chat vert au milieu des chats gris.

Je sentis, qu'à ce moment, le besoin de s'entendre dire que : « lui, on ne l'oublierait jamais » l'avait envahi brusquement, et qu'il en souffrait comme du mal qu'on se fait en se heurtant le coude.

J'aurais dû dire :

« Mais, Monsieur Paradis ! Il est impossible qu'on puisse vous confondre — vous ! — avec d'autres ! »

J'aurais dû lui expliquer, lui détailler avec patience, ce qui, à ses propres yeux, le rendait original. A cause de sa jeunesse dont il s'était souvenu, il avait eu un moment de tendresse pour lui-même. Mais, étant dans un jour d'amertume, il voulut voir tout de suite, pour se punir, si les autres l'aimaient aussi.

Je sais maintenant des paroles qui eussent été le contre-

poison exact du doute dont il souffrait. Mais alors, j'étais distrait. En m'obligeant à penser à lui, il m'entraînait au-delà de lui-même présent.

Je répondis seulement :

« Mais non ; ce n'est pas la même chose... » Puis j'insistai pourtant : « Je verrais vite, si vous n'étiez plus là. »

Mais il était trop tard.

Il me dominait de la hauteur des marches, et me regardait avec mépris. Après un moment, il haussa les épaules, et dit à mi-voix, en hochant la tête :

« Ah ! ah ! Vous verriez vite si je n'étais plus là ! En voilà de belles illusions ! Vous ne verriez rien du tout. »

Et il conclut d'un ton tout différent, d'un ton qui replaçait l'incident en entier dans les limites des reproches habituels qu'il m'adressait :

« Vous êtes, encore une fois, trop sûr de vous. Vous oubliez toujours que vous êtes plus distrait qu'un autre. »

*
* *

Revenant je ne sais d'où, j'entrai un jour dans la pharmacie vers 6 heures. Les domestiques rangeaient languissamment des bocaux qui s'en seraient bien passés, et M. Paradis était assis, attendant le moment de s'en aller.

Son aspect me surprit à l'extrême : il avait ôté sa calotte raide droite et noire qu'il ne quittait jamais. Le voyant sans elle, j'eus l'impression de lui découvrir une subite infirmité. Je me sentais mal à l'aise aussi, comme s'il se laissait aller à une intimité trop grande pour n'être pas irréfléchie ; et je me tenais devant lui aussi embarrassé que devant quelqu'un qui, se croyant seul, eût ôté son ratelier ou son œil de verre.

Mon sentiment était exact. M. Paradis manquait de contrôle sur lui-même, car ce fut ce soir-là qu'il *me raconta* l'histoire de la pomme.

Invité à dîner chez des gens compliqués, il les vit, le dessert venu, manger leur pomme au couteau et à la fourchette. M. Paradis m'avoua qu'il eut bien un instant l'idée de faire comme eux, mais que l'inexpérience lui faisant craindre des déboires, il préféra croquer sa pomme. La croquant, il aperçut la maîtresse de maison, un peu penchée pour le mieux voir et qui riait ; il saisit que d'un léger battement de paupières elle le montrait à son mari.

Pourtant, quand on lui repassa la coupe, M. Paradis se rechoisit une pomme, et de nouveau, comme un sauvage, il la croqua, — pour leur faire une leçon, m'expliqua-t-il.

Je le connaissais déjà trop, pour croire à cette leçon. Si réellement il voulut en faire une, ce ne fût qu'à lui-même. Il s'offrit à la moquerie pour goûter attentivement la souffrance de se sentir grossier. Il a mangé la seconde pomme comme Jésus vida son calice.

Je ne sais plus comment il m'a raconté cette histoire ; d'ailleurs la forme qu'il donnait à ses idées ne leur ajoutait rien. Mon cœur battait, d'avoir obtenu de cet homme, hermétiquement masqué, ce récit de sa dureté contre lui. Sa pensée vraie cédait à ma curiosité avec des réticences et des candeurs de vierge.

La joie triste qui m'émut alors au point que je n'osais lever les yeux sur lui, de crainte de voir le visage de celui dont je sentais le cœur si près du mien, était-elle autre chose que de l'amour ? Un amour né, comme les autres, d'imprévus, de contrastes, de l'attirance et de la peur qu'exercent, l'une sur l'autre, les formes différentes de la vie.

B. VAN ROELEN

NOTES RELATIVES A LA RELIGION ET AUX PASSIONS

(A PROPOS DU « SONGE »)

Les notes qui suivent sont très différentes de celles qui furent écrites premièrement. Je m'y avançais un peu loin, paraît-il, sur le sujet de la religion. Qu'à cela ne tienne, je supprime tout ce qu'on veut. S'ils n'ont pas de preuves de leur contra, *je n'en ai pas non plus de mon* pro. *Je fais* pouce. *Je suis blessé. La bataille était à coups de bulles de savon.*

On voudra donc bien lire ce texte, non comme un article ayant son unité, mais comme des fragments décousus et qui sans mal fussent rentrés au tiroir. Rien en eux que de temporaire, et dans un mouvement permanent. Prenons-nous. Quittons-nous. C'est un tour de valse avec le sacré.

Les Anciens n'avançaient rien à la légère et il faut décidément, je le vois chaque jour davantage, des certitudes bien appuyées pour s'écarter de leurs positions. Or, Pythagore professe qu'on doit garder le silence sur les choses divines. Socrate répète qu'il ne s'y connait qu'en choses humaines. Bias conseille : « Au sujet des dieux, dis : Il y a des dieux ». Solide prudence, tenons-nous y. Quand l'Empire grec discute sur la Grâce, les barbares passent les frontières.

Clodius Pulcher, ayant obtenu des poulets sacrés des réponses tout à fait outrageantes pour la raison, fit jeter les poulets sacrés à la mer. Le méchant ! Honorons pour notre part les poulets sacrés, faisons-leur mille politesses, mais gardons-nous de les appeler dans nos conseils. Une telle réserve ne saurait que plaire à la religion de la « foi du charbonnier ».

H. M.

Un personnage imaginaire que je fis circuler dans un récent ouvrage, ayant eu l'honneur de déconcerter la critique catholique, les réflexions qu'elle fit naître en moi m'ont paru avoir un petit intérêt général. Mon héros est un croyant de vingt-deux ans. Il est déclaré « saugrenu » pour son orgueil, sa « dureté », sa sensualité, son manque de vertus chrétiennes ; son salut même est mis en doute. Bien sûr, on ne saurait soutenir qu'il soit un catholique exemplaire ; on peut soutenir qu'il est un exemplaire du catholique.

Il y a un fait catholique. Je demande qu'on me cite les noms de trois romanciers de moins de trente-cinq ans (consacrés par de bons juges) ayant donné à ce fait une action notable dans un de leurs livres. A-t-on eu peine à les trouver, je demande l'indulgence des catholiques pour le jeune écrivain, si insupportable soit-il, dans l'œuvre duquel le fait catholique existe.

*
* *

A ceux qui attaqueraient son catholicisme, Alban de Bricoule — c'est le héros du *Songe* — répondrait peut-être comme ceci :

« Depuis six siècles, dirait Alban de Bricoule, qu'elle laisse des monuments d'elle-même, et bien au-delà dans la nuit, sans doute, ma famille est catholique et dévote. Je trouve ce Christ dans mon héritage et je l'accepte avec le reste. Il me faudrait des raisons irréfutables pour rompre avec ce vieux Génie du foyer. Je ne les ai pas.

Ce Christ, je le reçois par un acte de mon libre arbitre, n'ayant de lui ni désir ni besoin. Cependant, pour l'avoir reçu quand je pouvais ne pas le faire, j'ai dû le préférer. Je peux donc dire de ce Christ qu'il est à la fois reçu et choisi.

Ce n'est pas un Christ que je crée sans cesse par une activité personnelle. Petit, j'ai bu au ventre de la Louve ; comme au pape Grégoire une colombe, la chouette m'a

mis son bec dans l'oreille ; j'ai chanté sur un rythme rapide les leçons de Chiron centaure. Toutes choses qui s'ajoutent en moi sans rien chasser. J'agis parfois selon le pli de ma race, parfois selon le pli de mon individualité puissante. C'est selon, et c'est sans règle. Je me confesse ; je prie pour l'allemand que je viens de tuer ; je m'informe si je ne pourrais faire dire des messes pour les bavarois que je tue, parce qu'ils sont bons chrétiens ; je « brûlerais ce qui m'aurait coûté dix années de ma vie, s'il le fallait, pour demeurer dans l'ordre » ; quand je crains que mon ami Prinet meure, quand je suis sous l'orage enchanté, je vais même très loin dans le mysticisme (pp. 125, 211, 258, etc., du *Songe*). En revanche, une autre fois sous la mort, je n'ai « ni une pensée religieuse, ni un repentir » ; il y a toujours en moi « quelque chose, une dureté, un calme, un mépris, une netteté devant la vie qui viennent tout droit du paganisme »[1] ; quand Prinet est tué, je ne pense pas plus à son âme « que si la foi en une survivance n'avait jamais existé sur la terre », je ne prie pas pour lui, mes considérations sont celles des stoïques ; s'il faut tout dire, je contreviens souvent aux commandements, en particulier sur les articles violence, concupiscence et orgueil (pp. 115, 265, etc.). Bref, je ne sais jamais, lorsqu'un objet me provoque, si la réaction sera de ce que je me suis donné ou de ce qui m'a été transmis.

Cependant, dans cette situation, ma raison accepte de donner l'hospitalité à la religion qu'elle a trouvé installée en moi. Elles vont faire ensemble très bon ménage. Votre discipline convient à un tempérament aussi tumultueux que le mien. Vos examens de conscience sont une pratique qu'à défaut de vous j'aurais de même suivie. Vos pénitences sont une forme comme une autre des exercices auxquels je m'astreins : nos actions, comme des branches de notre âme, ont besoin d'être contraintes pour délivrer leur fruit. Votre

1. M. Jean Morienval. Critique du *Songe*, dans la *Libre Parole*.

liturgie, pleine de sens, est un des rares spectacles de grandeur qui nous restent. Vos sacrements, si je n'en ressens, je l'avoue, aucun bien spirituel, du moins n'en ai-je jamais ressenti aucun mal ; encore la confession m'est-elle excellente ; imprudent et un tantinet *gloriosus*, il est excellent que de temps en temps, de mon plein gré, j'aille m'humilier devant un pauvre homme et devant les pouvoirs que je lui ai concédés. En tout cela je me conforme à la recommandation du pontife Aurelius Cotta, dans la *Nature des Dieux*, qu' « un bon citoyen accepte la religion des anciens et la pratique, parce qu'elle est le fondement de la Cité ». Quant à *croire*, en quoi cela gêne-t-il ma liberté d'esprit de poser une hypothèse, et d'y accorder ma conduite le mieux que je peux ? Rien qui puisse me faire décider si Dieu et l'âme existent ou n'existent pas. Vais-je trancher au hasard ? Désinvolture impie ! Puisque notre nature est vertueuse, accomplissons-la en nous réclamant de Dieu. Si Dieu existe, il nous réclamera à son tour. S'il n'existe pas, qu'aurons-nous perdu à le supposer ? C'est une assurance contre le risque d'immortalité.

Je le répète, je serais dans l'athéisme comme un poisson dans l'eau. Accueillant votre religion d'un cœur si désintéressé, il est impossible que je sois traité de la même façon que ceux qui viennent à vous pour des secours. Il n'est pas vrai, n'est-ce pas, que votre Dieu ne sourie qu'aux larmoyants prosternés ? « Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés » : mais ceux qui ne pleurent pas, ceux qui n'ont que faire de consolations, est-ce que notre Dieu se détourne d'eux ? Ah, non, je ne veux pas le croire, ce serait trop révoltant. Je veux croire au contraire que Dieu demande peu à celui qui ne lui demande rien. Ceci m'intéresse relativement à certains actes, au surplus rendus inéluctables par l'emportement de mon caractère et par le vœu même de la nature, car les désirs de ces actes, insatisfaits, empoisonneraient ma vie entière, au lieu qu'en les accomplissant je les tire de moi et je reste pur. Je pourrai

m'exciter par la suite à en éprouver du repentir, — repentir évidemment tout religieux et non humain, mais c'est bien celui-là que vous désirez. Je vous demande donc ce traitement de faveur en reconnaissance de mon adhésion gracieuse. D'ailleurs c'est à prendre ou à laisser.

Mais vous ne laisserez pas. J'ai trop de bonne volonté. Regardez-moi ! Je reçois vos sacrements, je suis votre culte, je soutiens vos œuvres, j'accomplis des pénitences souvent pénibles (tout ceci me prend beaucoup de temps), je ne manque aucune occasion d'être un objet d'édification et ma gloire exalte celle de l'Eglise : car cent faibles n'ont plus honte de s'y voir parce qu'ils m'y voient. Je ferais même partie d'un tiers-ordre s'il n'y fallait pas renoncer, me dit-on, aux opérations de la chair. On voit que je suis un fils zèlé.

Il n'est pas jusqu'à ces violations que je me permets trop souvent, hélas ! à vos lois, que je ne convertisse en des instruments de votre profit. Chaque péché que je commettrai, je m'engage à le compenser rapidement par une recrudescence dans l'apostolat ; sans compter, pour le temporel, un petit don à l'une de vos communautés.

La paix soit avec la bonne volonté ! Le vœu est accompli. Elle est avec la mienne.

— Alban, avez-vous la foi ?

*
* *

— Enfin, Alban, avez-vous la foi ? — S'il y a un Dieu, je crois que c'est le dieu des chrétiens plutôt que Jupiter ou Bouddha. Mais y a-t-il un Dieu ? Ma raison ne me le prouve, ni mon cœur ne le réclame. — Dans ces conditions, comment faites-vous les gestes de la foi, quand elle est en vous si imparfaite ? Si ce n'est de l'hypocrisie, c'est pour le moins de l'inconséquence. Excusez-moi de vous rudoyer un peu ; on y est forcé par vos manières intolé-

rables. — Accusez-vous d'hypocrisie ces Romains de vieille souche (du type de Celse, de Cœcilius, de Symmaque), qui, devant le christianisme triomphant, refusaient de rompre avec un culte qui avait été mêlé à tout ce qu'il y avait eu de bon et de grand dans leur famille et dans l'Empire, et sacrifiaient d'un cœur religieux à une religion à laquelle ils ne croyaient pas ? Cette attitude a sa noblesse, comme celle du croyant complet, comme celle de l'athée complet, s'ils sont au demeurant de la vertu. Je me demande même si elle ne fut pas celle de tous Romains éclairés dès la fin de la République : des pratiquants sans la foi. Un Marc Aurèle parle de Dieu comme s'il existait, quitte à ouvrir de temps en temps, comme une chausse-trappe, la possibilité qu'il n'existe pas ; et il est le plus consacré des hommes. Un Cicéron ne manque pas une occasion de confesser dans le privé son scepticisme, mais publiquement il prend part au culte, tonne contre les impies, enfin il *est pieux*. Je me refuse à ne voir dans cette dualité qu'une politique ; ces hommes y trouvent leur mieux intérieur aussi bien que le gouvernement de la cité ; et par là même je me refuse à y voir une hypocrisie. Ils doutent, et, doutant, ils agissent en grandes âmes : ils supposent le plus haut, qui est aussi le plus rigoureux. Dans le doute je ne m'abstiens pas : c'est cela que vous appelez inconséquence ? S'il y a inconséquence à « pratiquer » alors qu'on doute, l'inconséquence est égale à cesser de pratiquer parce que l'on doute et les tenants de cette attitude sont légion. Je doute et vous ne pouvez m'en faire grief : cela ne dépend pas de ma volonté. Je fais profiter de mon doute le catholicisme et cela est un acte de ma volonté ; vous, Eglise, et vous, catholiques, vous êtes forcés de m'en tenir compte.

* * *

... Dans une religion qui donne les places de choix à la courtisane, l'enfant prodigue et l'ouvrier de la onzième

heure, on n'a pas intérêt à faire du zèle. Cette tendresse à l'égard de l'imparfait, si choquante pour son vieux fond romain, Alban doit en profiter sournoisement.

C'est entendu, ce garçon n'a pas l'esprit de l'Evangile. Cela lui défend-il d'être catholique ? Vaincre des tentations inexistantes est un jeu pour nos bureaucrates, hébétés par des attentes d'autobus et qui, de faiblesse malsaine, trempent une chemise en une matinée. Restent ceux qui ont quelque santé. Vous pleurez sur la mort de ce que vous appelez « les époques de foi ». Qui la faisait, cette foi ? Des Albans. Ecoutez. Voici les ancêtres d'une famille que je connais comme la mienne ; ils pourraient être les miens comme ceux d'Alban. Ceci n'est pas une construction de mon esprit, je le lis dans des archives généalogiques, et pour rendre l'expérience plus éclatante, je me borne, cette famille choisie, *au seul côté paternel*. Allons ! quels étaient-ils, ces hommes des époques de foi, tous d'une même lignée, chacun ajoutant son sang dans le dernier petit jeune homme qui caresse son browning derrière les barbelés des Vosges ? J'ouvre. 1358, Aymon tue un écuyer qui avait fait faucher une pièce de terre appartenant à sa belle-mère. 1405, Jehan tue un homme. 1445, Guillaume, écuyer du roi Charles VII, commet « quelques malversations sur le fait de la guerre » (entendez : pillage). 1462, Alain, « écoutant la voix de la nature », tue un matelot qui l'avait insulté. 1484, Géraud tue un chanoine et est condamné à aller racheter six captifs chez les Barbaresques ; « ce qu'il fit », ajoute simplement la chronique. 1527, Jacques est assassiné. Maintenant, à mesure que l'on va, on devine que la *respectabilité* voile les faits. Plus de meurtres avoués, mais parfois, cependant, la force du caractère fait éclater le cadre social : Claude, chanoine, rentre dans le siècle, vit avec sa bonne amie et se fait enterrer dans le même tombeau qu'elle ; Marie-Charlotte s'enfuit de son couvent ; Antoine, « ayant eu maille à partir avec un ecclésiastique, personne de qualité, le pria en son hôtel et lui fit donner les étrivières ». Je

m'arrête. Je pourrais continuer longtemps. J'ai feuilleté au hasard, et, je le répète, du seul côté paternel.

Eh bien, c'est cela, la catholicité.

Il y a un catholicisme éternel, aux mille visages. A sa souplesse l'Eglise doit sa vie. Elle a accueilli des hommes aussi profondément différents qu'un François d'Assise et un Loyola, un Torquémada et un Ozanam, un Thomas d'Aquin et un Pierre l'Ermite, et nombre d'individus qu'un peu de rigidité de sa part eût transformés en de redoutables hérétiques. Elle le pouvait, ce Pierre qui la fonde étant lui-même ce qu'il y a de plus différent de Jésus. Sous le voile uniforme d'une eau coulante, nous distinguons tantôt du sable ferme, tantôt de la vase, tantôt des cailloux, tantôt des rocs déchirants. Ceci soutient et ceci aspire, ceci affleure, ceci est hors de vue. Pourtant, de la source à la perte, l'homme ne connaît qu'un ruisseau d'un seul nom ; et l'arbre qui se mire et le chien qui s'abreuve ne s'occupent pas de quoi est fait le fond.

Cet Aymon, ce Géraud, ce Guillaume n'ont pas plus quitté la communauté catholique qu'ils n'ont quitté la communauté nationale ; tous ils ont reçu de leur roi des lettres de rémission ; tous ils ont été enterrés en terre consacrée ; de ceci nous avons les preuves. Deux d'entre eux, Géraud l'homicide et Antoine le sacrilège, nous savons précisément la part qu'ils donnent à l'Eglise et au pays : l'un rachète des chrétiens prisonniers des infidèles, l'autre, un beau vitrail atteste qu'il était magnifique. La civilisation occidentale est bâtie sur les péchés de mes pères. Leurs pénitences ont conquis la Terre Sainte, orné les cathédrales, bâti les monastères, protégé la pensée des grands païens précurseurs. Leurs péchés mêmes ont entretenu, fécondé la vie spirituelle de la religion. Joseph Prudhomme a-t-il élevé dans le monde invisible ce qu'y élève la parole de Gilles de Retz à son complice quand ils vont à la mort : « Nous nous retrouverons en la grand'joie du paradis », ou les prières que font pour lui à voix haute les mères des

enfants suppliciés ? Aux pages de nos archives, aux murs de nos églises, que je les retrouve, les vieux parents, une émotion filiale m'envahit. O ma famille ! La voici tout entière arrivant devant son Maître, tant bien que mal, le mieux qu'elle a pu, apportant, avec je ne sais quel sourire qui est comme la lueur de son humilité, sa vie coupable, innocente et fidèle. Tel dans le tableau de Signorelli, le Péché, gracieux garçon que maintiennent des anges, fléchit un genou, — un seul, pour bien montrer qu'il reste libre ! — et tourne vers les légionnaires célestes un doux regard qui dans la même seconde implore et se sait pardonné.

Jamais dans cette heure magnanime la pensée ne m'est venue de rejeter et traiter de saugrenue telle conception du catholicisme, qui ne touche ni mon intelligence ni mon cœur, au profit de celle où je suis chez moi. Rejeter ? Ah ! plutôt, j'embrasserais tout dans mon amour. J'apporte à ce Christ nouveau-venu la primitive religion des lares, tout mon Latium intérieur. Quel chrétien pourrais-je maintenir hors de l'arche quand, dans la vieille église française, (du village qui porte mon nom, peut-être) je m'agenouille avec le cœur d'Enée ?

J'ai mené un séminariste voir les vitraux de la cathédrale de Rouen. Il me dit en sortant que tel personnage avait des mains de singe ; c'est tout ce que lui suggérait cet aïeul. O vaches, qui broutez toujours le même cercle, vous avez au moins l'excuse d'être attachées. Mais que dire de ces milliers qui s'ils rencontrent un individualiste disent « culte du moi », s'ils rencontrent un dur disent « Nietzsche », et proclament enfin par toutes façons que rien n'exista qui vaille qu'on s'y réfère avant la six mille six cent quatrième année du monde environ. Ces gens excommunient Alban avec les mots de « Moyen-Age » et de « Renaissance », comme si le dogme du Progrès avait trouvé refuge dans le catholicisme. — Allons, si l'hérédité, sautant des générations, donne au sang d'Alban de Bricoule les globules de ses ancêtres antérieurs au XVIIe siècle, réali-

sons donc le mot catholique, donnons à cet Alban, qui est à demi volontaire dans le catholicisme (nous avons montré que chez lui le catholicisme est à la fois *reçu* et *choisi*), le bénéfice de la catholicité. Qu'il n'ait pas à renier ses grands-pères pour ses pères, et Turpin à cause du curé d'Ars.

L'espérance était permise, quand le dogme du corps mystique de Jésus-Christ remplaça la croyance parente à l'âme du monde, que le fleuve d'amour désormais réservé aux êtres allait s'augmenter en force de n'avoir plus à se répandre sur les prés, sur les bêtes, sur les éponges au fond des mers et sur les cristaux de l'étoile du matin. S'est-elle réalisée ? Qu'est-il né de la religion nouvelle pour élargir « cet esprit de tolérance et de douceur qui règnait dans le monde païen [1] » ? Le vieil esprit de dissociation qui travaille le monde, où il a gâté tant de grandes pensées, le vieil esprit qui a créé les prétendues antinomies inconciliables entre le corps et l'âme (idée platonicienne hélas ! avant d'être paulinienne), entre le divin et l'humain (idée chrétienne), entre la pensée et l'action (idée moderne), entre le christianisme et le paganisme, et qui ensuite traite de confusion l'unité supérieure qu'il a dans l'abstrait défaite, le vieux péché contre la piété naturelle qui unit à soi-même l'univers, le vieux péché contre l'amour ne semble pas avoir épargné la Chrétienté. Là comme ailleurs, il n'a jamais fini de diviser pour opposer ; il ne peut s'en satisfaire ; chaque partie née de sa scission, il la coupe en deux pour un nouveau duel ; il jette l'homme contre l'homme, et l'homme contre lui-même. « Je suis venu apporter non la paix, mais la guerre », a annoncé Jésus-Christ. On l'a bien vu.

. . . .

Vous connaissez ce tableau de Rubens, au Louvre : *Le triomphe de la religion* ? Sur un char d'or incrusté de pierreries, que traînent des anges-palestrites, deux

1. Montesquieu.

femmes, deux superbes bêtes féminines, poitrine au vent, exaltent l'une le Saint Ciboire et l'autre la Croix, des amours, fleurs de graisse, portent la couronne d'épines et les clous de la crucifixion, cependant que des sphynges musclées et mamelues regardent brûler dans un creuset enflammé le cœur sacré, et qu'au-dessus des marbres, des torches, des conques, des colonnes, des tentures, des guirlandes de fruits et de fleurs, un cartouche désigne en lettres monumentales la bénéficiaire de tant de splendeurs terrestres : *Fides Catholica*. L'homme qui a eu cette vision, et les hommes de sa famille, peuvent forcer leurs lèvres, voire leur esprit, à proclamer que leur nature est déchue et qu'il lui faut le secours divin pour la relever ; tout en eux, leur richesse intérieure, leur puissance, leur facilité, leur indomptable jubilation, tout et jusqu'à leur apparence dément ces paroles touchantes et malgré eux en fait une fumée. Quand l'humanité réussit des modèles presque accomplis d'elle-même, et que ces grands vivants, sans nul besoin, par un acte de pure magnificence, consentent à offrir à une religion leur *bonne foi* et leur *bonne volonté*, la religion qui les laisserait à sa porte ferait supposer qu'elle a pour porte une chatière.

Il n'en est pas ainsi, heureusement, de la religion catholique. Que ce soit un temple de Vénus, ou une institution romaine, ou un concept grec, ou le naturalisme d'un François d'Assise, son génie est de se l'approprier sans grandes mutilations ; son génie est dans le « rétablissement » par quoi le catholicisme a remis debout ce dont le christianisme avait été le principal destructeur, le pieux tour de passe-passe à la faveur de quoi presque tout ce que la civilisation païenne avait édifié de bon, de beau et d'utile, parce que cela répondait à des besoins humains, s'est trouvé installé dans le catholicisme avec une figure un peu différente et présenté comme son bien original. *ROMA capta cepit ferum victorem*. Le grand Pan n'est pas mort, et c'est l'Eglise qui autour de lui monte la

garde [1]. Un Alban de Bricoule peut être considéré, si l'on veut, comme un de ces produits du monde antique adaptés à la religion nouvelle à laquelle l'Eglise les incorpora. Je songe à ces divinités champêtres évoquées par Heine, qui, au triomphe du christianisme, se convertirent à la loi du plus fort, parfois même se firent ermites, et mouraient le chapelet dans les mains, mais le cœur plein de leurs anciennes Arcadies.

C'est un beau spectacle cette assemblée catholique que je me représente, fixée par un maître italien du XVe ou du XVIe siècle dans l'acte de donner un concert à la gloire de Dieu. Autour du trône où siège le Très-Haut chantent les guerriers, les savants, les politiques, les évêques et chacun reçoit un rayon de sa lumière, tandis qu'en bas, comme dans la *Sainte Famille* de Michel Ange, les faunes font l'accompagnement sur leurs flûtes. Et au confin de l'assemblée est debout Alban de Bricoule, un petit peu à l'écart, non comme quelqu'un qui va s'éloigner mais comme quelqu'un qui ne se mêle pas, le regard détourné vers un objet tout invisible auquel il sourit à demi sans suspendre son chant. Il est cuirassé et casqué à la romaine, avec sur son casque une couronne de lauriers, qu'il se tressa de ses propres doigts ; à sa ceinture pendent l'écritoire et dans son fourreau une épée parfumée. Et sa main gauche se referme sur la rose la plus rouge des roses, qu'il appuie contre son cou près du col de sa cuirasse, pour marier contre la peau chaude le froid de la lame et le froid de la fleur. Et sa droite et son bras nu ne reposent pas sans tendresse sur l'échine du Taureau mystique, de la grande Brute mithriaque dont il est né sous le signe zodiacal et qu'il immole chaque année, avec ce glaive de sa ceinture, pour faire jaillir de ses viscères la vie et son principe dévorant. C'est ce contact dionysiaque, peut-être, qui lui jette

1. Voici l'occasion d'annoncer, à seule fin de prendre date, le livre d'essais qui paraîtra quelque jour sous ce titre : *La garde autour de Pan.*

dans le corps cette haute animalité dont on verrait sous son casque les emblèmes, en deux petites cornes qui soulèvent ses cheveux. Et il est là, le fils des centaures, homme et bête, nature et Grâce, complet. Ayant un esprit, il est intelligent ; ayant un cœur, il est héroïque ; ayant des entrailles, il est voluptueux ; autour de ces trois âmes ayant une enveloppe de chair, il est fort et il est beau. C'est ainsi qu'il réalise tout l'humain et qu'il le maintient en équilibre, par l'œuvre de la providence, et par celle de sa volonté. En lui rien n'est exclusif. Il partage les plaisirs des Anges et les plaisirs des loups et des chiens. Il est réaliste et mystique, impulsif et fécond en calculs, athlète de corps et de caractère ; il a l'exactitude du docteur et la folie du poète, la connaissance et la puérilité. Il donne le bien et le mal ainsi que l'arbre le ver et le fruit ; et le oui et le non se touchent dans son cœur comme deux têtes sur le même oreiller. Tel il fait sa louange dans le grand chœur, et le Père la trouve bien agréable. Louons-le donc avec lui, ce grand Dieu ; nous inspirant de Laurent le Magnifique, louons-le d'une voix très-candide.

Grand Dieu ! toi dont la loi régit cet univers
et entre l'âme dans ce grand corps,
(âme très noble aux trois natures :
deux sont pures, dignes et se meuvent
autour de l'âme profonde qui obéit
à l'aimant de l'amour),
de toi, premier auteur, tout prend sa vie.
Ta bonté infinie donne des chars légers,
des chars de feu à ceux qui s'élancent
et montent à toi, leurs jours accomplis.
Accorde-moi, ô Père, qu'à la sainte demeure
mon âme enfin parvienne et qu'enfin je contemple
la source vive du Bien qui tout produit !
De vraie lumière illumine mon front. Fixe les
regards rapides de mon âme sur ton soleil resplendissant.

Dissipe les nuagés, dégage moi de ma terrestre écorce,
éblouis-moi de ta splendeur, Souverain Bien,
toi de tous désiré !
Le repos n'est qu'en toi. Toute âme pieuse tourne
vers toi son cœur. Car tu es le principe et l'appui et le guide.
Car tu es la vie et le terme, grand Dieu !

HENRY DE MONTHERLANT

L'IMPUDENTE [1]

V

— Claude, venez ici !... Qui vous commande ?

— Vous, Mademoiselle.

— Me devez-vous toujours obéissance ?

— Oui, Mademoiselle.

— Devez-vous obéir à votre papa ?

— Oui, Mademoiselle.

— Devez-vous obéir à votre maman ?

— Non, Mademoiselle.

— Qu'adviendrait-il si vous obéissiez à votre maman ?

— Je serais corrigé, Mademoiselle.

— Et si jamais vous lui racontiez, petit sot, que je vous ai défendu de lui obéir ?

— Je serais corrigé encore plus fort.

— Allons, nous commençons à nous comprendre ! Vous savez que je n'ai pas l'habitude de promettre en l'air : je ferais de gros nœuds au martinet et je vous fouetterais jusqu'au sang...

Devant sa gouvernante assise, l'enfant tremblait presque. Un instant, elle lui retint les mains dans les siennes, le pénétrant de ce regard qui lui fouillait l'âme. Elle semblait lire en lui ses pensées secrètes, en éprouver à ses artères le rythme et la force.

— Canne-à-pêche ! appela dans le jardin la voix d'Elpémor.

1. Copyright by Librairie Gallimard, 1923. Voir la *Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1923.

Par la fenêtre ouverte, en se penchant, Lola vit le ratier bondir dans l'herbe ; Georges lui faisait signe, légèrement incliné, coiffé du chapeau de paille à bord souple qu'il ne mettait ordinairement que pour les longues courses, la canne tendue comme un obstacle à l'élan du chien.

— Préparez-vous, dit la jeune fille, nous allons sortir.

En moins d'une minute, elle fut gantée. Sur sa table, à côté d'une pile de livres, se détachait une grosse revue à couverture bleue qu'elle jeta sous son bras gauche, avec son ombrelle.

En haut de l'escalier, elle arrêta Claude.

— Petit ami, lui demanda-t-elle à voix basse, avez-vous dit bonjour à votre maman, ce matin ?

— Pas encore, Mademoiselle...

— Il faut y aller. Mais je n'ai pas l'intention d'attendre une heure !... Tenez, je vais marcher vite : j'entends que vous m'ayez rejointe avant le ruisseau.

La matinée retentissait du bruit des cigales. Sur la terrasse, la lumière semblait pleuvoir, les larges fronts des arbres se confondant et ne la laissant tomber que par gouttes. Mais, au-delà de cette zone relativement fraîche, la campagne éblouissait, sous un ciel flambant, par de violentes oppositions de soleil et d'ombre et des réverbérations aveuglantes. La vigne, plantée en contre-bas derrière la maison, parsemée d'oliviers aux rondes têtes grises et de petits pêchers piqués de points d'or, était longée d'un sentier à peine abrité dans lequel la jeune fille s'engagea. Devant elle se déroulait un site harmonieux, où les champs alternaient avec les ombrages, dans un amphithéâtre de coteaux tout couverts de bois au flanc desquels on apercevait, çà et là, des toits de tuiles bronzées parmi les pins. Elle approchait déjà de l'étroit canal, roulant une eau bruyante entre les bords sans accident d'un lit maçonné, lorsqu'elle entendit derrière elle un galop rapide qui cessa brusquement à sa hauteur.

— C'est bien, murmura-t-elle, vous êtes exact !... Et que vous a dit votre maman ?

— Pas grand'chose, Mademoiselle ! Elle voulait m'emmener dans la remise, voir les petits que la chatte a trouvés cette nuit ; mais alors je lui ai dit que vous m'attendiez, et elle m'a tout de suite laissé partir.

— Cela ne vous aurait-il pas amusé d'aller avec elle ?

— Mon Dieu... comme ci, comme çà ! répondit Claude, trop fier pour confesser que la crainte des suites l'avait empêché de céder à la tentation.

La gouvernante sourit orgueilleusement en caressant du bout des doigts le petit visage qu'avait coloré l'exercice. Chacun des avantages qu'elle remportait, chaque défaite infligée par ses froids calculs à une rivale en posture de la congédier, lui emplissait le cœur d'une joie débordante. Il lui semblait que la justice reprenait ses droits, que le sort, qui l'avait longtemps maltraitée, l'acheminait par une voie sûre, son mystère aux lèvres, vers des triomphes proportionnés à ses déceptions.

Si ingrat que puisse être un tel retour, et bien que les circonstances du récit aient permis précédemment d'en noter plusieurs, il est utile pour la clarté de ce qui suivra d'analyser ici les sentiments dont s'était inspirée la conduite de cette fille lucide depuis le jour de son arrivée à la Cagne.

Quatre années d'une humiliante servitude l'y avaient amenée en pleine révolte. Elle était résolue à changer sa vie, à violenter en elle le sexe et la race pour manœuvrer la fortune comme un jeune Anglais, et, n'ayant aucun plan, ne pouvant, faute de ressources, en établir un, nourrissait une de ces confuses ambitions qui ne connaissent leur objet que lorsqu'elles le tiennent.

On lui avait dit d'Elpémor qu'il était étrange. Il n'en avait pas fallu plus pour l'attirer, de même qu'il suffit d'un léger indice pour donner au prospecteur avide de richesses

la curiosité d'un terrain. Fatiguée de vivre au milieu de figures conventionnelles, elle aspirait au voisinage d'une originalité, même blessante, fût-ce en pleine campagne, dans un cercle étroit, où les inconvénients en sont plus sensibles. Ne devait-elle pas, pour réussir, faire elle-même favorablement apprécier la personnalité la plus excessive, et à quel meilleur juge la déférer qu'à un esprit réputé vif et indépendant ?

Denise, à ses yeux, ne comptait pas. Avant de la connaître, elle s'était tracé d'elle un portrait moral à quelques nuances près parfaitement exact. Une maîtresse de maison sans plus d'empire, une mère se déchargeant du soin naturel de faire choix pour son fils d'une gouvernante, ne lui semblait pouvoir tenir qu'un rôle de comparse, à peine plus encombrant dans sa modestie que celui d'une aïeule paralytique ou d'une servante gardée par charité. De telles figures, ombrageuses, mais passives et constamment la proie d'un songe intérieur, n'ont été épargnées par la nature que pour servir de piédestal aux volontés fortes. Il arrive cependant qu'avant de les utiliser celles-ci les jalousent et puisent dans un dépit bassement fondé le désir de les humilier davantage.

La jeune fille n'avait pu approcher Denise sans se sentir pénétrée de cette jalousie. Inintelligente et sensible, d'une beauté sans caractère et sans précision et d'une nonchalante élégance qui s'y accordait, plutôt l'air d'un fantôme que d'une vivante, inférieure à l'idée qu'elle s'en faisait et qui pourtant déjà n'était pas flatteuse, Mme Elpémor lui était apparue dans ce cadre des femmes privilégiées qui n'ont eu, dit le vulgaire, que la peine de naître. La considération et la fortune se joignant sur elle firent à Lola l'effet d'un manteau de cour attaché aux épaules d'une pauvresse. Elle pensa aux filles-reines, dont elle était, que dépossèdent des meilleures parts, contre toute justice, d'aussi insignifiantes créatures. Que celle-ci, par la toute-puissance de l'argent, alors qu'elle était faite pour quelque courtier, eût en outre

réussi à parer ses tares de l'éclat d'un mari tel que Georges, n'était-ce pas comme un défi jeté par malice à la splendeur sans dot et au talent pauvre ? Sourdement, son ambition de parvenir se doubla du vœu que ce fût aux dépens de cette femme comblée et par cet homme impertinent et méditatif dont il sautait aux yeux qu'elle n'était pas digne.

Georges l'avait d'abord beaucoup intriguée. Prévenue contre lui ou en sa faveur, selon qu'elle écoutait Mme Ardant ou s'abandonnait à ses réflexions personnelles, elle avait essayé de le déchiffrer et s'était rendu compte du sérieux effort que nécessiterait cette besogne. Un esprit si capricieux, en même temps si fier, ne se livrait pas d'un seul coup. Il en fallait juxtaposer les aspects soudains. Opération captivante, pleine d'imprévu, mais dont parfois son caractère s'était irrité. La pratiquant, il lui semblait, sous un ciel farouche, en pleine nuit, découvrir par lambeaux un paysage à la clarté intermittente de brusques éclairs. Tantôt elle apercevait un bas-fond et tantôt une cime ; mais toujours l'échappée était pittoresque et laissait dans l'impatience de celle qui suivrait.

Lorsqu'elle eut pris de cette nature une vue suffisante, elle fut surtout frappée des rapports étroits qu'elle présentait avec la sienne à certains égards. Georges aussi portait le poids d'une âme révoltée. Elle l'avait pressenti dès le premier jour, en l'entendant parler de sa blessure dans la charrette qui la conduisait à la Cagne. D'autres propos, sur les sujets les plus différents, l'avaient confirmée par la suite dans cette impression ; mais c'était à la guerre qu'il revenait, avec une obstination de possédé et un flegme apparent de clergyman, lorsqu'il voulait intégralement décharger son cœur.

Le crime social, en elle, l'intéressait peu, ou plutôt il n'en parlait que secondairement, car il lui reprochait par-dessus tout d'avoir été un attentat contre sa personne. De ce grief, aussi catégorique, aussi passionné que celui de l'esclave

contre le maître, il extrayait avec délices toutes les conclusions qu'en peut tirer rigoureusement un esprit logique.

— Par quelle aberration, aimait-il à dire, peut-on se donner comme patriote ? Que penseriez-vous, je vous prie, d'un particulier qu'un autre aurait jeté dans le fond d'une cave, y aurait tourmenté plusieurs années, l'exposant nuit et jour à une mort affreuse et finissant par le priver de l'usage d'un membre, et qui, la liberté lui étant rendue, irait se prévaloir avec arrogance d'un fanatique amour pour son tortionnaire ?

D'autres fois, plus farouche, il déclarait :

— La volonté du pays que l'on appelle la France m'a jeté malgré moi dans cette aventure ; la France est la raison de ma propre guerre, et c'est à elle, par conséquent, que va toute ma haine.

Un sens individuel aussi monstrueux ne pouvait qu'éveiller la sympathie dans le cœur d'une fille comme Lola prête à tout immoler à ses ambitions. Comparant Georges aux hommes qu'elle connaissait, il lui semblait dominer les moins stupides de la hauteur d'une tête qui osait penser. Elle l'admirait aussi de parler sans crainte, dans le mépris des opinions couramment admises et du scandale que pouvaient susciter les siennes.

Bien des fois, l'entendant exprimer de sa voix tranchante quelque vérité audacieuse, elle avait été sur le point de se joindre à lui et ne s'en était abstenue que rappelée, devant Denise, à la discrétion par le sentiment de sa condition dépendante. Du moins l'approuvait-elle à visage ouvert et l'encourageait-elle par son attitude. Elle avait eu vite fait de se rendre compte qu'Elpémor ne parlait jamais pour sa femme, incapable de substituer une idée vivante aux préjugés conservateurs et aux molles doctrines dont son éducation l'avait nourrie. Dès qu'il abandonnait un sentier battu pour s'élever aux contreforts du libre examen, c'était elle seule qu'il invitait à fouler ses pas : elle lui était reconnaissante de cette distinction et, par un effet même de son

orgueil, accordait un mérite exceptionnel à celui dont le clair sens l'en estimait digne.

Un sentiment traditionnel d'infériorité, que le progrès des mœurs n'a pas achevé de réduire, tend encore à subordonner la femme de génie à l'homme en qui scintille la pure étincelle. Elle ne donne sa mesure que comme complice, et j'allais écrire : comme servante. Lola, orgueilleuse de son esprit et de sa personne à ne les humilier que la rage au cœur devant une créature de son sexe, se sentit bientôt heureuse d'être utile à Georges, fière de le deviner et de le comprendre. Elle s'employa avec ardeur à servir ses vues, particulièrement empressée lorsqu'elle y trouvait une occasion d'abaisser Denise.

Ce dernier objectif, d'abord accessoire, se confondait trop bien avec le premier, sollicitait son amour-propre avec trop d'instance pour qu'elle ne dût finir par le viser seul. Elle y était poussée par sa fonction même qui le lui rendait accessible continuellement. Obtenir de son élève par tous les moyens, dans l'ordre du travail ou de la conduite, ce que jamais avant elle il n'avait donné, n'était-ce pas démontrer, tout en flattant Georges, l'incapacité d'une direction qui ne s'était signalée que par des échecs ? Son industrie s'y appliqua, ses rigueurs s'accrurent, l'éducation dont elle était chargée cessa d'être une fin : elle en fit un moyen contre une rivale, à laquelle elle n'osait encore donner ce nom qu'en le prenant dans son acception la plus large.

Un caprice de l'enfant, assez insignifiant en apparence mais qu'elle se mit en tête d'exploiter, vint lui fournir incidemment une arme terrible.

Claude s'amusait sur la terrasse avec des branchages. Sa mère, une broderie sur les genoux, ayant laissé tomber une bobine de soie, l'avait prié à deux reprises de la ramasser : il avait, les deux fois, tourné la tête et n'avait même pas répondu.

« Faudra-t-il que je me lève pour que vous cédiez ?

avait demandé la gouvernante sur le ton qui suffisait à le faire pâlir.

Il s'était aussitôt précipité.

— Que signifie cette nouvelle impertinence ? Pourquoi, recevant un ordre de votre mère, n'avez-vous pas immédiatement obéi ?

— Je ne savais pas... j'avais cru...

— Nous règlerons çà ! »

Remontée dans sa chambre un instant après, elle l'avait accablé de caresses et lui avait donné des friandises.

Une malicieuse animation colorait son teint. Elle venait d'apercevoir, dans un éclair, l'avantageux parti qu'elle pouvait tirer de l'humeur contrariante de son élève et en avait fait sur-le-champ la base d'une méthode. Prenant Claude sur ses genoux, récompense qu'elle ne lui accordait que de loin en loin, lorsque sa docilité l'avait par hasard satisfaite, elle le complimenta de sa rébellion et lui enjoignit, pour l'avenir, de refuser systématiquement à sa mère toute obéissance, le menaçant des châtiments les plus rigoureux s'il s'avisait de contrevenir à cet ordre ou d'y faire jamais allusion.

L'enfant redoutait trop son institutrice pour discuter aucune de ses exigences. Il s'était engagé, et il tenait. Afin de prévenir toute distraction, elle avait imaginé par la suite de lui rappeler tous les matins son devoir impie, sous la forme d'un interrogatoire invariable. Il devait le subir debout près d'elle et elle insistait quotidiennement, avec cruauté, sur le parti qu'elle lui ferait en cas d'infraction.

Cette manœuvre eut pour effet d'affoler Denise, de la livrer dans une attitude de vaincue à l'ironie blessante de son mari. Diverses expériences, toutes désastreuses, lui attirèrent de sa part des épigrammes dont elle souffrit dans sa tendresse et dans sa fierté, non moins que de voir Claude, entêté contre elle, se conformer aux ordres brefs de sa gouvernante avec une rigueur exemplaire. Force lui fut de renoncer à toute prétention et de se résigner, la

honte au cœur, à ne devoir qu'aux bons offices d'une servante retorse un semblant d'empire sur son fils. Lola sentit alors qu'elle était maîtresse. Entre cet enfant qu'elle gouvernait, cette mère dépossédée et cet homme intéressé par sa réussite, elle se dressait comme une puissance admirée ou crainte avec laquelle chacun devait compter. Sa réserve disparut sous un flot d'orgueil, et bientôt elle ne mit plus aucune discrétion à exploiter les avantages qu'elle avait su prendre.

Mais, à l'usage, les plus brillants lui semblèrent modestes et les plus positifs la déçurent. Aucun ne paraissait lui faciliter la conquête de celui qui l'occupait seul. Malgré la bienveillance qu'il lui montrait, elle ne pouvait légitimement se flatter d'avoir fait un pas dans l'intimité d'Elpémor. Ce n'était pas à l'occasion d'un geste ou d'un mot que celui-ci livrait son âme profonde. Lola le rencontrait un quart d'heure après aussi mystérieux, aussi sec, avare surpris sans doute de s'être attendri, mais sans tenir pour désastreux, ni même important, d'avoir distrait de son trésor quelques pièces de bronze. L'or et les pierreries de cette pensée demeuraient à l'abri des mouvements qui n'en laissaient tomber avec dédain que de basses monnaies, déjà remarquables par le style et propres à donner la curiosité de ce qu'elle recélait de vraiment précieux.

La jeune fille lui avait emprunté des livres, avec l'espoir qu'un goût commun pour certains auteurs finirait à la longue par les rapprocher. Elle essayait d'en dire un mot en les lui rendant. Mais tantôt il détournait la conversation, tantôt il démolissait d'une boutade l'opinion qu'elle venait à l'instant d'émettre. On le sentait rebelle à toute discussion, à tout échange de vues sur l'art littéraire et particulièrement sur la poésie. Lola se rendait compte avec humeur que ni la clairvoyance, ni l'amour du beau ne compensaient aux yeux de cet arrogant le tort fondamental de porter des jupes. De quel accent pincé ne lui avait-il pas répondu sur l'éloge risqué par elle d'une

contemporaine dont elle lui rapportait le dernier volume :

— Je ne conteste pas qu'elle ait du génie : ne serait-ce que celui de l'incontinence étendue naturellement des mœurs au langage !

Il arrivait parfois qu'il lui lût des vers, la rencontrant dans le jardin où elle était assise avec Claude et où lui-même se promenait un volume en main, mais comme on montre une aquarelle à quelque profane, en ne lui demandant que d'admirer. Peut-être même se serait-il contenté d'un discret silence, car il ne lisait à haute voix que pour son plaisir, afin de mieux goûter la cadence des strophes. Le dernier vers murmuré, il se levait ; le timbre pénétrant de sa voix profonde vibrait encore aux oreilles de la jeune fille qu'il avait déjà disparu.

A dix reprises, elle avait été sur le point de l'interroger, de lui demander un aperçu de ses propres œuvres dont la curiosité lui hantait l'esprit. Mais elle n'avait jamais osé s'y aventurer, trop certaine à l'avance du résultat. Autant aurait valu questionner la mer sur les paysages qu'elle fait naître. Elpémor ne parlait de ses travaux que pour leur imputer son humeur maussade lorsqu'il la jugeait trop blessante. Encore le faisait-il sans aucun détail. Il fallait être au courant de leur nature pour savoir exactement ce qu'incriminaient alors ses excuses et son mouvement de tête ennuyé.

« Insupportable et profond ! » pensait Lola. Certains jours, où le premier de ces qualificatifs lui semblait particulièrement mérité, elle s'exhortait et se contraignait, par dépit, à douter de l'exactitude du second. Mais le mépris en elle n'était pas sincère. Un geste, un mot de Georges, un simple changement de physionomie lui rendaient tout son goût pour une énigme aussi féconde, voulait-elle croire, qu'elle était ardue. Elle redoublait alors d'attention. Sa patience et sa ruse, un instant lassées, redevenaient égales à celles du chasseur cent fois déçu dans la poursuite d'un gibier farouche, mais qui espére, par une connaissance parfaite de ses voies, réussir un jour ou l'autre à le capturer.

Après plusieurs semaines de vaines tentatives, Lola avait failli crier de plaisir en découvrant, un soir, dans le salon, parmi des livraisons éparpillées, un numéro de revue au sommaire duquel fulgurait le nom d'Elpémor. Elle était seule, elle avait soustrait l'exemplaire, l'avait rapidement emporté, le serrant contre elle, aussi émue de son audace, inquiète de ses suites, que si elle venait de dérober un objet de prix.

Elle s'était mise au lit et elle avait lu. La publication comportait quelque deux cents vers répartis en trois pièces d'importance égale. Après un coup d'œil sur une gravure, les ayant parcourues toutes les trois, afin de satisfaire sur-le-champ sa curiosité, elle était revenue à la première avec gourmandise, exprimant entre ses lèvres le suc de chaque strophe comme on fait en été d'un raisin mûr. Son oreille était seule intéressée, mais tout son corps s'alanguissait et ses mains tremblaient. La voix même d'Elpémor résonnait en elle. Le peu qu'elle connaissait de cet homme étrange se reflétait si exactement dans ses vers qu'il lui semblait l'y contempler comme dans un miroir. Certains passages, plus évocateurs, plus vibrants ou particulièrement saisissants par le choix des mots, la renversaient au creux de son oreiller, chatouillée d'un plaisir qui gonflait sa gorge. Lorsqu'enfin elle s'était décidée à fermer les yeux, elle savait les poèmes presque par cœur, et elle s'était endormie, un instant après, dans la cadence, obsédante comme une ritournelle, d'un quatrain qu'elle avait spécialement goûté.

Le lendemain, avant sept heures, elle était debout, résolue à tirer parti le jour même d'un avantage obtenu sans aucune manœuvre. Ses scrupules de la veille l'avaient quittée. La grande affaire était de rencontrer Georges. Et encore convenait-il que ce fût à point, dans une circonstance naturelle, de préférence ailleurs que sur la terrasse où la proximité de son cabinet lui rendrait une rapide retraite trop aisée. Le mieux était de se tenir dans l'expectative. Elpémor, vers neuf heures, s'était montré. Elle avait

attendu qu'il s'éloignât et s'était mise en route derrière lui.

Les habitudes du jeune homme lui étaient connues. Certains coins du domaine l'attiraient entre autres et il avait suffi à l'observatrice d'un coup d'œil pour être renseignée dès son départ sur l'itinéraire qu'il suivrait. Peu friand d'exercice, il marchait uniquement par souci d'hygiène, se contentant d'aller au but qu'il s'était fixé et l'atteignant toujours par les mêmes voies. C'était au point qu'il finissait par tracer des pistes sur lesquelles scrupuleusement il posait les pieds sans jamais se permettre aucun détour, pistes parfois légères et parfois rompues, mais familières d'un bout à l'autre à la gouvernante qui s'était fréquemment amusée à les parcourir.

Elle le regardait cheminer à travers les pins et cessa bientôt de le suivre pour prendre sur sa gauche un étroit sentier qui conduisait à une clairière où elle s'arrêta. Un banc couvert de mousse se dressait au fond. Elpémor déboucherait de l'allée voisine et viendrait un instant s'y reposer. Lola sourit en s'asseyant sur le siège rustique.

— Apportez-moi votre livre, dit-elle à Claude.

L'enfant le lui tendit, s'installa près d'elle et se mit à l'étude sans application. L'air était trop vibrant, trop parfumé, il y avait autour de lui, sous la fraîche futaie, trop de perspectives de plaisir, pour qu'il prît intérêt au régime des fleuves qu'on lui désignait sur l'atlas. Fréquemment, son regard fuyait la carte, et il était surpris que l'institutrice ne l'y ramenât que d'un mot alors qu'elle le faisait ordinairement de façon plus rude. Tant d'indulgence à son endroit le rendit rêveur. Désireux d'en épuiser la vertu totale, il donna libre cours à sa malice, fit exprès des fautes ; mais Lola ne semblait pas s'en apercevoir ou ne les relevait que du bout des lèvres.

— Allez jouer, ordonna-t-elle au bout d'un instant. Nous continuerons la leçon cet après-midi.

Elle ne se sentait pas d'humeur à lutter. Toute sa pensée

était tendue vers l'entretien proche, autrement intéressant qu'un caprice de Claude. Reprenant la revue posée près d'elle, elle l'ouvrit aux pages cent fois lues, sourit d'y retrouver le nom d'Elpémor et chercha l'attitude abandonnée dans laquelle elle désirait qu'il la crût surprise. De nouveau, largement, les syllabes chantèrent. La délicieuse matinée leur prêtait sa grâce et les vers sonnaient plus purs dans le décor même où peut-être ils avaient été composés. Un des poèmes s'y appliquait de façon frappante. Il en dégageait si noblement la philosophie que la jeune fille, levant les yeux, se sentit troublée et que peu s'en fallut qu'elle ne se penchât pour baiser religieusement sa propre émotion sur une écorce sèche et tiède au goût de résine.

— Décidément, quand vous vous saturez de littérature dans un lieu sylvestre, un faune aurait beau jeu à vous surprendre ! prononça auprès d'elle une voix railleuse.

Elle tressaillit. Georges était à deux pas, appuyé sur sa canne, la regardant.

— Oh ! Monsieur, murmura-t-elle, vous m'avez fait peur !...

— Et que lisiez-vous donc de si captivant ?

— De beaux vers ! dit Lola, qui s'était reprise, en tournant son visage vers le jeune homme et en abandonnant sur ses genoux la brochure ouverte afin qu'il fût tenté d'y jeter les yeux.

— Ah ! vous avez trouvé cette petite bêtise...

Il lui prenait nonchalamment la revue des mains. Tout se fit attentif dans sa personne. Une cigarette fumait entre ses doigts comme la pastille d'une cassolette devant une statue. Et, pour la première fois, elle le vit flatté, tandis qu'il confrontait à l'éloge reçu la valeur de quelques strophes parcourues sans hâte.

— Alors, demanda-t-il, cela vous plaît ?

— Plus que je ne puis dire ! répondit Lola.

Georges inclina la tête et rendit le livre en déclarant très simplement qu'il avait fait mieux. Ces trois poèmes étaient

de ceux qu'il prisait, sans plus, les ayant composés avant la guerre, dans la mollesse d'une félicité insouciante. Il y manquait le cachet de l'amertume. A présent qu'il avait vu en action les hommes, mesuré leur sottise et leur malice, il méprisait du fond du cœur les poètes joyeux, les comparait à des oiseaux chantant à tue-tête sans prendre garde aux cercles menaçants que trace au fond du ciel l'épervier.

La jeune fille l'écoutait avec ravissement. Mais à peine prenait-elle garde au sens des paroles, bercée par le son de la voix grave et pénétrée d'une indulgence qui gonflait son sein. Ses sentiments lui étaient doux dans leur confusion. Ils ressemblaient à ceux qui s'emparent d'un homme lorsqu'une femme, assiégée depuis des mois, se résout brusquement à capituler et entreprend tout aussitôt de se dévêtir.

— Moi, je trouve ces poèmes parfaitement beaux ! osa-t-elle répéter après un silence, sans tenir compte de l'appréciation d'Elpémor.

Il la regarda un peu surpris. Les yeux couleur de bronze le dévisageaient et le sourire qui s'embusqua sous sa fine moustache ne parut pas déconcerter leur tranquille audace.

— Peut-être avez-vous tort ! dit-il enfin. On n'est pourtant jamais bon juge de ce que l'on fait...

Elle s'enhardit encore et l'interrogea. Appuyé contre un pin, les bras croisés, il répondait complaisamment à toutes ses questions, évitant cependant de la regarder et feignant, par contenance, de prendre intérêt aux ébats de son chien que poursuivait Claude. Elle fut tout étonnée de le voir timide, sans nulle humilité, nulle confusion, mais dépouillé de cette orgueilleuse assurance qui le rendait souvent insupportable. Il exposait d'une voix sereine ses idées sur l'art. A deux ou trois reprises, il cita des vers que Lola, dans une posture pleine de recueillement, écoutait avec une reconnaissante attention.

— Et dire que tout cela reste ignoré, qu'un talent comme le vôtre est perdu pour tous ! s'écria-t-elle sincère-

ment indignée, comme il venait de dérouler une strophe harmonieuse.

— Que voulez-vous qu'on en fasse? demanda-t-il.

— Qu'on le connaisse, dit-elle, et qu'on l'apprécie !

— A quoi bon ?

Il parut réfléchir quelques instants, puis, inclinant la tête vers la jeune fille et attachant sur elle un regard sérieux :

— Vous ne saurez jamais, prononça-t-il, combien je me moque de la gloire ! La rechercher, selon moi, c'est s'abaisser. Existe-t-il en France six douzaines d'hommes capables de goûter un poème parfait ? Ceux-là connaissent mon nom et peuvent lire mes vers puisqu'aussi bien il en paraît, à longs intervalles, dans quelque revue comme celle-ci. Quant à la foule, à ces industriels, militaires et politiciens que Baudelaire, dédaigneusement, nommait : la canaille, non-seulement son opinion m'est indifférente, mais je ne désire pas la toucher ; que me prouverait l'admiration de gens sans esprit, incapables de distinguer un alexandrin isolé d'une ligne de prose et dont les plus lettrés hausseraient l'épaule si vous leur disiez que Paul Fort écrit en vers ?

— Mais n'est-ce point précisément, observa Lola, le mépris de certains poètes pour la foule qui fait d'elle cette canaille incompréhensive ?

— Non, répondit Georges. Les poètes ne se sont retirés que lorsqu'ils ont senti qu'ils ne comptaient plus. Dans notre société, l'artiste est un monstre et il est bon qu'il vive à l'écart des hommes.

Avant de s'éloigner, il ajouta :

— Puisque vraiment, Mademoiselle, ceci vous a plu, je vous prêterai, quelque jour, d'autres livraisons dans lesquelles vous trouverez de mes poésies.

Lola le vit partir, nonchalant et droit, s'appuyant sur sa canne avec assurance. Elle admira comme en tout il était un maître. Ses attitudes frappaient par leur dignité. De

ses regards, de ses moindres gestes et de sa voix, émanait une autorité sûre d'elle-même.

— Quelle exception ! se dit-elle en fermant les yeux. Et comme il se rend compte !... Comme il est juste !...

Le soleil la brûlait à travers les branches, donnant au paysage et à ses mille bruits la plénitude de leur intensité harmonieuse. Elle s'appuya au tronc surchauffé du pin. Dans son esprit se succédaient de brillantes images, en même temps que sa chair s'alanguissait. Elle se figura Georges la suppliant, se traînant à ses genoux, la pressant de fuir et l'emmenant aux antipodes, sous un ciel de feu. Là, son génie docile se pliait à elle. Ils habitaient, près d'un grand fleuve, dans une plantation, sous un ombrage à peine troublé par les cris des singes et les jeux d'oiseaux éclatants, une demeure magnifique et pleine d'esclaves, le plus obéissant, le plus fidèle étant cet énigmatique au teint mat, aux yeux de jais d'Islande parsemé d'or, dont la belle bouche ne s'ouvrait plus que pour la chanter et ne se remplissait d'un ardent silence que pour errer sur la soie vivante de sa peau.

VI

Après une éruption, un volcan s'apaise ; les laves qu'il a vomies se refroidissent, s'amalgament à la partie de la croûte terrestre dans les plis de laquelle elles ont coulé et finissent par former un nouveau sol où pourront être construites des demeures heureuses dont elles fourniront même les matériaux.

Dans l'esprit de Denise, par un phénomène comparable, le calme du désastre avait succédé aux effusions dévastatrices des premières semaines. La certitude qu'entre Lola et Georges il ne se tramait rien d'inavouable avait été pour elle un grand soulagement. L'ayant acquise, elle s'était replongée dans son seul chagrin avec un désespoir

qu'elle croyait total, mais que tempérait cependant une satisfaction dont l'influence devait se faire sentir peu à peu. Après s'être imaginée qu'elle n'avait plus rien, avoir envisagé une catastrophe qui la dépouillait complètement, l'assurance que celle-ci était limitée l'avait, à son insu, quelque peu distraite de la part véritablement compromise. Si son enfant lui échappait, Georges lui restait : et n'était-ce pas, en somme, le principal, puisqu'il était le maître des circonstances et que sa volonté à tout instant pouvait tout changer ?

La mollesse aidant, elle était bientôt tombée dans une apathie qui lui rendait sa situation supportable. La violence même des procédés de l'institutrice, loin de l'en arracher, l'y enfonçait. Que pouvait-elle opposer à de telles attaques ? Elle en avait été comme étourdie et ne s'était relevée des derniers chocs que pour conclure à la folie de toute résistance. Ce découragement, cette résignation fataliste et pleine d'amertume, n'avait d'ailleurs été qu'un des fruits jumeaux de sa décevante rébellion. Le respect de la force était né en elle et ses sentiments envers Lola s'étaient amendés. Elle détestait toujours cette fille altière, mais avec moins d'emportement et de plénitude. De sang-froid, plus sincère vis-à-vis d'elle-même, elle se serait avoué que les surprenants résultats obtenus de Claude la flattaient dans son amour-propre de mère et lui faisaient reléguer au second plan les moyens par lesquels ils étaient acquis. Ceux-ci continuaient bien à la révolter, mais sa raison ne les réprouvait plus au même point.

A différentes reprises, elle avait vu la gouvernante récompenser Claude d'un effort, lui savoir gré d'un acte de soumission. De cette remarque à la notion que ses pires sévices pouvaient justement s'exercer, il n'y avait que l'épaisseur d'une pensée loyale. Ses facultés d'observation n'étaient pas si vives qu'elles lui permissent de raffiner sur les apparences et de distinguer une manœuvre sous la méthode. Elle se bornait à déplorer dans ses ré-

flexions l'intransigeante nature de celle-ci et à nourrir l'espoir qu'un jour viendrait où la conduite et l'application de l'enfant n'offriraient plus à ses rigueurs le moindre prétexte.

Lola, de son côté, se montrait plus souple. Sa domination assurée, elle avait estimé sage d'adoucir aux angles une réserve qui touchait à l'impertinence. Au lieu de délaisser, de fuir Denise, elle acceptait les occasions de la rencontrer et s'appliquait alors à paraître aimable. Tourmenter et charmer à la perfection, telles étaient les deux forces de cette nature habile à en user alternativement et à équilibrer leurs actions contraires. Dans la minute où l'on pensait la haïr le mieux, on s'apercevait que sa grâce était sans limite. Dès lors, on hésitait à ne pas l'aimer. Ses attitudes déconcertaient comme la patte du chat, tour à tour griffe aiguë et soie caressante. La haine et la tendresse, la confiance et la crainte finissaient par se fondre en parties égales dans la curiosité qu'elle inspirait.

On la vit un soir, Claude couché, revenir sur la terrasse avec un ouvrage et s'installer sans aucune gêne en face de Denise. La température était accablante. Georges, qui fumait, se rapprocha et la conversation prit un tour aisé qu'elle n'avait pas ordinairement sous ces beaux ombrages. Sur une saillie pleine d'équivoque, mais placée à point, Denise, apprivoisée, se surprit à rire. C'était la première fois qu'elle s'abandonnait en présence de la gouvernante de son fils. Comme pour lui tenir compte de cette gaîté, il fut bientôt question des études de Claude et du programme que l'on suivait pour son instruction. Ses aptitudes furent confrontées avec ses points faibles. La jeune femme écoutait dans le ravissement.

En montant se coucher, elle dit à Georges :

— J'ai peut-être été injuste envers Mademoiselle : sa sévérité me fait horreur, mais, à la réflexion, je la crois capable et je dois reconnaître qu'elle se dévoue.

— C'est trop de bienveillance ! répliqua-t-il.

Lola, le lendemain, ne descendit pas. Elle voulait être désirée, et elle pensa l'être, puisque Denise elle-même, le jour suivant, lui reprocha, par ces chaleurs, de rester chez elle, alors que la terrasse était délicieuse. Bientôt, toutes ses soirées se passèrent dehors, dans un commerce familier avec la jeune femme. Elles brodaient sous la lampe et causaient gaiement. Denise exagérait ses façons affables et recourait de temps à autre à d'innocentes ruses pour obtenir qu'il lui fût parlé de son fils.

Cette ambition, presque toujours, était satisfaite. Cependant, il suffisait que Georges intervînt pour que la confidence fût interrompue. Des exercices de Claude, de ses boutades, l'entretien passait bientôt à quelque sujet supérieur dont la stérilité surprenait Denise par rapport à celui qu'on abandonnait. Elle ne s'y mêlait pas, écoutait à peine, et quelquefois, levant la tête, les mains sur sa jupe, feignait de suivre au firmament le vol d'un oiseau. Mais, lorsque son regard rencontrait Lola, elle voyait la jeune fille transfigurée. Une animation exceptionnelle colorait son teint, sa ferveur était trahie par ses lèvres mêmes dont elle modifiait l'inflexion. Denise tombait alors dans une vague tristesse et, pour y échapper, fermait les yeux sur une image de son enfant évoquée sans joie.

Son grand étonnement était de voir Georges accepter peu à peu des controverses où il finissait par livrer le meilleur de lui. Rien qu'au son de sa voix, à ses manières, elle sentait bien qu'il le faisait avec complaisance. Lola, d'ailleurs, lui marquait-elle de la peine à suivre, semblait-elle hésiter sur un détail, aussitôt il abondait en explications, donnait à sa pensée un tour plus précis, la conformait, pour ainsi dire, à l'intelligence où son désir était de la sentir battre. Il suffisait qu'elle questionnât pour qu'il répondît. Son indifférence ordinaire aux questions pratiques tombait devant un geste de la jeune fille l'invitant à choisir, entre deux dessins, celui qu'elle broderait sur une nappe à thé.

Denise bénéficiait de cette indulgence, mais comme une humble amie d'un repas intime où elle est admise par surcroît. Nulle attention condescendante ne venait à elle qu'après avoir ému la préférée. Il lui fallait son cœur pour s'y tromper, et son ardent besoin de confiance aveugle pour concevoir de ces faveurs quelque gratitude.

La soirée, le plus souvent, se terminait tard. Une nuit de chaleur douce et de clair de lune, Georges proposa de la continuer au jardin. Denise prit une dentelle et ils partirent. A peu de distance de la maison, s'élevait, sur la gauche, un léger talus au-delà duquel des champs s'étendaient. Lola le gravit comme une chèvre. Elle le redescendit à moitié pour aider Denise qui se dirigeait difficilement entre les broussailles.

Le plateau était bordé d'un étroit sentier qu'ils suivirent en file indienne, Georges les menant, jusqu'à un bouquet d'arbres où ils pénétrèrent. On y voyait sous bois comme en plein jour. La clarté ruisselait sur les troncs obliques, les ombres étaient bleues et le sol brillant. Dans un quadrilatère de pins immobiles, une étendue baignée de lune, qu'ils eurent à franchir, semblait attendre un bal de farfadets. L'institutrice le fit remarquer à Georges. Ils continuèrent à marcher sur le même rang, suivis à quelques pas de la molle Denise soudain gonflée de jalousie et prête à pleurer.

Par la hauteur de ses futaies, par son air sauvage, le petit bois donnait l'impression d'être immense et l'on était tout étonné, la lisière atteinte, de l'avoir si vite parcouru. Bientôt, ils distinguèrent la route devant eux. Elle contournait le pied d'une ronde colline, flanquée d'habitations disséminées qu'un abondant feuillage masquait en partie, et menait à la plaine par une pente légère bordée sur un côté d'un mur en pierres sèches. Un pont de briques jeté aux piles d'un étroit barrage, permettait un peu plus loin de franchir le rû. Près de ce pont s'épanouissait un arbre isolé. La bouillonnante écume grondait sous ses branches,

s'étalait hors de l'ombre en nappe brillante, couvrait plus loin de taches livides la fuite du courant écaillé de reflets par la lune oblique.

— Quel caractère a cet endroit ! murmura la jeune fille en s'accoudant au parapet et regardant l'eau.

Georges inclina la tête et s'assit près d'elle. On apercevait sur la droite quelques cyprès, sombres glaives poignardant la nuit transparente, puis un rideau de peupliers rebroussés d'argent par un effet de l'air câlin qui berçait leurs cimes. Des toits de tuile abandonnés luisaient comme des plaques. Aux lèvres de Lola, des mots chantèrent.

Sa voix ardente, pleine de noblesse, et qu'elle semblait porter sur ses deux mains jointes, s'accordait délicieusement au poème choisi. C'était une sorte d'hymne à la nuit antique, célébrée comme la mère des pensées du sage et la libérale inspiratrice du frappeur de lyre. Le murmure étouffé d'un flot paisible y alternait avec les sonnailles d'un troupeau. Denise, qui se tenait à côté de Georges et s'appuyait d'une main sur son épaule, sentait se fortifier en elle toutes ses craintes à le voir attentif et comme absorbé. Il contemplait la chute de l'eau avec insistance et n'avait pas frémi à son attouchement.

— De qui sont ces beaux vers ? demanda-t-elle, surprise du son navrant que rendait sa voix, lorsque la dernière strophe eut fondu dans l'ombre.

La récitante leva sur elle un regard stupide.

— De moi ! répondit Georges en serrant les dents.

Ils se remirent en marche, elle avec eux, d'un pas qu'elle s'efforçait d'accorder au leur, mais ayant peine à se mouvoir et plus ébranlée qu'après un coup reçu en pleine poitrine. Lola, de son côté, se sentait gênée. Elle avait vu se contracter les traits d'Elpémor et craignait qu'il ne la rendît responsable de la blessure causée à son amour-propre. Quelle serait sa conduite le jour suivant ? Chercherait-il à l'éviter, feindrait-il l'oubli, marquerait-

il une allusion au sot épisode par ce sourire impertinent qu'elle lui connaissait ? Si son regard se détournait d'elle trop longtemps, il lui parut soudain qu'elle pourrait souffrir.

Un grand besoin de solitude les poussait au gîte. La maison les aspira dans sa profondeur comme des objets sans grâce qu'il faut cacher. Ils gravirent l'escalier, se suivant de loin, par crainte de rencontrer sur la rampe usée une main dont le contact leur aurait déplu. Leurs pas désassemblés sônnaient lourdement. Aussitôt sur le palier, ils se séparèrent.

Georges était sur le point de se mettre au lit lorsque Denise entra sans avoir frappé. Son visage exprimait la résolution. Elle s'appuya de la main au dossier d'une chaise et, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre énergique :

« Mon ami, dit-elle, je désire que tu signifies son congé à Mademoiselle Dimbre.

— N'es-tu pas folle ? demanda Georges en la regardant..

— Je pourrai le devenir, répondit Denise, mais je t'assure que pour l'instant je ne le suis pas.

Il haussa les épaules, se mit à siffloter un air de valse et continua paisiblement sa toilette de nuit.

— Tu ne te rends pas compte, reprit-elle en baissant la voix, du martyre que me fait endurer cette fille. Depuis qu'elle est ici, je ne vis plus ! Si tu as encore pour moi la moindre affection, tu la renverras demain matin et nous mettrons auprès de Claude une autre personne.

Un sourire plein d'ironie accueillit sa plainte.

— Georges, supplia Denise, réponds-moi !

Il prononça d'un air excédé :

— J'ai déjà eu l'occasion de répondre un jour : je n'ai pas à revenir sur ce que j'ai dit.

Ayant allumé une cigarette, il se dirigea vers une éta-

gère chargée de livres et parut s'appliquer à en choisir un. Sa femme, déconcertée, le regardait faire. Elle n'avait pas prévu cette indifférence et l'interpréta comme le signe d'une passion secrète contre laquelle tous ses efforts viendraient se briser. Brusquement, se laissant tomber sur une chaise, elle fondit en larmes.

— Que tu es insupportable ! s'écria Georges.

Il se mit à parcourir la chambre à grands pas, faisant claquer derrière son dos ses doigts énervés. Rien ne l'impatientait comme les scènes touchantes. Les paroles que balbutiait Denise en pleurant se morcelaient au rythme de ses sanglots comme un paquet d'étoupe ou de joncs fauchés aux flots bondissants d'une cascade. Dans un désordre, une confusion qui parurent à Georges écœurants, tant de griefs accumulés lui montaient aux lèvres qu'elle semblait en passe d'étouffer. Elle reprochait à la fois à l'institutrice l'ascendant qu'elle avait su prendre sur Claude et les moyens par lesquels elle l'avait acquis, sa dissimulation et son impudence, son indifférence et son zèle, les airs qu'elle se donnait, les corsages qu'elle portait et jusqu'aux expressions dont elle se servait.

— Maintenant, c'est toi qu'elle veut ! gémit-elle soudain en se cachant la figure dans ses mains tremblantes.

Georges s'arrêta net et pâlit un peu.

— Déraisonne à ton aise, dit-il d'une voix sèche, mais dispense-toi de me mêler à tes inventions !

Elle craignit sa colère et s'expliqua. Les intentions de l'étrangère étaient seules en cause. La loyauté de son mari, ses sentiments même ne faisaient pour elle aucun doute, mais les assauts qu'on leur livrait lui semblaient certains. Elle n'en voulait pour preuve que cette excursion, où l'intrigante, le talonnant dès les premiers pas, avait bientôt fini par l'accaparer, et cette récitation au bord du ruisseau destinée à le flatter dans son amour-propre.

— Tu ne te rends pas compte ! soupira-t-elle. Des sommets où tu vis, bien des choses t'échappent. Les femmes

sont malicieuses, mon pauvre chéri, et, lorsqu'elles ont un but, elles sont tenaces. Le malheur, avec cette fille, est entré chez nous. Je n'ai peut-être pas son intelligence, mais je comprends avec mon cœur ce qu'elle se propose. Les traits qu'elle te destine, c'est en moi qu'ils frappent. Si je n'avais pas peur de t'ennuyer, je pourrais te retracer presque jour par jour les efforts qu'elle a faits pour te séduire et sur lesquels je me suis tue jusqu'à cette minute, espérant toujours me tromper. N'étions-nous pas heureux avant qu'elle vînt ? Loin de toi par l'esprit, n'étais-je pas sûre de posséder une place dans ton cœur et demandais-je autre chose pour t'adorer ? Aujourd'hui, je t'aime autant et je ne sais plus. Tu te retires de nous sans le vouloir. Je te sens te détacher insensiblement sous une influence qui me ruine. Tu n'es certes pas à cette méchante ! Mais, réfléchis à l'avantage qu'elle prendrait sur nous le jour maudit où tu n'appartiendrais plus à personne...

— J'ai envie de dormir, interrompit Georges. Tu me ferais plaisir en rentrant chez toi.

Elle se jeta à ses genoux et lui prit les mains. La face collée contre elles, se désespérant, invoquant tour à tour sa haine et leur fils, elle poussait de longs soupirs et pleurait tout haut, insensible aux railleries dont il l'accablait, mais souffrant dans sa peine de cette voix tranchante qui y pénétrait comme une lame. Dans les courts intervalles des lamentations, Georges prêtait l'oreille aux bruits extérieurs. Il lui semblait qu'il allait surprendre un pas. Soudain, haussant l'épaule et tournant la tête, il se dégagea brusquement.

VII

Les journées qui suivirent furent misérables. Les époux dissociés se fuyaient d'instinct, évitaient de se parler, de lever les yeux l'un sur l'autre aux heures où les repas les réunissaient. Elpémor, depuis longtemps, n'aimait plus

sa femme ; mais, n'ayant rien, en somme, à lui reprocher, il professait vis-à-vis d'elle une indifférence qu'un certain fonds d'estime rendait moins sensible. Troublé soudain par l'explosion d'une jalousie folle, il s'endurcit contre elle et la détesta : elle lui semblait outrepasser ses droits légitimes en étant pour lui la cause d'un souci quelconque.

Denise, de son côté, pour la première fois, osa s'interroger sans complaisance et mettre en doute son affection pour ce taciturne. Accoutumée à voir en lui un enfant boudeur, susceptible, par caprice, de causer une peine, mais non de tourmenter délibérément, elle fit enfin la part de sa volonté dans les épreuves de toute nature qu'il lui infligeait et l'homme qu'elle aperçut lui parut affreux. Comme il arrive en cas de révélation, quand l'esprit ébloui presse la vérité de crainte qu'il n'en demeure une partie dans l'ombre, elle eut tendance à s'exagérer sa noirceur. Son opiniâtre intransigeance, sa conduite hostile lui parurent être les effets d'un plan concerté. Une atmosphère de trahison flottait autour d'elle. Son attention se fixa sur l'étrangère, avec l'espoir de déchiffrer sur cet autre front l'aveu dont elle avait un ardent besoin.

Mais autant aurait valu questionner un sphinx. Lola, dont la froideur la glaçait déjà alors qu'elle ne faisait que lui ravir Claude, acheva par ses allures de l'intimider du jour où elle vit en elle une rivale. Le moindre bruit se propageait dans cette maison basse et, pas plus que la première, quelques mois plus tôt, la seconde scène violente n'avait eu lieu sans que la jeune fille l'eût suivie. Elle en avait mesuré toute l'importance, apprécié les points forts et les points faibles, puis tiré les conclusions qui lui semblaient justes et méthodiquement envisagé toutes les suites possibles.

Prête à s'entendre congédier dès le jour suivant comme à voir sa situation confirmée, l'absence, à défaut d'une solution nette, d'un indice permettant d'en pressentir une

ne lui avait causé aucun étonnement. C'était encore une hypothèse qu'elle avait prévue. La superbe du mari, la mollesse de la femme la rendaient même, à l'examen, la plus vraisemblable. On ne pouvait imaginer celle-ci prescrivant, celui-là capitulant devant une prière, et d'autre part, au lendemain d'un éclat si vif, il était naturel qu'ils se reprissent.

Mais Lola savait lire dans l'esprit des hommes. Tel qui fait front à une attaque violemment conduite perd du terrain et se replie en jetant ses armes devant une série d'escarmouches. Pour Elpémor, toujours la proie d'un songe intérieur, le désir de vivre en paix passait avant tout. C'eût été le dominer que l'importuner. Il convenait de faire état d'une disposition aussi facilement exploitable, de prévenir les coups d'assauts moyens, de les frapper d'avance de stérilité en leur retirant tout point fort et en les obligeant à partir de la rase campagne.

Denise, par conséquent, ne se trompait pas lorsqu'elle accusait la prudence de l'institutrice de renchérir sur son attitude réservée. Du jour au lendemain, Lola, par calcul, avait repris le masque froid, les façons gourmées qui la mettaient à l'abri des indiscrétions. Elle observait le couple à travers sa ruse comme à travers ces carreaux d'où l'on peut tout voir sans cependant risquer d'être aperçu. Sa politesse s'alourdissait d'un semblant d'effort pour répondre aux questions les plus naturelles que lui posaient tantôt Georges et tantôt sa femme. Le petit Claude, en apparence, l'intéressait seul. Mais au lieu d'essayer, par des concessions, de désarmer l'antipathie au cœur de Denise quant au plus invétéré des griefs qu'elle avait contre elle, elle redoublait de rigueur dans ses exigences pour maintenir intact aux yeux d'Elpémor ce qui l'avait d'abord séduit dans son caractère.

C'était vraiment une imposante et sereine figure que l'on croisait, marchant sous les beaux ombrages, avec, contre sa jupe, cet enfant craintif. La fierté de son regard,

la noblesse de son port lui donnaient un faux air de princesse aux champs. La simplicité de Denise, par comparaison, jointe à cette expression pleine d'amertume que conférait à son visage l'excès du tourment, aurait rendu fort excusable une complète méprise sur leurs conditions respectives.

Un contraste aussi vif, mille fois ressenti, ne pouvait qu'aiguiser dans le cœur de Georges les sentiments qu'il éprouvait envers les deux femmes. Denise lui parut presque une vivante injure à l'individu supérieur qu'il se flattait d'être. Son existence était flétrie par cette ombre molle. Il en vint à supputer mélancoliquement ce qu'elle eût gagné en éclat dans l'atmosphère de la rayonnante créature dont l'esprit déroutait ses préjugés d'homme. L'amour qu'il se portait y trouvait un charme, comme la vanité d'une coquette à s'imaginer dans une robe et sous une parure contemplées à des étalages de marchands. S'attachait-il à nourrir cette méditation, un peu de jalousie se levait en lui contre le séducteur qui s'approprierait un tel bien.

Ses journées se traînèrent, pleines de langueur, uniformes et vides comme si méthodiquement il les eût passées à surveiller sur un cadran la fuite des minutes. Il écrivait à peine et lisait sans goût. L'ennui, qu'il avait toujours ignoré, bien que semblant l'asseoir dans tous les fauteuils où sa nonchalance se plaisait, livrait à son cerveau de fréquentes attaques, aussi soudaines et capricieuses que poussées à fond. En vain essayait-il de le conjurer par ces invocations à son froid orgueil qui lui faisaient ordinairement l'effet d'un tonique. Elles ne lui paraissaient ni substantielles, ni surtout sincères. Après avoir longtemps puisé dans son isolement la plus déterminante des raisons d'estime, il se prenait à le haïr jusque dans ses causes, tenté de n'y plus voir qu'un lâche expédient propre à lui dérober le vide de son cœur. Jamais sa ressemblance avec d'autres hommes ne l'avait frappé de telle sorte : il souffrait

de besoins mal définis et ne trouvait en lui ni de quoi les vaincre, ni la force d'échapper par un bond soudain à la mélancolie qu'ils lui inspiraient.

Le moindre signe de sympathie donné par Lola l'aurait réconforté dans cette crise aiguë. Sa réserve acheva de le déprimer. Il en voulut profondément à cette fille fantasque de laisser fuir, par impertinence ou lubie, une occasion d'avoir un titre à sa gratitude. Denise, plus clairvoyante, plus combative, aurait pu à ce moment fortifier sa cause. Mais elle se confinait dans un désespoir que la médiocrité de son caractère l'empêchait de rendre émouvant. Elpémor se fût raillé d'en être attendri. Sa pensée ne s'attachait qu'à l'institutrice, comme, entre une pierre précieuse et une fleur champêtre, il aurait plutôt choisi d'éprouver la pierre que d'appuyer la corolle sur ses lèvres.

Deux semaines s'écoulèrent dans cette confusion et, plus il observait l'irritante personne, plus l'attitude qu'elle avait prise lui semblait hostile. Rien ne l'avait encore aidé à voir clair en elle. Mais, comme il lui offrait un matin des livres, elle lui répondit brièvement qu'elle n'en manquait pas, ayant assez à faire avec ceux de Claude et un recueil de nouvelles récemment paru qu'elle comptait traduire de l'anglais. Denise était présente, le ton de la réplique la surprit un peu et elle en laissa voir un certain plaisir. Ce mouvement devait suffire à renseigner Georges sur la cause profonde d'une conduite qu'il attribuait ingénûment à quelque caprice. L'idée que la jeune fille ménageait sa femme fut plus insupportable à son amour-propre que l'opiniâtre indifférence qu'elle lui témoignait. Ni la sympathie, ni la pitié, ni aucun sentiment de délicatesse ne pouvait lui conseiller de prendre un tel soin : il y vit donc la précaution d'un doute injurieux, la grossière adresse d'une servante flattant concurremment l'orgueil de deux maîtres par ignorance de celui qu'elle peut négliger.

Le besoin d'affirmer que lui seul comptait, qu'il était

dans sa maison l'arbitre obéi, non tel juge à l'autorité partagée obligé de tenir compte de sentences rivales, acheva de ruiner les hautaines formules que ses méditations antérieures avaient ébranlées. Sa mélancolie se donna une raison précise et son impertinence, pour la signifier, recourut à des stratagèmes enfantins. Lola, d'autant plus froide qu'il perdait son calme, vit leurs rôles respectifs s'intervertir et celui de poursuivant, qu'elle avait tenu, passer à l'ancien poursuivi. A son tour, il se piqua d'exister pour elle. Elle s'en aperçut d'abord à table, où brusquement il rechercha sa conversation, puis à des rencontres inopinées qu'il n'était guère possible d'imputer toutes à la complaisance du hasard. Il manœuvrait avec adresse pour croiser ses pas dès que l'écho l'avertissait qu'elle quittait sa chambre ; il guettait la jeune fille sur la terrasse aux instants qu'elle y passait avec son élève et profitait effrontément d'un geste ou d'un mot pour se mêler à l'entretien avec un air grave.

Sa déception fut grande, son dépit s'accrut de la voir ne répondre à de telles avances qu'à la façon correcte d'une salariée. Tout souvenir d'un autre temps semblait mort en elle. Aux allusions que Georges y faisait parfois, elle opposait ce front de marbre et ces yeux naïfs qui découragent l'indiscrétion et usent la patience. Le ton de ses propos, uni, sincère, n'aurait permis à personne de supposer que ses soucis ne rendaient pas leur son véritable.

Georges était de ces hommes qu'une défaite stimule, qui ne connaissent que par l'échec le prix du succès. L'attitude de Lola, loin de l'affaiblir, agit en sens contraire sur sa volonté. Il se jura de ressaisir cette confiance reprise que, par excès d'orgueil ou par nonchalance, il avait dédaigné de goûter alors qu'elle s'offrait. Ses tentatives de rapprochement se multiplièrent et leur champ d'action s'étendit. Comme si leurs deux natures, dans des cas semblables, devaient nécessairement recourir aux mêmes expédients, Lola le vit bientôt imiter ses ruses, se jeter derrière

elle dans la campagne, conjecturer l'itinéraire qu'elle s'était tracé et s'arranger pour l'y surprendre en un point quelconque. Mais, ayant l'avantage de conduire le jeu, elle en usait rigoureusement pour son partenaire obligé de se soumettre à sa fantaisie. Tantôt elle se livrait, tantôt, par un détour, elle lui échappait et le laissait se consumer dans une vaine attente. De retour à la maison longtemps avant lui, elle se plaisait alors, de sa fenêtre, à le voir rentrer, la tête basse, mâchonnant un brin d'herbe, une tige de fleur, comme la substance amère de sa déception.

Ce manège acheva de l'exaspérer. Ne pensant pas à l'attribuer à la coquetterie, il ne pouvait valablement lui donner pour cause que l'intérêt d'une neutralité sourcilleuse. Si bien que, par le jeu le plus naturel, ses sentiments envers sa femme en prirent plus d'aigreur. Ce fut sur elle que retomba en une pluie d'affronts son dépit des mécomptes qu'il subissait. La vie commune, à ce moment, devint si pénible que Denise, malgré sa résignation, sa douceur, sentit parfois, pleine de fatigue, murmurer en elle les révoltes d'une femme qui songe à la rompre. Celles-ci s'apaisaient presque aussitôt. Un profond désespoir leur succédait, où elle tournait vers Claude sa face tourmentée que déchirait pathétiquement un sourire contraint. Mais l'enfant, gardé à vue, ou baissait les yeux, ou présentait à sa détresse un regard si froid qu'elle n'en pouvait tirer aucun soulagement. On aurait dit qu'obéissant à une loi fatale qui détournait d'elle tous les cœurs lui aussi se prenait à la mépriser. La malheureuse avait fini par donner ce sens à la réserve que son fils observait par crainte, et quelquefois, n'arrivant plus à se dominer, elle devait brusquement quitter la table. A peine arrivait-elle dans le corridor que l'on entendait ses sanglots.

Georges haussait l'épaule, mangeait plus vite. Le repas s'achevait dans un lourd silence.

Comme un chimiste au milieu de vapeurs malsaines, Lola vivait à l'aise dans cette atmosphère que son génie

d'intrigante avait composée. Elle apportait à l'entretenir tous ses soins et constamment l'alourdissait d'éléments nouveaux. Puis, lorsqu'elle estima le moment venu, elle provoqua le courant d'air qui la dégagea. Georges la vit soudain cesser de le fuir et rendre à son visage une animation qui répondait ouvertement, bien qu'avec mesure, à ses propres efforts pour l'intéresser. Leurs colloques prirent de l'ampleur et se prolongèrent. Tout au plus marquait-elle une condescendance dans l'accueil qu'elle faisait à certaines questions : ceci pour rappeler qu'elle s'appartenait et s'entendait à en donner, au besoin, la preuve.

Il connut de la sorte, avec une vraie joie, l'obligation de témoigner les plus grands égards à la figure maîtresse d'elle-même qui la dispensait. Un attentif orgueil mordait sur le sien. Et ce qu'il eût pensé ne pouvoir subir l'emplissait d'une espèce de délectation qui le pressait d'en rechercher avidement les signes. Sa poursuite de Lola devint incessante aux heures qu'elle consacrait à promener Claude ou à le faire jouer sur la terrasse. Il lui apportait de lui-même des livres choisis ; mais leurs conversations, le plus souvent, prenaient ce tour philosophique qu'utilisent deux êtres pour se parler l'un de l'autre indirectement.

Ils ne pouvaient s'asseoir ensemble et sortir ensemble, marquer à leur insu leur complet accord par des nuances de gestes et de langage, sans rejeter Denise dans de telles alarmes que les tenir secrètes l'aurait étouffée. La Provençale exubérante, avec tout son feu, se réveillait parfois dans cette femme timide que son physique apparentait aux douces filles du Nord. On eût dit qu'un démon lui faisait violence, la contraignait à s'élancer hors de sa nature pour des actions dont elle était la première surprise. Un douloureux travail de ses nerfs et de sa pensée avait abouti, par deux fois, à des scènes rapides suivies d'une longue période où doutaient ses craintes. C'est qu'alors son esprit les nourrissait seul. Lorsque, se fortifiant d'aliments réels, elles ne lui laissèrent plus ni incertitude, ni répit, son besoin de

les trahir, de les justifier, devint aussi fréquent que celui d'une nonne de confesser au crucifix sa peur de l'enfer.

Georges la vit se rapprocher, amère et dolente, exhalant cette mélancolie fastidieuse qui détournait de sa personne la naissante pitié. Sans oser intervenir, par crainte d'un affront, dans les entretiens qu'il avait avec la jeune fille, elle l'observait à la dérobée d'une fenêtre et s'arrangeait de manière à le rencontrer lorsque Lola rentrait chez elle ou qu'il la quittait. La contenance de son mari lui importait peu. Il aurait fallu autre chose que de la froideur, autre chose que des manifestations d'impatience pour dissuader cette égarée d'exprimer une peine qui montait de sa poitrine à sa bouche meurtrie aussi naturellement que son souffle. Tantôt elle gémissait, tantôt elle éclatait en reproches formels, tantôt même, se haussant à l'imprécation, elle appelait sur sa rivale la justice de Dieu, dans un désordre d'épithètes, de naïves injures à la mesure de son dépit et de sa faiblesse. Laissait-elle passer un jour sans l'importuner, en apparence indifférente et détachée d'eux, toute à ses besognes domestiques, Georges était sûr, le lendemain, dès qu'il se montrait, de s'entendre, avec douleur, reprocher tel mot à la portée duquel elle avait réfléchi toute la nuit : on la sentait toujours en train d'aviver son mal, comme ces dégénérés, dans les hôpitaux, qui rouvrent de leurs ongles leurs cicatrices.

Excédé, sans moyen de se soustraire à ces folles attaques, Elpémor redoublait d'attentions envers la jeune fille dans le dessein de lui prouver, par sa conduite même, que les entreprises de sa femme étaient sans effet. Il aurait pu se dispenser d'une telle précaution. Lola jouait à merveille la vierge ignorante et les éclats les plus significatifs semblaient frapper chez elle des oreilles de sourde. Jamais ses grands yeux fauves n'étaient plus limpides que lorsque Georges, après une scène qu'il avait rompue, venait l'oublier auprès d'elle. Mais alors, faisant violence à sa vraie nature, elle affectait de se montrer étonnamment humble. C'était le

provoquer à se découvrir, à s'indigner du parallèle de cette modestie et des fatigantes exigences de l'épouse revêche. Sous l'empire de la colère et de la tendresse, elle le sentait prêt à livrer son désordre intime dans une confession éperdue. Cette victoire platonique lui suffisait, et soudain, reprenant de hautaines façons, elle arrêtait les paroles sur ses lèvres.

Lui-même n'aurait pu dire avec certitude, en admettant qu'il eût pensé à s'interroger et se fût répondu honnêtement, dans quelle mesure il discernait la part d'artifice que comportait l'ensemble de cette conduite. A peine concevait-il un léger soupçon qu'un accent d'une sincérité évidente le bannissait de son esprit sans retour possible. Sa compagne, à la vérité, l'éblouissait. Les astronomes qui étudient les taches du soleil ne les distinguent qu'à travers des lentilles fumées qui leur permettent de soutenir la splendeur de l'astre : à en tenter à l'œil nu l'observation, ils se verraient contraints de baisser la tête sans avoir pu y découvrir le moindre point sombre.

La beauté de Lola, sa ferme intelligence, son caractère, constituaient pour Elpémor trois dogmes parfaits, trois vérités manifestes et essentielles au sujet de l'une desquelles l'expression d'un doute lui aurait paru insensée. Il aurait plutôt compris qu'on le discutât dans ses propres facultés et dans son talent. A force de subir une domination qui s'exerçait, bien qu'impérieuse, avec trop de tact pour que son goût d'indépendance en fût offusqué, il avait pris de son mérite une idée plus juste et s'était relâché de son égoïsme. N'était la direction que suivait son cœur, on serait tenté de dire qu'il s'humanisait. Les désirs, les aspirations de la maîtresse fille lui paraissaient aussi sacrés que l'étaient les siens, peut-être plus urgents à satisfaire, et, d'autre part, il éprouvait pour la première fois le besoin, dans sa vie, d'une certaine présence. Toutes ses actions portaient l'empreinte d'un zèle enflammé. Il se surprenait quelquefois à tracer des vers en s'inquiétant, au mépris

même de son esthétique, de leur donner un tour qui plût à Lola.

Un matin, comme il s'apprêtait à sortir, il la vit pénétrer dans son cabinet, aussi sereine qu'à l'ordinaire, par exception seule, et s'excusant d'un geste bref de le déranger.

« Que désirez-vous, Mademoiselle ? lui demanda-t-il.

Il pensait qu'elle venait emprunter des livres.

— Monsieur, lui répondit-elle, je m'en vais !

Georges posa sur elle un regard stupide et la pria de répéter ce qu'elle avait dit.

— J'ai fini par comprendre, ajouta Lola, que ma présence ici n'était plus possible.

Invitée à s'expliquer, sur un ton brutal, par un homme que soudain trahissaient ses nerfs, elle invoqua des scrupules concernant sa tâche et le souci d'une discrétion sévèrement gardée, mais qu'elle avait à tout moment l'impression d'enfreindre. L'antipathie, l'aversion de Denise, manifestes, disait-elle, dès le premier jour, n'avaient fait depuis qu'empirer. En vain, par dévouement, avec l'espoir de réussir à se concilier la jeune femme, s'était-elle armée de patience. Leurs conceptions pédagogiques et leurs caractères se trouvaient en opposition trop formelle. Reconnaissante à Georges de son appui, d'autant plus contrariée de le décevoir que certaines circonstances, révélées d'un mot, lui en avaient souligné l'étonnant mérite, elle renonçait à prolonger par sa résistance un différend qu'elle devinait tous les jours plus âpre, comme à demeurer sous un toit où elle n'était que tolérée par son hôtesse même.

Georges avait écouté sans interrompre. Quand la jeune fille se tut, il se leva et se mit à parcourir fiévreusement la pièce, les poings serrés derrière le dos, la mâchoire violente.

Tout à coup, s'arrêtant près d'une fenêtre :

— Il est impossible, dit-il, que vous partiez !

— Il le faut, au contraire, répondit Lola.

Son accent n'était empreint d'aucune amertume. Ferme-

ment appuyée des deux épaules au retour de la bibliothèque de bois sombre sur lequel se détachait sa brillante crinière, elle ne s'était jamais montrée plus imperturbable. Son noble et dur visage semblait d'une statue. Sa posture même avantageait la ligne de son buste emprisonné dans un corsage de batiste mauve que soulevait à temps égaux sa respiration.

Georges revint sur elle et la contempla.

Il aurait voulu trouver des raisons, des mots, faire donner, pour la retenir, son esprit, seule force dont l'usage lui fût familier, et ne parvenait pas à se rassasier de sa vue.

— Vous voulez donc, murmura-t-il, que je crève ici ?

Elle ne laissa paraître aucune émotion, mais inclina la tête de son côté et lui sembla l'interroger de ses yeux immenses.

L'amour qu'il leur portait, la crainte de les perdre, le besoin de voir clair en cette fière énigme dont ils étaient comme les deux miroirs insondables, déterminèrent chez Elpémor le geste hardi devant lequel hésitait sa timidité.

Se rapprochant de la jeune fille, il lui prit les mains. Elle essaya d'abord de se dégager, mais l'étreinte se resserra, meurtrissant sa chair, en même temps qu'une force lente et irrésistible obligeait son buste à fléchir.

— Vous me faites horriblement mal ! gémit-elle.

Ses beaux yeux se fermèrent, comme éblouis. A ce moment, la bouche de Georges atteignit la sienne et elle s'abandonna contre sa poitrine.

(*A suivre.*) HENRI DEBERLY

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA CHANSON DE ROLAND

Le livre de M. Boissonnade, *Du Nouveau sur la Chanson de Roland*, tient à peu près les promesses de son titre ; mais ce nouveau se rencontre davantage dans le détail que dans les vues d'ensemble. Heureusement. Il est des problèmes d'histoire sociale ou littéraire au sujet desquels le simple lecteur se trouve tiré à hue et à dia entre plusieurs solutions contraires, toutes chargées de vraisemblances impressionnantes, également dépourvues de preuves décisives, pareillement soutenues par des équipes savantes, et au succès desquelles est parfois intéressé le prestige, ou, comme on dit, la propagande d'une nation. Il en fut ainsi, un peu, des théories historiques de Fustel de Coulanges. On aurait pu craindre des accidents analogues pour la question des chansons de geste. Depuis la guerre, en effet, le nationalisme s'en est quelque peu mêlé, et les théories de M. Joseph Bédier ont été parfois présentées comme une victoire française sur les doctrines allemandes dont était encore imbue, paraît-il, l'érudition de Gaston Pâris. Seulement, pour qu'il y ait victoire, il faut qu'il y ait lutte, et on n'a pas vu de lutte. La synthèse de M. Bédier, qu'elle soit provisoire, ou, ce qui paraît vraisemblable, définitive dans ses grandes lignes, garde ce mérite d'exister seule aujourd'hui. Aucune défense sérieuse de la thèse des « cantilènes » n'a été tentée, et elle est bien apparue ce qu'elle était réellement, une œuvre d'imagination, fondée non sur des documents, mais sur l'analogie, et déduite des lois générales que l'on supposait présider à la formation de l'épopée dite spontanée. Même si les théories de M. Bédier sont discutées ou rectifiées sur des

points particuliers, même si une grande idée générale, inaperçue de lui, venait encore modifier profondément l'optique du sujet, il continuerait à avoir raison sur la question capitale, celle de méthode : méthode positive, expérimentale, qui consiste à envisager les questions historiques en elles-mêmes, comme des problèmes originaux et particuliers, et non comme des cas d'un problème général. Le problème général se pose avec fruit, la solution générale apparaît, lorsqu'on relie par une ligne les solutions particulières obtenues séparément. L'ancienne théorie, aujourd'hui abandonnée, des épopées françaises, était une théorie de confection, inspirée inconsciemment par une doctrine *a priori*. La théorie de M. Bédier est une théorie sur mesure, issue des circonstances particulières auxquelles se réfèrent les épopées du XIe siècle dont on possède et dont on critique le texte. Elle ne pourrait être remplacée que par une théorie issue de circonstances encore plus particulières, par une application plus dépouillée, plus souple et plus rigoureuse de sa méthode.

Le livre de M. Boissonnade sur la *Chanson de Roland* vient confirmer par beaucoup de faits nouveaux les vues présentées par M. Bédier au tome III des *Légendes Épiques*. Peut-être use-t-il d'une méthode moins prudente, en ce sens qu'il recourt davantage à l'hypothèse. Ne nous en plaignons pas trop. J'entendais un jour un brillant historien regretter que M. Bédier n'eût pas été assez loin dans cette voie, qu'il n'eût pas achevé son ouvrage par une clef de voûte que mon historien, non médiéviste d'ailleurs, croyait être Cluny. On peut et on doit louer M. Bédier de n'avoir pas anticipé sur des travaux de détail qui occuperont encore bien des ouvriers. Mais lorsque M. Boissonnade accumule, sans forcer notre conviction, des vraisemblances ingénieuses pour identifier l'auteur de la *Chanson de Roland* avec un certain Turolde, établi en 1128 à Tudela en Espagne, pays mentionné dans le poème, le lecteur lui est tout de même obligé d'indiquer là au moins une des manières dont les choses ont pu vraisemblablement se passer. Nous n'avons qu'à le lire à la manière de Renan, et à supposer fréquemment : « Rien ne s'oppose à ce que nous imaginions... ». Les deux méthodes, entre lesquelles l'individu doit plus ou moins choisir, sont comme les deux jambes (ou les

deux béquilles) également nécessaires à l'histoire, œuvre collective, pour avancer. Le simple lecteur, qui est un homme assis, c'est-à-dire un historien en repos ou en puissance, trouvera un état assez confortable dans cet équilibre mesuré entre la certitude et la conjecture, servies d'ailleurs à part par des auteurs de tempéraments différents.

Le travail de M. Boissonnade met hors de conteste, par une information extrêmement riche, sur les origines de la *Chanson de Roland*, une idée centrale que le premier, je crois, avait aperçue Luchaire, il y a plus de vingt-cinq ans. « On a dit, écrivait Luchaire dans l'*Histoire de France* de Lavisse, que l'idée générale du poème était la lutte de la chrétienté, sous l'hégémonie de la France, contre les Sarrasins, et que cette épopée, où vibrent l'enthousiasme religieux et la haine du mécréant, fut l'un des symptômes précurseurs de la croisade. Au lieu d'évoquer le souvenir de l'immense exode de l'Europe et le pressentiment de ce qui allait s'accomplir, il serait plus naturel de rappeler ce qui s'était passé ou se passait au moment où le trouvère composait ses laisses, c'est-à-dire la guerre permanente que les seigneurs français faisaient aux Sarrasins d'Espagne depuis le début du XIe siècle. Tel est le fait d'histoire contemporaine qui a déterminé l'auteur et inspiré son travail entier. » (A cette époque on donnait 1080 environ comme date de la *Chanson*, qu'on s'accorde aujourd'hui à placer dans le premier quart du XIe siècle, c'est-à-dire après la première croisade.) Cette intuition de Luchaire, que M. Bédier a confirmée, M. Boissonnade lui donne son ampleur, ses assises, sa certitude, en fournissant le premier un tableau de ces croisades, si mal connues, d'Espagne, en découvrant leur écho dans les vers du poète, en rattachant le détail de ces vers au détail des événements historiques, en recherchant et en groupant, d'une manière plus hypothétique, les renseignements que la *Chanson* et les documents contemporains nous apportent sur la condition, le caractère, l'esprit de son auteur. Bonne occasion de relire le vieux poème rajeuni et rentoilé par l'érudition, et de réviser, sur le chantier plus modeste de la critique littéraire, ces vieilles discussions qui, au temps de Brunetière, mirent aux prises les médiévistes et les humanistes.

*
* *

Discussions d'ailleurs vieillies. Ici comme sur bien des points, l'étroite critique du classicisme et de l'humanisme stricts a dû se replier. Les diatribes méprisantes contre la philosophie et la littérature du moyen-âge ne conféreraient plus à celui qui voudrait les reprendre qu'un certificat d'ignorance. La *Chanson de Roland* est vraiment annexée à notre goût littéraire. Elle a autrefois bénéficié du romantisme, elle a été soulevée et poussée à la lumière par lui. Aujourd'hui elle bénéficierait fort bien du déclassement de l'oratoire. Née et produite absolument vierge de rhétorique, aussi vierge que Stendhal ou que le *Code civil*, elle se trouverait d'accord avec l'art direct, sommaire et ramassé, qui trouve aujourd'hui faveur. Et la guerre nous a donné encore d'autres occasions de l'aimer.

Ce n'est pas que je veuille lui attribuer une figure de nationalisme conventionnel. Faut-il voir avec M. Boissonnade dans l'auteur de la *Chanson* un poète s'élevant « par la clairvoyance d'un grand esprit à la notion d'une France une et indivisible ? » Ces termes ne risquent-ils pas de nous tromper assez gravement sur le caractère non seulement du poème, mais du XIe siècle ? Il nous faut, pour trouver la substance vivante du *Roland*, et ses points de contact avec notre propre substance et notre propre vie, écarter ce rideau des choses qui se disent, qui se disent trop aujourd'hui.

Ce n'est pas du tout le caractère national qui me frappe dans *Roland*, c'est le caractère militaire. Je crois bien que voilà l'unique grande œuvre où il n'y ait absolument que ceci de réel, de profond, de pathétique : la vie d'une armée. Les seuls sentiments qui y soient mis en jeu et en valeur, ce sont ceux qui peuvent exister à l'intérieur d'une armée, entre des hommes qui se battent. Pas d'autres personnages que des soldats. L'auteur est certainement un clerc, et on sait que les clercs ne manquaient pas dans les armées des croisés. Cependant le seul clerc qui figure dans le poème c'est un clerc-soldat, l'archevêque Turpin, qui se bat comme les autres et mieux que les autres. On songe au beau titre catholico-musulman, en tout

cas très espagnol et rolandesque, du livre qu'annonce M. de Montherlant, écrivain de l'ordre mâle, le *Paradis à l'ombre des épées*[1]. Pas de femmes sinon les deux figures très épisodiques de Bramimonde et d'Aude. La seule évocation d'amour, chez ces guerriers, on la rencontre dans le langage, tout militaire, d'Olivier déclarant à Roland, dans un accès de colère, qu'il ne couchera jamais entre les bras de la belle Aude. L'amour, cet amour autour duquel tourne le sujet de l'*Iliade*, il est, dans ce monde viril du *Roland*, remplacé par l'amitié militaire ; la fidélité conjugale des Andromaque et des Pénélope cède la place à la fidélité du vassal, du pair, de l'ami, Gauthier de l'Herm, Olivier, Pinabel. Le bien absolu consiste à se battre courageusement, le mal absolu à trahir. Le droit c'est la cause pour laquelle on se bat, l'injustice c'est la cause contre laquelle on se bat.

Païens unt tort e chrestiens unt dreit

Si Lacédémone avait laissé un poème, il eût ressemblé à la *Chanson de Roland*. En fait elle l'a laissé, mais inécrit, sinon dans Hérodote : c'est la défense des Thermopyles, autour de laquelle ont cristallisé, plus qu'autour de nul autre fait d'armes, tant à Sparte qu'en toute la Grèce, les disponibilités d'enthousiasme et de vénération. Or ce n'est pas un hasard si Roncevaux et les Thermopyles entrent symétriquement dans la légende, au lieu de ces prouesses d'offensive ou d'aventure foudroyantes que sont l'expédition de Brasidas ou celles des Guiscards. La défense de Roland et la défense de Leonidas prennent pour l'imagination cette figure : une garde à la frontière. Le Roland de la *Chanson* a beau avoir conquis la moitié de l'Europe, succomber au retour d'une croïsade lointaine : il n'entre dans la grande poésie et dans le prestige romanesque que parce qu'il reste, malgré tout, à Roncevaux ce qu'il était dans le texte nu d'Eginhard, un préfet des marches. Nous pouvons appeler la *Chanson* le poème de la

1. Comme le *Roland Furieux* derrière la *Chanson de Roland* la parodie est d'ailleurs toute prête :

Quelquefois il dormait à l'ombre de sa lance,
Mais peu....

vie militaire, mais de la vie militaire à l'état de garde, le *Civis murus crat.*

Roland gardait les monts : tous passaient sans effroi...

M. Bédier a mis beaucoup d'ingéniosité à démontrer l'unité de l'épopée entière, unité qui réside dans l'idée de la croisade, et qui exige que la croisade soit terminée par la prise de Saragosse. M. Boissonnade renchérit encore sur ce point de vue, et considère la *Chanson* comme une œuvre déjà française par sa belle composition. On ne doit, semble-t-il, accepter cette idée qu'avec de grandes réserves. La partie vivante, active, du poème se termine avec la mort de Roland. Evidemment la fin de la croisade intéressait les auditeurs de Turolde, mais nous ne sommes pas les auditeurs de Turolde et nous lisons cette fin avec froideur. Il y a aussi beaucoup d'unité dans le *Lutrin* de Boileau, et le dernier chant, qui se rattachait aux origines mêmes du poème, n'était nullement pour lui un raccord ; mais il nous fait, à nous, l'effet d'un raccord, il est mort tandis que le reste vit, et c'est la critique historique, non la critique de goût, qui peut être fondée à parler de l'unité du *Lutrin*. Ainsi de la troisième partie de la Chanson, *Roland vengé*. Mais pourquoi Roland vengé, et la bataille de Charlemagne et de Baligant, nous intéressent-ils beaucoup moins que les combats et la mort de Roland ? C'est en partie parce que nous ne sommes plus dans le grand thème original, profond et pathétique qui fait l'idée organique du poème, et qu'on retrouve, riche de la même beauté, dans le célèbre morceau d'*Aliscans* imité par Mistral : le thème des Thermopyles, de la défense, des guerriers sur la brèche, gardiens d'une cité ou d'un pays. Que le thème de la croisade soit présent à l'esprit du poète c'est certain, mais jamais ce thème n'eût fait du *Roland* le poème unique parmi les quatre-vingt-dix chansons de geste que nous connaissons. Il y fallait l'autre thème, celui dont le poète, unissant en une même étincelle révélatrice le texte d'Eginhard, le paysage de Roncevaux et la route des pélerinages et des croisades espagnoles, a dû créer d'un coup, en un instant, l'idée indivisible. Les exigences propres au thème de la croisade n'ont dû venir qu'après.

Notons un accord qui n'est pas tout à fait un hasard entre la

première et la dernière manifestation françaises du génie épique. On ne saurait nier que Flaubert ait exprimé dans *Salammbô* certains aspects de l'épopée, qu'il ait voulu incorporer ou réintégrer de façon originale un élément épique dans ce genre du roman, né de la décomposition même de l'épopée. Il a fait, en partie, d'une armée, de la vie militaire, de la psychologie simple, rude, naïve du soldat, le lien et le thème de son épopée inhumaine et superbement stérile. Mais l'œuvre épique par laquelle il voulait contrebalancer *Bouvard et Pécuchet* comme *Salammbô* équilibrait *Madame Bovary*, c'était une *Chanson de Roland* classique, je veux dire un *Léonidas aux Thermopyles*. Déjà, en 1845, il écrivait : « Hier le combat des Thermopyles m'a transporté comme à douze ans, ce qui prouve la candeur de mon âme, quoi qu'on dise. » Et dans les dernières années de sa vie il disait à Edmond de Goncourt : « Avant tout, j'ai besoin de me débarrasser d'une chose qui m'obsède... C'est ma bataille des Thermopyles. Je ferai un voyage en Grèce... Je veux écrire cela sans me servir de vocables techniques, sans employer par exemple le mot *cnémides*... Je vois dans ces guerriers une troupe de dévoués à la mort, y allant d'une manière gaie et ironique... Le livre, il faut que ce soit pour les peuples une *Marseillaise* d'ordre plus élevé. » Cette chose qui obsédait Flaubert, c'est bien une vieille et durable Idée-mère de l'épopée vivante, du pathétique élémentaire : non l'Idée d'une croisade, qui se détournera vite vers l'amplification ou la rhétorique comme ceux de la quatrième vers Constantinople, mais l'Idée purement et nûment militaire de la garde au créneau, à la brèche, à la frontière, à la « marche ». L'*Iliade* c'est la colère d'Achille. Et pourtant ce n'est pas dans la force colérique d'Achille, c'est dans Hector, le défenseur de la cité, que le poète a incarné la classique nature héroïque. N'ayons pas peur des mots. Qu'est-ce que la *République* de Platon ? L'ensemble des institutions propres à donner aux guerriers, dit-il, une nature de chien de garde. Le chien de garde et non le chien de chasse, voilà le pur emblème épique, l'Idée platonicienne de la *Chanson de Roland*, celle qui revenait, au crépuscule de l'épopée, hanter la conscience géniale de Flaubert.

*
* *

On ne saurait donc souscrire pleinement aux vues de M. Boissonnade sur l'unité de composition du *Roland*, et il est bien difficile d'accepter plus de la moitié de ces affirmations : « Partout apparaît dans son œuvre cette pensée maîtresse, soucieuse de bel ordre, de la logique des caractères et des idées, de la simplicité, de la sobriété de l'expression et des moyens, de l'unité d'ensemble et de la clarté de l'exposition qui décèlent dans le poète de la *Chanson de Roland* le précurseur de nos grands classiques. » La simplicité et la sobriété de l'expression et des moyens sont en effet évidents, et Rémy de Gourmont, qui admirait la *Chanson*, a écrit là-dessus une page fort belle. Mais l'ordre, la logique, l'unité, l'annonce des grands classiques, apparaissent beaucoup moins. Dirai-je que, si je ne les remarque guère, je ne les souhaite pas davantage ? Ces laisses qui ne développent pas, mais qui insistent, répètent, recommencent un récit comme si l'attention de l'auditeur avait dit : Encore ! au jongleur, c'est le contraire de la composition classique, mais c'est très beau, cela apporte au récit un rythme original qui fait toujours sur le lecteur une puissante impression. Quant à la composition du détail, je veux dire celle des épisodes, elle n'existe guère davantage. Les batailles du *Roland* procèdent, comme celles d'Homère, par tableaux juxtaposés, par combats particuliers ou singuliers, dont la répétition nous paraît plutôt monotone : ce n'est pas la composition d'un fronton, mais la discontinuité de métopes (j'emprunte la comparaison à Boutmy). Il a fallu le théâtre pour apprendre aux Français comme aux Grecs à composer une bataille, à la produire dans une unité vivante et progressive. Comparez aux batailles d'Homère, juxtaposition de métopes, le récit que fait dans les *Perses* le messager de Salamine. Ici, pour la première fois, nous avons un fronton, une progression, une suite unique, une composition d'ensemble. Même rapport entre les combats du *Roland* et le récit du *Cid*, récit dont l'ampleur, le mouvement, l'élan indivisible sont aussi beaux que ceux de la tragédie elle-même. (Corneille, deux fois adroit comme poète dramatique et comme Normand, pris soin de rejeter tous les combats singuliers dans les ténèbres de la nuit

Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait).

Mais s'ils sont aussi beaux c'est qu'ils en font partie, c'est qu'ils sont chargés de la même électricité, lancés dans la même rotation. Toute composition (j'essayais de le montrer il y a quelques mois à propos du roman) dérive des nécessités du genre dramatique ou du genre oratoire. Ni l'un ni l'autre ne sont nés, en langue française, au temps du *Roland*, la composition non plus par conséquent, et nos grands classiques n'ont encore de précurseurs que dans un sens très général et très conventionnel : ne faisons pas annoncer Molière à la cour de Chilpéric.

L'essentiel est qu'avec le livre de M. Boissonnade la question des origines du *Roland* ait fait un pas important. Maintenant toute une atmosphère historique le baigne, le rafraîchit, lui donne des couleurs et une vie plus émouvantes. Il y a quelques années le livre de M. Lucien Foulet sur le *Roman du Renard* renouvelait pareillement un problème, nous mettait de plain pied avec les clercs qui écrivirent *Renard*, dissipait sur un nouveau point, à l'exemple de M. Bédier, le fantôme tenace des origines dites populaires. Nos connaissances sur la littérature du moyen-âge se trouvent en pleine refonte, et il serait bien étonnant que cette refonte n'exerçât pas une action sur l'ensemble de notre histoire et de notre suite littéraires. Le médiéviste doit trouver sa devise dans la dernière laisse de la *Chanson de Roland*, où saint Gabriel apparaît en songe à Charlemagne et lui ordonne de marcher à de nouveaux combats. « Dieu, dit le roi en pleurant, que peineuse est ma vie ! » Mais des livres comme celui de M. Boissonnade nous montrent que le profit répond largement à la peine.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

AMOUR ET VIEILLESSE, de *Chateaubriand*, publié par *M. Victor Giraud* (Champion) ; LA FLAMME DE CHATEAUBRIAND, par *M. C. Poinsot* (La Pensée Française).

Sous ce titre M. Victor Giraud publie le fac-simile autographique et la transcription des pages conservées à la Bibliothèque Nationale et qu'avait connues Sainte-Beuve. Elles posent une énigme qui avait été résolue fort diversement. Cette éloquente et magnifique déploration, ce monologue lyrique et ces cris désespérés du vieillard incessamment épris du corps, de l'amour et de l'amitié féminines, pour qui et sur qui avaient-ils été écrits ? On n'avait que le choix entre les nombreuses Chateaubriandes qui se relayèrent jusqu'à la fin autour du grand homme. M. Victor Giraud, qui expose élégamment ces hypothèses, s'arrête à celle qui a pour auteur Pierre-Maurice Masson. Ces pages de manuscrit, qui se répartissent sur des temps assez espacés, seraient tout simplement des notes pour un roman autobiographique, un *René* de vieillesse, dont les précieux *Enchantements de Prudence* nous apprennent que Chateaubriand eut avec assez de persévérance l'intention. Supposition non seulement très vraisemblable, mais très séduisante. M. Giraud pense qu'il est passé quelque menue monnaie de ce projet dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* et la *Vie de Rancé*. Mais alors la question la plus intéressante serait celle-ci : Pourquoi Chateaubriand n'a-t-il pas écrit ce roman ? Beaucoup mieux que par la *Vie de Rancé* il eût couronné sa vie littéraire incomparablement, touché profondément le vaste public, opposé au soleil levant de *René* un symétrique et superbe cou-

chant. Ces fragments nous révèlent ce qu'eût été la beauté de ce suprême coup d'archet sous les doigts du grand musicien. Il recula probablement devant cette humiliation publique, devant cette gloire au cœur d'humiliation ou cette humiliation à lumière de gloire. Il ne voulut pas infliger cet outrage à ses puissances féminines, à ses puissances démesurées de coquetterie. Il rejeta dans le tiroir cette glace de poche, et mourut comme il avait vécu, en ne cherchant son image que dans des yeux d'hommes et de femmes enivrés par le prestige de son génie. Un prestige qui n'a pas cessé d'agir. Longtemps encore on écrira des livres sur Chateaubriand avec le même plaisir et le même élan qu'on écrit un roman. Le dernier en date, celui de M. M.-C. Poinsot, porte un beau titre, la *Flamme de Chateaubriand* et parle en effet de Chateaubriand avec une jeune flamme émouvante. Il n'est pas jusqu'aux finances délabrées du riche et pauvre grand homme qui ne nous intéressent ; nous lisons presque avec passion les *Splendeurs et Misères* où M. Maurice Levaillant en a conté l'histoire pittoresque. Les trois quarts de son œuvre, comme les trois quarts de celle de Rousseau, ne sont guère lus que par des professionnels de la lecture, et cependant il n'y a pas de noms d'où se propagent encore dans nos mémoires un aussi délicat frémissement de vie.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

LES JARDINS SAUVAGES. La vie et l'œuvre de Jean François Angéli, soldat au 140e de ligne tué à l'ennemi le 11 juin 1915, par *Henri Pourrat* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Cette sorte d'aristocratie géographique que confère aux créoles le lointain de leurs origines, il semble qu'elle ait été dévolue à Angéli par la physionomie secrète des cantons d'où sa famille a tiré naissance. L'obscure papeterie, dans la vallée aux flancs lumineux, rappelle cette estampe japonaise où se dessine un temple sombre sous une montagne au profil d'or. Tous les éléments du lyrisme qui brodera plus tard ses motifs populaires dans l'œuvre de Jean Angéli sont contenus dans les entours de son enfance ; et c'est le mérite d'Henri Pourrat d'avoir su démê-

ler dans l'histoire d'une âme d'élite, complexe et qui toujours tint la porte fermée sur ses richesses, la part qu'eut la leçon de ces paysages, jardins sauvages dont l'atmosphère exalte plus âprement que celle d'une Antille aux lourds aromes. Avec Pourrat, l'Auvergne apparaît comme l'asile d'un vieux bonheur champêtre, une île heureuse nouvellement reconnue par ses soins, située sur un méridien désormais numérotable. Le régionalisme serait-il un aspect de l'exotisme ? Mais dans le temps plutôt que dans l'espace : *Vieux temps, ô mort dans la vie, ô vie dans la mort. Quelle est cette vie que nous n'avons pas vécue ? Quel est ce réveil de ce qui n'a pas été, pareil au son, qu'on croit entendre, des cloches englouties dans les tourbières des hauts pâturages ? Et comment en ce pays de l'enfance retrouve-t-on en soi plus de souvenirs ?* C'est dans ce « Royaume du vert », Conservatoire du vieux temps, Musée rustique, où le remugle des réminiscences est plus sensible qu'en aucun autre lieu, qu'Angéli s'initia au Merveilleux paysan, et connut l'atmosphère qui pèse sur la prairie montagnarde (*plane prairie où la rumeur du soir sous-marine s'explique*) à certaines heures du jour qui nous rident plus pathétiquement l'âme : *O diserte blessure ; et comme du couteau dont jadis tu taillais les sifflets printaniers, te lavant aux vertes rigoles. Et dans ta poche, de lui-même, le sifflet chantait.* C'est le visage de cette enfance visionnaire qui se mire par endroits dans *Equinoxes*, les sept petits poèmes en prose, volontiers énigmatiques, qu'il écrivit avant sa mort. C'est la féerie de ces domaines qui décore la *Métairie de Jean l'Olagne*, dont les vitres déforment avec fantaisie l'image de sites que l'on sait. Ces deux recueils, presque en entiers détruits par l'auteur, fournissaient le plus lyrique reflet du pays de Valeyre, comme les *Films Auvergnats* en donnaient la géographie morale et l'histoire quotidienne. Plus tard, avec les voyages, la nostalgie, avec Laforgue, Nietzsche et Rimbaud, il s'évada des pays de l'enfance, pour aborder vers la fin de sa vie sur les rivages de l'inquiétude, en de sombres contrées dont la démence brûle le cœur, sans oublier l'île natale dont les paysages lui parlent encore à mi-voix : *Croyez-vous à la lune d'argent ? Non, mais je crois à la profondeur des étangs. Et à l'étoile, n'y croyez-vous guère ? — Quelquefois, quand je suis bien malheureux. — Et à votre âme ? et à Dieu ? — Mon petit...*

Il n'est conte que vaille en pathétique l'histoire véritable

d'un homme dont le cerveau fut un peu riche en phosphore. Et à ce titre les *Jardins Sauvages* méritent déjà de nous attacher. C'est bien que le personnage du héros nous y fasse oublier l'auteur. Le seul mérite de cette biographie n'est pas là, mais aussi dans un éclairage savant du caractère, la justesse et la sincérité du ton, la conscience, la modestie, la hauteur des intentions, et dans ce style, fidèle aux pays qui l'inspirèrent, où, à certains tournants du récit, un emploi particulier du passé indéfini fleure le verger campagnard. Enfin, sans donner de formules, l'ouvrage remue des idées, ouvre des perspectives sur les richesses de l'âme populaire ; il est temps que Pourrat nous éclaire sur les vrais buts du régionalisme auvergnat. Pour le moment, amorçant la question par des leçons de choses, il nous entretient à mi-côte des compagnons laissés en route, qui peut-être seraient montés très haut.

Nous sommes placés dans la vie comme dans ce grand magasin de porcelaines sans lumière où j'entendis au crépuscule des petits enfants réclamer un éléphant vert, un tigre bleu avec une selle dorée, des pompons roses. Ils les montraient à leur camarade pour en tirer vanité... Nul ne connaît l'article rare qu'Angéli aurait obtenu aux comptoirs de la vie. Il n'en eût pas fait étalage. Ceux qu'il avait déjà réunis il les a brisés, ne voulant pas d'un jugement que la plupart des gens auraient porté dans la pénombre. Pourtant les morceaux révèlent encore un amateur de choix. Cet acheteur exigeant et sincère, il eût fallu longtemps pour le contenter ; et la plus noble mort le surprend dans ses recherches.

A. VIALATTE

*
* *

CONJECTURES, par *Hector Talvart* (A. Huart).

C'est sous forme de roman qu'un écrivain couche aujourd'hui sur le papier son expérience de la vie. Et cela n'est pas sans inconvénient. Les nécessités techniques du roman empêchent souvent une expérience originale de se formuler, de s'expliquer, de tracer un sillon d'eau qui suive jusqu'au bout sa petite direction normale : les sables ou les marécages du genre dominateur ne tardent pas à l'absorber, et il n'y a qu'un médiocre roman de plus. On songe à ces excellents vins

d'Anjou et de Champagne, si loyaux sous leur forme naturelle, et que le commerce écrase de sucre et de fausse mousse pour les adapter au goût des noces et de la noce, des Cimmériens et des Quades. Louons donc M. Talvart de nous avoir offert dans *Conjectures* le pur et simple vin de sa vigne, et de laisser à ses réflexions morales la figure sous laquelle on les présentait volontiers autrefois. On n'en retient pas de formule nette et brillante, mais on prend plaisir à la compagnie d'un esprit ingénieux et clairvoyant. On notera surtout de justes réflexions sur l'amour. L'auteur ne renouvelle évidemment pas un genre, mais il en maintient élégamment la tradition, et son livre, sur un rayon de bibliothèque, peut prendre une place à côté des *Propos d'Alain*.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

MES CONTEMPORAINS DANS MON HERBIER, par *Aurèle Patorni* (Aux dépens de l'auteur, 29, rue des Martyrs).

A un moment où les « dépens de l'éditeur » éclaboussent sur le trottoir l'honnête critique qui va à pied, la mention *Aux dépens de l'auteur* sur la couverture d'un livre attire notre attention et notre sympathie fraternelles. C'est donc au plein sens du mot que M. Patorni s'est payé le plaisir d'écrire sur ses contemporains exactement et franchement ce qu'il en pense. Et il a bien eu raison. J'ai lu son livre comme je bois une bouteille de vin de vigneron. Quand on a l'habitude des ficelles qui, dans la cité littéraire, font manœuvrer les sympathies et les antipathies, on est heureux de lire l'opinion franche, verveuse et fruitée de l'homme dans la rue. D'autant plus que tout cela est bien écrit, plein de bon sens et qu'on en fait souvent son profit. Je souhaite à M. Patorni de gagner le gros lot ou de recueillir un bel héritage pour fournir à des dépens nouveaux.

ALBERT THIBAUDET

LA POÉSIE

CHOIX DE POÉSIES, par *Théophile Gautier* (Fasquelle).

Peu de livres de vers ont rencontré un succès aussi vif qu'*Emaux et Camées*; il en est peu qui soient plus éloignés de

notre sensibilité. J'ai voulu m'en convaincre et, déférant à cet usage des commémorations chronologiques, j'ai lu le choix de poésies qu'on vient de publier, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Théophile Gautier. Ceux qui tenteront l'expérience ne devront pas se hâter d'incriminer le choix de l'éditeur, comme je fus d'abord tenté de faire. Je n'ai rien trouvé, dans les *Œuvres Complètes*, qui pût modifier ma première impression.

Il est impossible d'être moins poète que ne le fut Théophile Gautier. Tous les griefs allégués contre la poésie du XVIIIe siècle, la sécheresse, la froideur, la manie descriptive tombent à pic sur l'auteur de ces faux chefs-d'œuvre qui s'appellent *Ténèbres* ou le *Thermodon*. J.-B. Rousseau n'est pas plus ennuyeux ; et il a l'oreille bien plus juste. Combien Delille a plus de grâce et de facilité. Auprès d'*Emaux et Camées* quels chefs-d'œuvre que les *Tableaux*, ou *les Déguisements de Vénus*, ou *la Journée Champêtre* de Parny.

Rien de vulgaire comme l'imagination de Gautier versificateur. En fait d'orfèvrerie ce fameux ciseleur vanté par les manuels est un vrai spécialiste de l'objet de bazar et du bijou de pacotille. Esprit fort distingué par ailleurs et conteur non dénué de verve et de fantaisie, mais essentiellement, incurablement prosaïque, quand il rencontre par mégarde une image heureuse il l'affaiblit aussitôt par un commentaire oiseux. Chez lui le trait ou la couleur poétique sont les fruits hasardeux de l'inattention. Ce que Banville disait de M. Scribe, touchant l'inaptitude foncière de ce librettiste au langage des vers, n'est pas moins vrai de Gautier, en dépit de l'opulence de ses rimes, opulence fort vaine à cause de l'absence de rythme. Sa muse est comme ces femmes aux mains communes, de qui les doigts mal formés sont couverts de bagues et portent des ongles fardés.

Il a le secret de ces tournures indirectes qui ralentissent la pensée et glacent l'élan lyrique

> *l'aspect des champs* était sévère et morne
> *en harmonie avec l'aspect* des cieux.

Oyez en quels termes de harangue pour inauguration monumentale il s'adresse à Pétrarque :

> Ton rôle fut toujours pacifique et serein...

et de quel style de distribution de prix ou de réunion publique il exalte la « mission sacrée » du poète, chère aux romantiques.

Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter :
C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes...

(comme le maître *donne* un thème à ses écoliers).

... Et le monde à genoux les devrait écouter....

En agneaux caressants transformer les lions
O poètes voilà la véritable gloire :

Et non pas de pousser à des rébellions
Tous ces mauvais instincts, bêtes fauves de l'âme,
Que l'on déchaîne au jour des révolutions.

Sur l'autel idéal entretenez la flamme
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau
Par l'admiration et l'amour de la femme.

Quelle noble et forte philosophie ! Cette trinité du Bien, du Beau et de la femme, offre la plus aimable des variantes à l'optimisme décent de Victor Cousin.

Voici maintenant un Art poétique :

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la création et de l'humanité,
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Et enfin, l'apothéose du Poète selon le bon Théo,

Puis comme un beau symbole, un grand peintre vanté [1]
Vous représentera dans une immense toile

(Gautier ne plaint pas les épithètes !)

Sur un char triomphal par un peuple escorté :
Et vous aurez au front la couronne et l'étoile :

Il ne manque à la fête que la musique de M. Charpentier et le concours des reines de la mi-carême !

Dans ce même *Triomphe de Pétrarque* où se lisent ces gentil-

1. « Grand peintre vanté », « grands lauriers verts », « beaux lataniers verts ». Gautier abuse de ces substantifs-sandwiches, si chers aux mauvais poètes.

lesses, Gautier, attribuant à Amphion les exploits d'Orphée, ne manque pas de noter la couleur des fauves. Il observe que

Les dragons s'en venaient, d'un air timide et doux,
De leur langue *d'azur* lécher ses pieds *d'ivoire*,

... Lorsqu'Amphion chantait, du creux de leurs retraites,
Les tigres *tachetés* et les grands lions *roux*
Sortaient en balançant leurs monstrueuses têtes.

Ces *tigres tachetés*, qui doivent être des léopards ou des panthères, font penser au zèbre d'Alphonse Allais, « ainsi nommé à cause de ses zébrures ».

Mais écoutons, sur le même sujet, un vrai poète :

Aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillent leur audace...
Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient.

Et dire qu'au regard de certains, l'auteur du IVe chant de *l'Art Poétique* a fait figure de cuistre et Théophile Gautier de ciseleur et d'enlumineur !

On ne finirait pas de citer toutes les niaiseries de ce dernier. En voici une, glanée dans les *Poésies diverses*, pieusement recueillie dans le choix qui fait l'objet de cette note, et qui me paraît d'un assez bon comique :

L'Hippopotame

L'hippopotame au large ventre
Habite aux jungles de Java
Où grondent, au fond de chaque antre,
Plus de monstres qu'on n'en rêva.

Le boa se déroule et siffle,
Le tigre fait son hurlement,
Le buffle en colère renifle ;
Lui dort ou paît tranquillement.

Il ne craint ni kriss ni zagaies,
Il regarde l'homme sans fuir
Et rit des balles des cipayes
Qui rebondissent sur son cuir.

Je suis comme l'hippopotame
De ma conviction couvert,
Forte armure que rien n'entame,
Je vais sans peur par le désert.

Les fournisseurs habituels du café-concert n'ont eu qu'à prendre modèle sur cette *Séguedille* :

> Un jupon serré sur les hanches,
> Un peigne énorme à son chignon,
> Jambe nerveuse et pied mignon,
> Œil de feu, teint pâle et dents blanches ;
> Alza ! olà !
> Voilà
> La véritable Manola.

Après cela, on a peine à s'expliquer la dédicace des *Fleurs du mal* et l'on se prend à douter que Baudelaire fût sérieux quand il donnait du « parfait magicien » à Théophile Gautier ! A moins que cette flatterie n'eût été qu'une habile précaution, destinée à faire pardonner de très nombreux emprunts. Je n'ai pas lu l'étude qu'un poète lyonnais, M. Henry Dérieux, a publiée naguère sur ce sujet, mais je ne doute pas qu'elle n'abondât en rapprochements suggestifs. Au risque de n'apporter rien de nouveau je note ici quelques remarques personnelles faites au cours d'une lecture rapide.

> Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne
> Que ma douleur qui me donnait la main

est l'informe caïeu d'où germa le sonnet fameux :

> Sois sage, ô ma douleur....

L'idée première du Cygne n'a-t-elle pas été prise dans *Niobé* et « le Simoïs menteur » ne rappelle-t-il pas ce vers de Gautier :

> Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs ?

De *Choc de cavaliers*, il est curieux de voir comment Baudelaire a fait *Duellum*. Encore que moins directe, il y a encore beaucoup de ressemblance entre *Sainte Carilda* et *la Madone dans le goût espagnol*. Il y en a davantage entre l'*Impassible* et *la Beauté*. Voici le début du sonnet de Gautier :

> La satiété dort au fond de vos grands yeux.
> En eux plus de désirs, plus d'amour, plus d'envie.
> Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie,
> Comme une mer profonde où s'absorbent les cieux...
>
> L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles.

Nous sommes loin encore des « larges yeux aux clartés éternelles », faits « pour fasciner les dociles amants » mais l'inspiration est la même, comme aussi, sans doute, l'inspiratrice.

On s'est fort gaussé des faiseurs de morceaux choisis, qui citent toujours les mêmes pièces. Qu'ils continuent à « choisir » les *Vieux de la Vieille*. C'est le meilleur poème de Gautier et c'est du bon Bérenger. Une assez longue rapsodie, dans *Emaux et Camées*, intitulée le *Château du souvenir*, fait songer aux *Solitudes* de Théophile et de Saint-Amand.

... Daphné, les hanches dans l'écorce,
Etend toujours ses doigts touffus,
Mais aux bras du dieu qui la force
Elle s'éteint, spectre confus.

Apollon, chez Admète, garde
Un troupeau, des mites atteint ;
Les neuf muses, troupe hagarde
Pleurent sur un Pinde déteint.

... Ici plus de grâce touchante,
Mais un attrait vertigineux :
On dirait la Vénus méchante
Qui préside aux amours haïneux.

Cette Vénus, mauvaise mère,
Souvent a battu Cupidon.
O toi, qui fus ma joie amère,
Adieu pour toujours... et pardon !

Tout cela, qui est d'un maigre agrément, doit pourtant être préféré à l'insupportable « Mars qui rit malgré les averses », repasse les collerettes des marguerites, attache les grelots des muguets, et « annonce en secret » le printemps qui devait s'épanouir dans les *Mignardises* d'Edmond Rostand.

Mais il y a certes plus de poésie dans *le Capitaine Fracasse* et dans *Mademoiselle de Maupin*. S'il arriva quelquefois à Gautier de sentir en poète, alors il écrivit en prose.

ROGER ALLARD

*
* *

LE MYSTÈRE D'ULYSSE, discours par *Charles Maurras* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Un critique littéraire, M. Gustave Téry, s'est montré fort

scandalisé des libertés que prend Charles Maurras, dans *Le Mystère d'Ulysse* avec la « versification traditionnelle ». Pour la commodité des jugements il ne serait certes pas mauvais que les poètes de droite fussent astreints à la métrique régulière, le vers libre étant réservé aux poètes de gauche. De cette manière chacun saurait immédiatement à quoi s'en tenir. Non content de porter plainte, contre Charles Maurras, en violation de versification traditionnelle et grammaire intégrale, M. Gustave Téry nous offre d'un passage du *Mystère d'Ulysse* une glose pleine de fantaisie.

Citons d'abord le texte :

Souverain roi des Dienx, maître de toute chose
Le banc de la galère, où ta loi me dépose
Porta jadis Ronsard et son ami Bellay :
Tout aussi que pour eux, à ta justice il plaît
Qu'au déduit de l'oreille une clôture épaisse
Interdise mon âme aux voix de la déesse...

Puis le commentaire :

« Par ce dernier vers, M. Maurras nous donne à comprendre qu'étant sourd il ne saurait ouïr les *voix de la déesse* ; il aurait pu nous dire, plus modestement, que la *clôture épaisse* interdit à son âme les voix divines ; il dit exactement le contraire... »

Voire : « Faudra-t-il, pour être d'accord avec la grammaire, modifier la rédaction traditionnelle de certains écriteaux si communs dans notre libre démocratie et au lieu de « passage interdit au public » mettre « public interdit à ce passage » ?

Par la même occasion, Baudelaire, autre poète de droite, serait invité à corriger la dernière strophe d'un de ses plus beaux poèmes, le *Balcon*, où se lisent les vers suivants :

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes.

« Mais, poursuit M. Téry, négligeons cette nuance ; ce qui importe, c'est de nous assurer dès l'abord dans la conviction que M. Maurras est bien un type dans le genre de Ronsard, puisqu'il est sourd. Soit. Mais qu'est-ce donc que le *déduit* de l'oreille ? Maurras avait probablement écrit d'abord *conduit*, il s'est aperçu en se relisant que *au conduit* n'était pas très euphonique, et il a simplement remplacé *conduit* par *déduit*, croyant les deux mots synonymes... »

Peut-être ! mais si ingénieuse que paraisse cette explication, je me permets d'en proposer une, assurément moins subtile, mais beaucoup plus simple : au déduit de l'oreille, cela veut dire au jeu, au divertissement, au plaisir de l'oreille. Et ce sens du mot « déduit » est aussi traditionnel que facile à comprendre.

On pourrait chercher au poète de plus justes querelles et reprendre en plusieurs endroits, et particulièrement à la fin de cette période :

Aborde Calypso, profane la déesse...

quelque longue phrase où les incidentes ne suivent plus les oscillations du rythme et vont perdre un peu de sens dans un temps faible du discours. On a peine à croire que l'imagination du poète puisse suppléer toujours à ce déduit de l'oreille qui est l'épreuve des vers. Ce que la forme a parfois d'un peu noué et tendu cède au mouvement de la pensée. Dans la langue poétique de Maurras, on retrouvera bon nombre des démarches les plus caractérisées de sa dialectique. Ce qui surprendra davantage c'est un timbre très différent de celui du classicisme conventionnel. Ce n'est hasard si le nom de Baudelaire s'est présenté à mon esprit. La voix de la sirène a des inflexions qui font songer au *Voyage* :

Aborde à ma prairie Ulysse magnanime !
N'es-tu point fatigué d'ensemencer le flot
Et, du courroux des dieux, dangereuse victime,
D'exténuer en vain tes pauvres matelots ?

Habiles à tisser un nuage de gloire
Les conseils de Pallas étendent ton erreur.
Ont-ils assez menti ! Tu ne peux plus les croire...

Je t'apprendrai le sort de tes compagnons d'armes
Sur les champs du carnage où beaucoup sont restés
Des veuves du Troyen je te dirai les larmes
Aux premières douceurs de leur captivité.

Ailleurs, pour évoquer le massacre des prétendants et les corps voluptueux frappés l'un après l'autre par les traits de l'arc inexorable, Maurras emprunte à Chénier son trait précis et souple, à David sa grâce sévère. Mais ce qui lui appartient en propre c'est un brusque arrachement d'une pensée lumineuse aux chaudes ténèbres de la méditation passionnée.

Comme le dieu d'en bas qu'a voulu Proserpine
Est du Tartare noir au grand jour emporté
J'élève au ciel sacré les paroles divines,
Ce qui rampe et mugit dans tes obscurités.

ROGER ALLARD

* * *

LA ROSE DE FRANÇOIS, par *Jean Cocteau* (Bernouard).

Le plus adroit de nos metteurs en scène, Jean Cocteau, triomphe par l'utilisation des contrastes. Jeu plus subtil que celui des antithèses, car il ne consiste pas à forcer les mots, à brutalement juxtaposer les couleurs. C'est une question d'éclairage ou de vitesse. On se rappelle qu'au spectacle du *Bœuf sur le Toit* les figurants s'animent dès que la musique s'alanguit. La démarche du poète participe de cette logique.

Cette fois, le ton familier, celui de l'épître et presque du bavardage, s'accorde à la prosodie pré-classique dont Cocteau retrouve la nervosité. Il y a du pastiche dans *La Rose de François*, et aussi le charme imprévu d'une fraîcheur peu « moderne », mais surtout, nombreuses, ces associations de sonorités, d'images, dont l'analyse ne peut définir la mystérieuse vertu. Elles auraient, chez Paul Valéry, des résonances plus profondes ; Cocteau réalise dans le concret, et comme en souriant, des prodiges du même ordre.

Contraste encore, et des plus édifiants, la façon courtoise dont l'apologiste de la rose parle des machines, célèbre le beau travail de l'imprimerie :

Un artilleur choie et place
Dans votre large culasse
Des projectiles triés.
Que la guerre vous envie,
Car ce que vous envoyez,
Tombe plus loin que la vie.

Une leçon peut-être pour les chantres bruyants du « dynamisme ». — Mais Jean Cocteau, direz-vous, fait de la poésie légère. — Hé ! tant mieux !

PAUL FIERENS

* * *

POÉSIES POUR DAMES SEULES, par *Georges Gabory* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

J'ai relu avec le même plaisir que naguère, dans ce recueil, les gracieux douzains tracés en guise de galantes et mélancoliques devises sur des cœurs en pain d'épice.

La boîte à musique de M. Gabory soupire à la manière d'une fête foraine, un jour de pluie, vers les boulevards extérieurs. Bien manié, l'accordéon sait imiter jusqu'aux brusques écarts du piston vainqueur. Notre poète s'est fait une mythologie particulière où les déesses de la fable s'avancent en atours de bergerie, tenant d'une main la chanson populaire et de l'autre le vaudeville des faubourgs.

O Psyché c'est l'Amour qui porte la chandelle !
Si tu la vois sourire au bras d'un autre amant
Va, dis-lui que mon cœur ne se souvient plus d'elle
Et que j'attends la Bonne Fortune en dormant.

Muse, un soir de printemps...

Oui, Georges Gabory est capable de réciter, sans faire sourire, un vers qui commence par *Muse un soir de printemps*. Ce n'est pas un médiocre privilège. Il a cette bonne fortune de n'avoir pas besoin d'en imposer. Puisse-t-il n'abuser pas de son charme, et garder tout son naturel au geste avec lequel il nous jette dans les yeux ses paillons, en guise de confetti.

Dans une main que conduirait trop d'artifice, cette manne excellente se changerait en poudre aux yeux, qui fait qu'on éternue, ou bien en sable, celui du marchand, qui fait dormir.

Mais gageons que Georges Gabory saura toujours tenir les dames seules éveillées, l'œil vif, et bien à l'aise.

ROGER ALLARD

*
* *

TRAGIQUES, par *Pierre-Jean Jouve* (Delamain, Boutelleau).

Quand P.-J. Jouve publia *Présences*, on dut remarquer que le moindre événement, regardé par un tel poète, perdait son caractère accidentel. Les gestes humains, considérés non point dans leurs rapports avec les objets à saisir, mais simplement pour leur architecture, l'équilibre de leurs masses, la tension,

le jeu des muscles, projetaient sur un écran neutre de grandes ombres mates, violentes et déformées. Jouve négligeait le détail, ordonnait des ensembles d'où se dégageait une impression de force, parfois de pesanteur, toujours de plasticité.

Quelle figure devait prendre la guerre aux yeux du poète, on le sait. On regrettera qu'il n'ait pu mesurer son horreur, sinon sans frémir, du moins sans tout à fait oublier l'artiste qu'il était. Peut-être aurait-il pu modeler dans la boue les gigantesques statues de la haine et de la douleur. Mais, comme d'autres s'immolaient au patriotisme, Jouve, pour une idée contraire, se sacrifia. Il écrivit sa *Danse des Morts* en style révolutionnaire, affiche de propagande, lettres rouges, déclamation. On crut le poète mort, victime de son dévouement.

Les *Tragiques* démontrent aujourd'hui que la nouvelle était fausse. On trouve encore, au début du recueil, les cris de révolte, l'expression brutale d'un pacifisme hargneux, agressif, duquel on peut bien dire, surtout en parlant poésie, que la fin ne justifie guère les moyens. Plus loin, fort heureusement, la sérénité revient, qu'il ne faut pas confondre avec l'indifférence, et nous sommes presque ramenés aux meilleurs moments d'autrefois.

Pierre-Jean Jouve, quand il descend de sa tribune, rencontre partout des sujets d'exaltation. Il n'a qu'à transposer, les dépouillant de quelque particularité trop subjective, les enveloppant tout naturellement de l'émotion qui ne lui manque pas, les menus incidents de son existence, ses amitiés, ses voyages, ses amours, ses tristesses, pour trouver l'accent qui nous touche. C'est quand il ne moralise point qu'il faut lui reconnaître une âme généreuse. S'il décrit sobrement un paysage florentin, arrache quelques pages à son carnet de route (le *Voyage sentimental* fait suite aux *Tragiques*), pleure sur son enfant malade ou fait l'éloge de la pitié, il nous convainc, nous met en face d'une vérité qui cesse de sonner creux. On découvre alors qu'il déborde de sympathie pour la nature et pour les hommes.

Saluons la convalescence d'un poète « et l'art simple comme la paix ».

PAUL FIERENS

*
* *

LE ROMAN

FERMÉ LA NUIT, par *Paul Morand* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Depuis le grand succès obtenu par *Ouvert la Nuit*, la publication d'un livre de Paul Morand est devenue un événement littéraire important, et cela nous fait voir combien le goût du public s'est affiné depuis l'époque où les livres des maîtres de notre génération et de la génération de Paul Morand n'avaient d'importance que pour un tout petit nombre de lettrés, ceux de la zone la plus intérieure du Paris intellectuel des années 1885-1905. Constatation en même temps mélancolique et réconfortante, qui nous fait d'abord penser *What porridge had John Keats ?* mais ensuite nous remplit de joie devant le triomphe de la tradition à laquelle nous nous rattachons.

Comment définir le plaisir que nous donnent les nouvelles de Paul Morand ? Peut-être en les rapprochant de ses poèmes, en les considérant comme des poèmes de Paul Morand, plus longs, plus complexes et animés d'un autre rythme. Si on ne fait pas cela, on risque de tomber dans l'erreur de ces critiques qui cherchent les ancêtres littéraires des personnages de Morand chez Jean Lorrain ou dans les *Moralités légendaires*, ou qui voient dans Paul Morand un disciple immédiat de Jean Giraudoux.

Mais, justement, les personnages de *Ouvert la Nuit* et de *Fermé la Nuit* n'ont pas d'ancêtres littéraires immédiats, et s'ils en ont, ce sont de très lointains ancêtres, qu'on trouverait peut-être dans le roman picaresque. En tout cas, c'est précisément dans ces personnages qu'on voit le mieux la différence fondamentale qu'il y a entre l'art de Giraudoux et celui de Morand.

Et en effet, la plupart des personnages de Giraudoux sont tout près de nous ; leur sensibilité est la nôtre ; très souvent nous nous reconnaissons en eux et retrouvons dans leur vie intime des moments de la nôtre ; pour tout dire : quand ils agissent, quand ils pensent et quand ils éprouvent une émotion, nous nous sentons toujours un peu désignés, un peu découverts, un peu compromis.

Avec ceux de Paul Morand, au contraire, nous sommes bien tranquilles. Il est entendu une fois pour toutes qu'ils nous resteront étrangers. Nous ne vivons pas leur vie ; nous les regardons vivre, sans qu'ils nous voient, sans qu'ils se doutent que nous les regardons, nous anonymes passants confortablement installés dans l'intérieur d'une limousine qui pourrait être notre maison, en marge de la vie des capitales traversées, des champs, des villages et de la mer, pendant tout le temps qu'il faut pour aller de Paris à Berlin en passant par les deux Rivières et par la côte de Dalmatie. Il y aura toujours entre ces gens-là et nous le champ limpide des belles glaces de custode près desquelles nous allons plutôt couchés qu'assis. Ils ne sont pas de notre monde, et ils resteront pour nous d'intéressantes curiosités. Ainsi, ceux de cette nouvelle collection : ce poète irlandais que la gloire n'a pas respecté, que la foule appelle au balcon de son hôtel, qui mène une vie qui jamais, au grand jamais, ne pourrait être la nôtre ; ce Levantin qui a pris, dans la société de Londres, la succession d'Oscar Wilde, mais d'un Oscar Wilde à la portée des nouveaux riches, qui enseignerait plutôt un patois romaïque, ou le calo, que le grec classique aux belles filles de la nouvelle génération anglaise ; ce politicien si peu sorti de chez lui que la place de la Concorde lui apparaît comme un décor babylonien ; cet Egon Von Strachwitz, le seul avec qui nous pourrions avoir une conversation, mais de qui la puérilité, le manque d'équilibre, nous fait vite renoncer à entrer en relations avec lui. Oh ! nous les regarderons longtemps, notre pensée les suivra longtemps, mais nous ne deviendrons jamais de leurs amis. Et nous sommes reconnaissants au poète non seulement de nous les montrer, mais de nous épargner tout contact avec eux, de nous laisser dans notre rôle habituel de spectateurs attentifs, qui n'aiment pas être dérangés, ni présentés à n'importe qui.

C'est qu'en effet l'émotion esthétique, le *contact*, n'est pas produit à travers les personnages de ces poèmes : il est direct, entre le poème lui-même et le lecteur. C'est le poème que nous aimons, et dans lequel les personnages sont des éléments de la même espèce que les objets au milieu desquels ils se meuvent ; c'est *l'ensemble*. C'est cela qui est au premier plan.

Il ne s'agit pas d'une histoire. Un intérieur est aussi important, comme élément du poème, qu'un fait. « Dans mon bureau, un feu à huit bûches est dressé le long du mur, panoplie de flammes. » Voilà sur quoi l'auteur désirait attirer notre attention : le cabinet du ministre, aussi important, dans notre souvenir, grâce à cette belle image, que le ministre lui-même. Voilà aussi pourquoi on regrette, peut-être, que l'entrée dans la baie de Dublin et la description d'un lieu aussi caractérisé que Portofino-Kulm (disons Portofino-Vetta, maintenant que les Allemands n'y vont plus) aient été un peu négligées. Mais tant d'autres objets ont été si heureusement amalgamés et poétisés dans cette même nouvelle qu'on ne peut pas se montrer exigeant. Et tant d'autres objets aussi, dans les trois autres nouvelles, ont été si bien décrits : personnages, paysages, moments des jours et des nuits, et surtout ce que Lafontaine appelle « ces *objets* si doux et si charmants »...

On demande : Laquelle préférez-vous ? Quelques-uns disent : la première, et d'autres : la *Nuit de Putney Common*. Cependant les deux autres ont aussi leurs partisans, et il est certain que la lettre par laquelle Egon von Strachwitz annonce son suicide est un chef-d'œuvre de juste comique, où sont menées de front la peinture d'un caractère et la plus aimable drôlerie qu'on puisse imaginer (comme dans la description que le même personnage fait d'un petit bar populaire de Paris : à la fois exacte, et avec la note qui indique l'étranger, la vision de l'étranger à qui Paris n'est pas familier jusqu'à l'inconscience : « Il me semble qu'on me fait un peu mal et que je vis plus vite »). Pour ma part — peut-être par un désir obscur de me distinguer — je dirais que celle que je préfère est *La Nuit de Babylone* : elle représente une très intéressante tentative de monologue intérieur, non à la manière de ceux qu'a écrits James Joyce dans *Ulysses*, mais plutôt dans la forme que Benjamin Crémieux a inaugurée spontanément (et indépendamment de James Joyce) dans *Le Premier de la Classe*. Surtout, elle combine la peinture achevée, jusque dans les moindres détails (« Je sais *Bérénice* par cœur »), d'un type de Français non-intellectuel et non-bourgeois moderne, avec une description du Paris vu par cet homme-là qui est un étonnant tour de force.

V. LARBAUD

PASSANTES, par *Eugène Marsan* (Editions du Divan).

Olivier Sandricourt, le héros de *Passantes,* nous enseigne que le métro, les tramways sont des lieux faits à souhait pour l'amour. Il n'est donné qu'au petit nombre de savoir commettre l'adultère dans son cœur. Olivier Sandricourt est maître en cet art difficile : sur la plate-forme arrière, il capte, il détourne à son profit ce qui reste d'amour dans les yeux de celle dont l'amant est resté sur le trottoir. C'est pour qu'Olivier entende sa voix, que cette inconnue dit à une amie des paroles inutiles. Ce garçon à antennes, il ne laisse rien perdre de ce qu'à leur entour les femmes épandent. Ainsi, dans les tramways, harems roulants, dans ces carrosses à cinq sols qu'inventa Pascal, jouit-il d'autant de victoires que Casanova — sans s'épuiser, comme ce chevalier, jusqu'à l'effusion du sang. Mais son érudition lui permet bien d'autres prouesses. Un voluptueux souffre mal de ne posséder que par les yeux les déesses immortelles des musées. L'heureux Olivier, dans le métro, à l'heure de la plus grande presse, reconnaît contre soi la *Danaë* de Naples, et cette hanche qui le meurtrit un peu est celle de l'*Antiope* du Louvre, et ce beau bras, que ne se replie-t-il comme celui de la *Madeleine repentie* qui est à Florence ? N'empêche qu'en maint endroit du livre notre héros se nourrit de viandes moins creuses.

Olivier Sandricourt dit de lui-même qu'il est romancier. D'abord nous n'osons le croire : ces *Passantes* nous rappellent trop ce que l'Indien Sitka Charley disait à Jack London : « Dans les gravures, rien n'arrive. Non, je ne comprends pas les gravures ». Mais voici, à la fin du livre, sous ce titre *Amazones*, quatre récits dont l'un au moins, *Suzanne ou la Politique,* contient la substance d'un roman admirable. Si M. Eugène Marsan voulait... Mais les « parfaits » de cette race ne renoncent pas à la perfection. Ils sont, en quelque manière, perclus de perfection. Le roman le plus surveillé exige que l'auteur parfois lâche les rênes à ses créatures. Nous goûterions tout-à-fait cet art unique des *Passantes* si nous ne redoutions que l'artiste l'atteigne au prix d'un renoncement dont nous pressentons l'étendue. Et même parmi les *Passantes* relisez *Confidence* et surtout *Hiéroglyphe* : un grand roman-

cier est là, qui s'oublie soi-même et ne voit plus que l'objet.

Un grammairien domine en Marsan, d'ailleurs sans nulle pédanterie (ou, quand il fait le pédant, c'est exprès) — mais non pas sans quelque complaisance : « ... Léone était très instruite, disant par exemple, *un entrecôte*, comme on doit. » S'il décrit, à propos d'un corps, son « degré de mûrissement », il a peur que nous ne sentions pas assez la beauté de ce « mûrissement », et il nous glisse : « *maturité* est fade. » Mais enfin, depuis Toulet, qui usa jamais mieux de l'ellipse ? Les tours archaïques de Marsan nous étonnent et nous divertissent; — peut-être trop, car un style qui divertit, qui *détourne*, c'est qu'il usurpe, qu'il empiète.

Parmi ces passantes, plusieurs étrangères sont souvent les mêmes qui ont fait la fortune de Morand ; et Marsan lui aussi invente, pour parler d'elles et des bars où elles dansent, un style, — mais sans rien de barbare. Son érudition le sert. Pour « moderniser » de la sorte, il faut être le fils et l'héritier des grands Anciens.

FRANÇOIS MAURIAC

*
* *

FILIBUTH ou LA MONTRE EN OR, par *Max Jacob* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Les escaliers de Montmartre qui figurent mal le décor d'un drame sont au contraire les lieux choisis pour une comédie de désespoir dont les protagonistes ne font pas forcément métier de bouffons. Il n'en est pas de même partout. C'est justement le caractère de ce village de faire naître chez ses visiteurs un léger sentiment d'inquiétude. Il faut le printemps et la ronde de quelques marronniers maigres, jamais en fleurs, place du Tertre, pour rompre le charme dont sont victimes les gens de l'endroit et dissiper l'influence mystérieuse qui rapproche ou sépare les ménages maudits établis si haut. Dans un de ces paysages d'infortune, la rue Gabrielle attend d'être mise à l'alignement, jusqu'ici elle n'a ni police ni éclairage réguliers. Pas loin de ses trottoirs et d'une chaussée aussi mal entretenue qu'un chemin vicinal, il y a les personnages du roman de Filibuth. Ces personnages sont voués au purgatoire depuis des années ; les plus sympathiques d'entre eux s'assurent d'une place au ciel en faisant dès maintenant l'acte de contrition nécessaire.

Une montre en or, héritée de Sébastien Lafleur, est tantôt égarée par les enfants de la concierge qui la détient, tantôt dérobée à celle-ci par des individus d'âge, de fortune et de tempérament divers. Ces individus qui forment une société un peu mêlée tirent leurs ressources d'une quantité de petits travaux malhonnêtes, auxquels le *fatum* les a précisément destinés. La montre en or à propos de laquelle un couple doit fuir la capitale à destination de Venise, ne retrouve sa propriétaire, et pas pour longtemps, qu'après toutes sortes d'aventures. Mais ces aventures et les événements dont on trouve le récit dans *Filibuth* ne font que dissimuler, comme sous un vieux rideau de cretonne, une vie religieuse et toujours discrète. Le paradis est réservé à M. Dur, le bon catéchumène au dos duquel poussent déjà des ailes d'ange. Or cet homme affable vit dans le cube étroit d'une chambre ; le plafond d'où tombent des plâtras semble la nuit un ciel plein d'étoiles qui scintillent seulement pour le converti. Celui-ci, pour atteindre à ce carré de délices, manque de deux ou trois pouces, même en levant les bras, mais il sait bien qu'un jour la main complaisante de Dieu glissera un tabouret sous les pieds du pêcheur repenti.

Le mérite de *Filibuth* tient à autre chose qu'à l'artifice de sa composition. Un jeu de miroirs, où se perdent les partenaires de la partie engagée, accuse les traits de chaque complice ; l'auteur prête à M. Dur des propos qu'il me souvient d'avoir entendu prononcer, M. Dur reconnaît pour siens les défauts de sa concierge qu'il finit d'ailleurs par introduire au presbytère de Saint-Benoît-sur-Loire.

Filibuth, c'est la jeunesse de Max Jacob et ce sera sans doute, plus tard, un moment de la nôtre, quand la rue Gabrielle aura enfin ses gratte-ciels, et le Sacré-Cœur son escalier à double révolution à la place du petit maquis où les adolescents des environs viennent tous les soirs en juin apprendre les premières choses de l'amour. L'ironie de Max Jacob se tempère au point de devenir l'onction sans quoi les meilleures paroles n'ont ni leur poids ni leur prix. D'autre part le passé de l'auteur, dont les péchés ne furent jamais dénoncés que par lui, l'empêche, et nous nous en réjouissons, d'être exactement le dévôt qu'il a souhaité ; car les eaux du baptême, en le débarrassant du démon, ne le lavèrent pas si bien qu'il n'eût plus à soupirer après les

plaisirs que lui retirait l'Église. Ce mysticisme fait de regrets et d'application désespérée indique une sincérité que l'on rencontre peu souvent dans les régions extrêmes où se réfugie Max Jacob. Au seuil difficile qu'il a décidé de franchir, le nouveau chrétien dépouille les charmants oripeaux du poète. Il reste alors ce qu'on peut appeler une image encore de la grandeur.

PASCAL PIA

*
* *

LA BELLE QUE VOILA, par *Louis Hémon* (Cahiers verts, Grasset).

On a réuni dans ce « cahier vert » sept nouvelles d'une quinzaine de pages chacune et une huitième plus longue (70 pages) de l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Œuvres de jeunesse dont chacune semble écrite en marge d'un conteur français ou anglais : *La Vieille* est du Maupassant, *Celui qui voit les Dieux* du Conrad, *le Dernier soir* du Kipling, *la Foire aux Vérités* du Zangwill, *la Peur* de l'Edgar Poe, *la Destinée de Miss Winthrop-Smith* du Thomas Hardy mineur et du Dickens. La première en date de ces nouvelles : *La Belle que voilà* ne porte pas trace d'influence précise, la dernière : *Lizzie Blakeston* montre ces diverses influences fondues, amalgamées.

Ce sont très évidemment des exercices, des gammes littéraires, sauf *La Belle que voilà*, écrite avec l'inexpérience d'un débutant et *Lizzie Blakeston* rédigée à un moment où Louis Hémon était déjà maître de tous ses moyens. Ces exercices révèlent des dons de narrateur exceptionnel, franc, vigoureux, dru, rapide, et la personnalité d'Hémon, les nuances de sa sensibilité et de son intelligence apparaissent sous le masque d'emprunt. Personnalité encore flottante, sollicitée à la fois par un réalisme large et puissant, par un humorisme à base de tendresse humaine, par un art de force et de santé, par un exotisme d'âme, sans pittoresque, soucieux d'évoquer les mille idées que l'homme sous les latitudes différentes se fait de la vie, de lui-même et de Dieu, par un certain goût aussi de l'au-delà et du mystérieux.

Sans doute, Hémon après avoir écrit *la Peur* s'est-il rendu compte que les « histoires extraordinaires » n'étaient pas son fait, et après avoir écrit *La Vieille* que l'outrance naturaliste

n'était pas davantage dans son tempérament. Au contraire, il a dû s'apercevoir après avoir mis au net *Taoufa* de *Celui qui voit les Dieux*, *Miss Winthrop-Smith* et *Sal du Dernier Soir* qu'il réussissait les figures de jeunes filles : Lizzie Blakeston et Maria Chapdelaine sont sans doute nées de cette constatation.

Mais le mysticisme joint à un exotisme tout intérieur semble bien être le filon que Louis Hémon aurait pu exploiter — il l'est à peine dans *Maria Chapdelaine* — et qui lui aurait donné sa véritable originalité dans la littérature française. *Celui qui voit les Dieux*, l'impossibilité pour le vieillard des îles Marquises en train de mourir dans un taudis de Londres de comprendre le christianisme, *La Foire aux Vérités*, où Hémon a condensé tout le messianisme judaïque sont deux essais qui permettaient d'espérer beaucoup. Quoi au juste ? Il est difficile de le dire : peut-être quelque chose où la précision, la curiosité, l'intelligence d'un Pierre Mille se seraient augmentées du sérieux, du pathétisme, de la pitié d'un Charles-Louis Philippe, un vaste regard jeté sur l'univers, tout chargé de sympathie et de mélancolie humaines.

Maria Chapdelaine n'aurait certainement été qu'une étape, si Louis Hémon avait vécu.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

MALICE, par *Pierre Mac Orlan* (Crès).

Malice n'est certainement pas le meilleur livre de Mac Orlan ; mais c'est en vérité le plus singulier. Il s'y montre sans adresse ; ce qui nous permet de le bien voir. Jamais autant qu'après sa lecture nous n'avons pu constater sur quel malentendu repose la notoriété de Pierre Mac Orlan, romancier d'aventures. Il est auteur de romans fantastiques, ce qui est assez différent. Mais les deux éléments du fantastique, le pittoresque et cette émotion particulière, étrangeté ou terreur, qui donne la vie au conte, que nous trouvons d'ordinaire réunis, sont chez lui assez singulièrement dissociés : ils se superposent et se séparent tour à tour.

Il doit beaucoup moins au romantisme qu'on ne le prétend ; son romantisme est celui d'un amateur de bric-à-brac, amateur

aussi de peintures et sensible à la bizarrerie des formes qui nous sont le plus familières. Le romantisme nous trouve intéressés, autant que par ses poncifs, par la façon dont ils furent aimés. Tous nos fantômes ont lu Pétrus Borel ; et ils en sont devenus divertissants. Mac Orlan l'a très bien senti ; il tente de fixer l'aspect plus que la passion ; l'angoisse plus que l'amour ; de noter ce que notre temps comporte de spécial. Il s'est ingénié à le caractériser par ce qui pourra le caractériser dans cent ans, de la même façon qu'il le caractérise aujourd'hui ; non par ce qu'il apporte, mais par ce qu'il possède de singulier, de transitoire, et qui doit disparaître avec lui. Ce qu'il n'avait pas essayé dans *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin*. Cela fait, il s'est senti sûr de lui ; et il a pu reprendre certain procédé dont il semblait prêt à se séparer : l'emploi de poncifs de la littérature romantique. Sans doute sont-ils renouvelés. La valeur des livres de pure imagination dépend trop du tempérament de leur auteur pour que le renouvellement de quelques poncifs leur en puisse donner beaucoup. Mais l'opposition de ces personnages de légendes germaniques aux personnages contemporains de *Malice* donne à ces derniers la personnalité de rêve qu'il convenait qu'ils eussent, et au livre l'atmosphère et le caractère qui lui étaient nécessaires. Il y a une grande force dans cette perpétuelle confrontation de personnages modernes et de personnages légendaires ; les premiers en deviennent fantastiques ; et, autour d'eux, la ville se transforme. Le fantastique de Mac Orlan n'est pas uniquement d'imagination ; il est aussi de transposition. Il résulte assez singulièrement d'un désir toujours vain de possession et de précision. Mac Orlan tente de fixer ce qui agit le plus puissamment sur ses nerfs ; il le limite ; l'ayant précisé, il n'en est pas satisfait. Alors, conservant ses caractères extérieurs, il lui donne une âme, une puissance, l'agrandit et le transpose. C'est de cet effort que vient l'intérêt de *La Cavalière Elsa* et de *Malice*, et la figure qui est aujourd'hui celle de Mac Orlan : un sorcier craintif et sensuel qui, le soir, après de longues promenades à travers la ville bruyante, cherche dans la solitude des formules définitives d'exorcismes.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

ÉCOUTE S'IL PLEUT, par *Alexandre Arnoux* (Fayard).

« ...J'ai essayé de vous montrer, de préférence à des événements sans autre portée que l'individuelle, les conjonctions mystérieuses des âmes et ces choses invisibles et ces choses indicibles qui, seules, valent la peine d'être vues et méritent d'être contées. »

Cette déclaration faite par un des personnages d'*Écoute s'il pleut*, M. Alexandre Arnoux aurait pu l'inscrire en épigraphe sur son livre.

La fantaisie — le mot signifiait autrefois l'imagination — s'introduit chaque jour davantage dans l'art du roman. Son apparition est de date récente, car on en chercherait vainement la trace chez les romanciers d'il y a vingt-cinq ans. Alors, toute œuvre était soumise au romanesque logique et au réalisme. Si un romancier s'aventurait dans le domaine de la fantaisie, c'était à l'aide de quelque invention scientifique ; et, par anticipation, il faisait encore du réalisme. Il y eut bien *la Révolte des Anges*, mais c'est un conte philosophique plutôt qu'un roman.

Aujourd'hui — est-ce un héritage de la littérature symboliste ? — on voit les romanciers les plus déterminés (je veux dire non point seulement ceux qui sont parfois des poètes) mêler, dans les aventures qu'ils imaginent, la vie ordinaire et la fantaisie, le réel et l'impossible, suivant leurs chimères et leurs mythes préférés. Et, à cet égard, *le Grand Meaulnes*, qui est le premier de ces « romans impossibles » ou « romans-rêves », fera date dans notre littérature. On voit les héroïnes de Gérard d'Houville passer, avec une inconstance délicieuse, de la compagnie des hommes à celle des génies. Grâce à M. Mac Orlan, on voit le diable et son sabbat dans des paysages authentiques. Le lecteur, par des descriptions pittoresques et comme légendaires, par une certaine présentation ironique des faits, est amené insensiblement du raisonnable au fantastique. Aucun symbole, aucun système métaphysique, ne viennent alourdir ces récits, comme font souvent les lourdes nuées de Swedenborg dans les *Etudes philosophiques*. C'est un art de la qualité la plus originale et la plus gracieuse.

Assurément, M. Arnoux, qui a fait ses preuves dans d'autres genres, est attiré par cet art et il en possède également le don. Des trois récits qui composent *Ecoute s'il pleut*, deux, *Grimaud Vanvole, maître du temps* et *Haclebac ou les jumeaux de Pont-Péage* sont parfaits. Le décor et les personnages sont si habilement choisis que la fantaisie naît d'elle-même des scènes. Le lecteur, pour la suivre, n'a jamais l'impression de subir la moindre contrainte, tant le dessin de l'invention se confond avec le trait de la nature. Les trois récits sont reliés par une idée commune ou plutôt par une même imagination. Mais résumer ces récits, exposer cette idée, ce serait un peu piquer un papillon et lui fixer les ailes à plat. A peine peut-on indiquer la région où l'esprit du romancier s'en va rêver volontiers et quelles sont ses visions familières.

Il semble — et cela s'accorde avec certaines tendances de ses autres ouvrages — que, lorsque M. Arnoux crée ses personnages, il ne les conçoive pas comme des individus maîtres d'eux-mêmes et de leur destin, mais comme de simples dépositaires de sentiments éternels. Il ne les limite — ainsi qu'il est écrit dans *Ecoute s'il pleut* — « ni à leur histoire stricte ni à leur contour apparent ». Pour lui, les époques humaines ne comptent pas auprès du cours des choses absolues. C'est de conjonctions et d'influences provenant de ce mouvement continu, c'est de rapports auxquels les personnages mêmes restent étrangers, qu'il se plaît à faire naître l'aventure et qu'il la développe. Et j'imagine que, lorsqu'il conçoit ces rapports, il songe aussi bien à la métempsychose qu'à l'hérédité ou aux obscures lois de l'inconscient. Mais il est fort malaisé et sans doute bien hasardé de vouloir ramener la fantaisie à des principes et d'en déduire une théorie. Aussi, je laisse aux lecteurs de M. Arnoux le plaisir de ces conjectures. En tout cas, les personnages d'*Ecoute s'il pleut*, qui sont si peu maîtres d'eux-mêmes, n'ont nullement une apparence immatérielle. Ils ont, au contraire, un relief, une couleur et un mouvement singuliers. Et cette scène où Grimaud Vanvole, se débarbouillant au griffon de la source, voit apparaître Mariette, un brin de menthe entre les dents, je jure bien que personne, goûtant ou non la fantaisie, n'y restera insensible.

JACQUES DE LACRETELLE

SUR LE FLEUVE AMOUR, par *J. Delteil* (Renaissance du Livre).

M. J. Delteil a beaucoup de talent ; c'est précisément pourquoi il ne faut pas hésiter à lui déclarer qu'il l'a gâché dans son premier roman. Ce gaspillage serait peu de chose ; il faut être riche pour gaspiller. Ce qui est grave surtout, c'est que M. Delteil a écrit un livre sans « authenticité », par désir d'être à la dernière mode et par goût du succès, non pas d'un succès de « grand public », mais pis encore, d'un succès de cénacle.

A ces reproches, M. Delteil pourrait répondre qu'il n'a imité ni Mac Orlan (le sujet de *Sur le fleuve Amour* est, transporté en Extrême-Orient, le même, ou peu s'en faut, que celui de *la Cavalière Elsa*), ni Paul Morand, ni Giraudoux, ni le Louis Aragon des *Paramètres* et de *l'Extra*, mais qu'il a voulu parodier et le roman dit d'aventures et le faux roman russe et le dandysme d'après-guerre et le dadaïsme. Ce serait le seul moyen qu'il aurait de plaider non-coupable.

Mais une parodie gagne à être courte et nette. Indéniablement, J. Delteil chérit Lautréamont et il a tenté de reprendre à son compte le mépris lyrique, l'ironie exaspérée, la fantaisie et le sarcasme cosmiques de son modèle. Mais il l'a fait d'une intelligence froide et sans que son âme y soit intéressée. Un Aragon, on voit bien qu'il nie et veut scandaliser de tout son être, qu'il aime se battre. Mais Delteil voudrait séduire. Il y réussit même souvent : telle page, telle phrase, telle épithète de lui s'imposeront à l'attention ou au sourire du lettré.

Le Cygne Androgyne (sans parler du *Cœur grec*, ouvrage couronné par l'Académie française) oblige Joseph Delteil à nous découvrir son originalité, totalement absente ici, à jouer franc jeu. *Sur le fleuve Amour* restera ses *Huit jours chez Renan*, mais Morand, Mac Orlan, Giraudoux ne sont tout de même pas Renan... Chacun d'eux a en lui de quoi remplir son œuvre propre, aucun d'eux n'a de quoi faire école. Giraudulcisme, morandolâtrie ou macorlanerie doivent avoir pour ennemis déterminés tous ceux qui goûtent et aiment vraiment Giraudoux, Morand et Mac Orlan.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LETTRES ÉTRANGÈRES

LORD JIM, par *Conrad*, traduit par *Ph. Neel* (Ed. de la Nouvelle Revue Française).

Lord Jim, c'est l'homme qui a manqué l'acte qui devait confirmer le brevet sublime que son imagination avait signé. « Il n'était pas prêt », et le voilà condamné à l'horreur d'imaginer la version héroïque d'un passé dont les hommes détournent les yeux. Un seul geste a mis tous ses gestes hors la loi. L'événement fut simple et terrible, d'une netteté athlétique, sculpturale : un saut dans la chaloupe qui l'emmena loin du navire déchiré dont il était le second, loin des pèlerins endormis dont le sommeil allait s'éterniser sous les flots. Un saut, et autour de ce saut, près de quatre cents pages d'hésitations, de balbutiements, d'efforts muets, de gestes gauches, de pressions sourdes, d'intuitions voilées, de passion primitive et de gloire obscure dans la lumière crue des Tropiques, jusqu'à ce qu'enfin le « traînard » blanc tombe la face contre terre, victime de l'arrêt qui l'empêchait de communiquer avec ses semblables. Telle est l'histoire de Lord Jim, de « l'homme sous un nuage », orchestration exotique d'un problème essentiel que Rousseau a posé, et que nous n'avons pas encore su résoudre.

En homme qui a réussi sa vie, vécu ce que d'autres ont imaginé, incorporé son rêve à une expérience et ses mirages à des souvenirs, Conrad a tiré de ce sujet, excellent mais extrêmement périlleux, un des romans les plus satisfaisants de la littérature contemporaine. La technique en est remarquable. Conrad, qui a essayé dans ses œuvres des modes d'expression très variés, n'a jamais mieux rendu, ni avec des nuances plus fines, ce maximum de réalité et de ce maximum de mystère qui signalent la simple présence d'un être humain. Il faut être slave pour faire ainsi peser sur une âme le poids de tout un gros livre sans briser la résistance secrète qui la dérobe à notre prise. Mais alors que Dostoïevsky, par exemple, nous introduit dans la conscience de Raskolnikov, Conrad, par un scrupule intellectuel dont la conséquence esthétique est saisissante, nous rapproche de Lord Jim sans nous confondre avec lui. Il superpose dans son roman plusieurs couches concrètes de telle façon que

les procédés qui servent à évoquer Jim mettent une certaine distance entre lui et nous. La réalité morale de Jim, au lieu d'être affirmée absolument, est seulement suggérée par les impressions du narrateur, des narrateurs, qui constituent eux-mêmes des personnalités complexes et caractérisées; ces impressions enfin dépendent de tout un jeu de circonstances fortuites et essentielles, de l'angle de vision, de l'influence d'autres individus, de conditions climatériques et sociales, d'autres impressions analogues, et ainsi de suite à l'infini. Et peu à peu, on s'aperçoit que cette évocation d'un monde étrange et bariolé, que ces digressions et ces escales, et ces omissions, et ces doutes, et ces silences dessinent en creux la forme sombre du héros, et qu'au terme de ce défilé libre, capricieux, de visions savamment désordonnées, le fantôme de Jim s'est réfugié en nous, et pour toujours.

Dans *Lord Jim,* on découvre une étroite relation de dépendance entre la technique littéraire et ce qu'il faut bien appeler, faute d'un terme plus précis, la morale. L'action y a un envers et un endroit, elle est orientée. L'orientation normale de l'action y est encore accentuée par les caractères précis de la discipline maritime. La morale du navire, par sa nécessité, échappe aux négations : même les simples hésitations de la conscience n'ont pas de prise sur elle. De cette orientation, très étrangère aux préoccupations de l'art, dépend cependant le mouvement et l'équilibre du drame qu'elle détermine. Par là elle s'ajoute aux conditions générales du drame humain, et la défaillance de Jim devient le symbole de toute défaillance. Il est vrai que Conrad, avec un tact exquis (je songe à ce sentiment de solidarité, à cette complicité dans la région des possibles qui établit entre l'irréprochable Marlowe et le coupable Jim un des plus beaux rapports dramatiques qui aient été conçus), fait subir à cette orientation les corrections que lui suggère son sens de l'homme et de la vérité. Mais on est fondé à se demander, devant ce chef-d'œuvre, si la liberté, la fantaisie, la lucidité même de l'écrivain, pour rendre un son vraiment dramatique, ne doivent pas être reliées, par des chaînes souples mais incassables, à quelque morale du navire qui met un signe sur tous nos actes ?

Conrad est le premier écrivain de langue anglaise, après

Browning et Meredith, qui ait su tout en dépassant le romantisme en conserver les racines productives. C'est un des beaux spectacles de notre temps de le voir voguer en plein romanesque sans y sombrer. Dans *Lord Jim* il élève la littérature d'exotisme au niveau de la littérature éternelle. Ce monde exotique et maritime, dont Stevenson fut le régisseur, Loti le troubadour et Kipling le reporter halluciné, ne lui sert qu'à mieux révéler, dans une lumière plus étourdissante, plus mystérieuse, plus fantastique que celle de nos cieux occidentaux, les proportions vraies du cœur humain. Les grands peintres de l'homme peuvent dire de lui ce que Marlowe disait de Jim : « C'est l'un des nôtres. »

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LA CONFESSION DE STAVROGUINE, par *Dostoïewsky*, traduit par *E. Halpérine-Kaminsky* (Plon).

On peut envisager la *Confession de Stavroguine* comme un chapitre des *Possédés* ou comme un fragment du vaste récit de la *Vie d'un grand pécheur*, selon le plan que nous révèle M. Halpérine-Kaminsky et qui devait comprendre plusieurs romans. Mais dans ce dernier plan on saisit mieux toute l'importance de ce chapitre, récit d'un moment de crise au croisement des routes d'une existence. La figure complexe de Stavroguine s'éclaire des lueurs de son trouble passé et laisse pressentir la lutte longue et difficile au bout de laquelle il entrevoit le salut.

Les éclaircissements que nous donne le pénétrant traducteur-critique des grands écrivains russes ne nous permet pas de douter du caractère d'autobiographie psychologique de cette œuvre suprême que se proposait Dostoïewsky, et on sait à quel sentiment profondément chrétien de la vie il était parvenu.

Quel que soit l'ensemble auquel peut se rattacher l'épisode de la *Confession*, il y a dans ce drame un dessin ramassé, une sobriété, une rigueur, un souci de serrer un problème de conscience en le dépouillant de son aspect sublime que Dostoïewsky n'a jamais dépassés.

Ici la lutte des deux valeurs, qui, selon M. André Gide, dominent toute l'œuvre de Dostoïewsky — l'orgueil et l'humi-

lité chrétienne —, se concentre un moment entre deux hommes placés aux deux pôles du monde moral, le saint et le criminel, et à plus rigoureusement parler, dans l'âme d'un seul homme, jusqu'ici tout entière durcie par l'orgueil et qui subit les premières atteintes du repentir. Ce repentir même est encore tout pénétré d'orgueil, comme l'était le choix particulièrement bas des fautes, et l'idée provocante d'une confession publique.

« Il y a des crimes qui sont réellement laids. Quel que soit le crime, plus il y a de sang, d'horreur, plus il impose, devient pittoresque pour ainsi dire ; mais il est des crimes honteux, vils, qui sont en dehors de toute terreur, trop inélégants, si l'on peut dire... » Tikhon dénonce ainsi un certain romantisme qui transfigure un peu d'autres criminels de Dostoïewsky, donne à leurs fautes, à leur repentir, à leurs luttes, à leur pénitence, quelque chose de plus apparent, de plus extérieurement dramatique, de plus facile vraiment. Il y a de beaux crimes, nets ; il y en a de mesquins et sans prestige. Pour l'orgueilleux Stavroguine la bassesse de ses fautes le torture plus que les fautes elles-mêmes. Du moins veut-il une pénitence éclatante ! « La forme même de votre ardente pénitence revêt un caractère ridicule », lui dit Tikhon. Cette pénitence serait sans rapport avec la faute. Ici tout doit rester intérieur. Les crimes de Stavroguine ont été accomplis froidement, laborieusement même. Stavroguine est le plus conscient des criminels de Dostoïewsky. Plus conscient que Raskolnikov bien qu'il soit moins cérébral, et que Dimitri Karamazov parce qu'il n'a pas de passion. Il n'y a chez lui que perversité gratuite, et ennui — le seul péché irrémissible.

Le monde qui n'a pas été témoin de ses crimes ne peut les juger, ni sa pénitence. Il faut que celle-ci soit longue et grise. « Dans la souffrance même il faut conserver une pleine sérénité ». La sérénité nécessaire à l'examen de conscience rigoureux qui est l'acte principal de la vie intérieure chrétienne. Or, il est de la destinée de la conscience exigeante de n'être jamais satisfaite, de subtiliser ses scrupules, de fouiller d'autant plus que ses découvertes sont plus honteuses. L'orgueil est pour Dostoïewsky le grand obstacle que pose l'esprit à une connaissance véridique de soi-même. A un point de vue

moins mystique, l'orgueil ne serait-il pas cette faculté de se tromper soi-même sur la qualité de ses intentions, de se jouer sans cesse le personnage cohérent qu'on croit être ? Pour la sauvegarde de l'unité de l'individu, ce personnage ne se laisse pas si facilement atteindre. Il se retranche simplement sur de nouvelles positions à chaque coup qu'on lui porte. Toute la *Confession* est la révolte convulsive de l'orgueil traqué, sa résistance et les spécieuses défaites qu'il simule. Mais il n'est pas encore vaincu : « Maudit psychologue ! » ricane-t-il comme un démon qui a résisté aux exorcismes.

L'impulsion qui a poussé Stavroguine dans la cellule de Tikhon n'était encore qu'une velléité de repentir. Deux voies lui restent ouvertes. Solliciter le jugement du monde par sa confession publique, succomber probablement à la raillerie ou à l'indifférence et se réfugier par vengeance dans de nouveaux crimes. Ou accepter l'obscure tâche de la pénitence secrète et se sauver véritablement par la communion humaine.

EMMA CABIRE.

*
* *

L'APOCALYPSE, traduite par *Paul Louis Couchoud* (Bossard).

Ceci est une version française de l'Apocalypse, fondée sur une œuvre de haute science, *A critical and exegetical commentary on the Revelation of Saint John*, par R.-H. Charles, *archdeacon* de Westminster (Edinburgh, Clark, 1920). A l'exégète anglais revient un double mérite : d'avoir découvert que l'*Apocalypse* est un poème, le seul du Nouveau Testament, « un poème hébreu composé en grec » ; d'avoir reconnu qu'une dizaine de ses sections représentent l'incorporation par Jean à sa propre Révélation, d'une Révélation juive antérieure, qui concernait non le sort des Chrétiens en Asie Mineure, mais la destinée des Israëlites en Palestine, aux prises avec Rome. M. Couchoud, en disciple zélé, plus enthousiaste que littéralement fidèle, croit pouvoir étendre ici et là les applications de la méthode de Charles. Parmi les morceaux où ce dernier se résignait à ne trouver que de la prose, il signale d'autres traces de la même poétique ; parmi les lambeaux de poème hébreu décelés par

Charles, il aperçoit une suite et quelque unité. L'éminent érudit sera, dans ces deux occurrences, l'autorité qualifiée pour apprécier la portée de l'intervention critique de M. Couchoud.

Mais il nous appartient, à nous, de rendre hommage à l'exceptionnelle valeur de la version française. Jamais ne furent mieux comprises les sombres, les farouches fatalités, les exaspérations de haine, les certitudes démentes de l'imagination apocalyptique ; l'introduction peut compter parmi les pages les plus révélatrices qui jamais furent écrites pour restituer en son brutal relief le premier âge chrétien, durant lequel aucun humanisme grec — pas même celui de la langue hellénique, dont on viole sans cesse la légitime acception des termes — ne tempère l'exaltation forcenée de l'indignation hébraïque. Le fruste réalisme de la traduction offre par surcroît l'avantage de faire saillir dans son intense originalité une poétique jusqu'alors méconnue. La principale ressource en est, selon l'heureuse expression du traducteur, le parallélisme, « rime ou rythme de l'idée », surajouté au rythme des mots ; parallélisme simple, double ou triple, selon qu'il s'agit d'asséner avec rudesse une indiscutable affirmation, ou de plus ou moins amplifier une description, qui, diluée, peut estomper en suavité le raboteux de ses premiers contours.

P. MASSON-OURSEL

LA MUSIQUE

DEBUSSY, par *André Suarès* (Emile-Paul).

Ainsi qu'on devait s'y attendre, la lecture de ce petit livre éveille dans l'esprit des impressions assez contradictoires. On reconnaît à coup sûr un sentiment intense et le plus souvent très juste du génie de Debussy, on y admire une fois de plus cette virtuosité verbale, cette éloquence vibrante dont M. Suarès nous a déjà donné tant d'exemples ; mais on y retrouve aussi, il faut bien l'avouer, la manière laborieusement aphoristique, le ton à la fois agressif et despotique dans l'affirmation, et surtout la complaisance à toutes les sollicitations du verbe qui ne vont pas sans déparer même les meilleurs ouvrages de l'auteur. Et puis pourquoi M. Suarès, qui sent si profondément l'originalité de Debussy, traduit-il son émotion en un langage aussi inadéquat ? Les grandes nuées wagnériennes qu'il ne peut se passer, semble-t-il, de brosser au fond de toutes ses toiles conviennent

aussi mal que possible aux architectures debussystes. Jamais, au surplus, la pudeur et la discrétion d'un grand artiste ne furent célébrées avec un fracas plus orchestral : Debussy aurait-il aimé à s'entendre louer sur ce ton ? Poser la question, c'est la résoudre. Cette mélancolie désespérée qui est peut-être, qui est sans doute au fond de sa musique, il lui eût été intolérable de la voir ainsi dépouillée par une main brutale des voiles sonores dans lesquels elle se drape...

Pourquoi faut-il enfin que la caractérisation lyrique, chez M. Suarès, s'achève à peu près invariablement par des oracles qui semblent tomber du haut d'une chaire magistrale ? La portée de ces sentences est le plus souvent assez indéterminée. Quand il écrit : « Debussy est bien plus que le chant ; il est l'harmonie spontanée. Le chant n'est que la musique moins l'art », on peut se demander si c'est là un truisme ou une erreur ; et l'hésitation du lecteur trahit l'inanité de la formule. Et lorsque nous lisons que « la seule beauté réelle du paysage en art sera toujours de faire un cadre... aux passions de l'âme et aux pensées de l'homme », nous ne savons pas au juste si l'auteur prétend excommunier Ruysdaël, Corot ou Cézanne, ou si au contraire son but est... de les « valider ». Ici encore l'expression lapidaire recouvre une idée vague ; et ce contraste est même à tel point commun chez l'auteur qu'on est tenté de se demander si la rigueur intransigeante de la forme n'a pas pour but de masquer à un lecteur inattentif les incertitudes du fond... M. Suarès, même s'il le voulait, ne pourrait sans doute pas nous fixer sur ce point ; car nul ne tombe plus que lui dans ses propres panneaux ; et il faut lui rendre cette justice qu'il sourit rarement.

Ailleurs ses formules ne prêtent à aucune équivoque, mais soulèvent des objections d'un autre ordre. Lorsqu'il déclare que Debussy est « tout de France » comme le jardin du Luxembourg, la Sainte Chapelle, les verrières de Chartres, et le Palais de Justice à Rouen, ne méconnaît-il pas certains aspects essentiels de l'artiste qu'il exalte ? A supposer même que Debussy ne se rattache à aucun musicien étranger — et tout de même il y a Mozart, et les romantiques allemands, et Moussorgski, et les Scandinaves — M. Suarès oublie que la filiation musicale n'est pas la seule qu'il vaille la peine de considérer. L'art debussyste

s'apparente sans nul doute à la poésie lyrique anglaise : Spenser, Shakespeare (le Shakespeare de la *Tempête* et du *Conte d'Hiver*), Keats, même Rossetti, voilà quelques-uns de ses vrais devanciers. Quant au rapprochement qu'institue M. Suarès entre Debussy et Racine, il ne se défend qu'à condition de les réduire tous deux à une collection d'épithètes (sobre, délicat, intime, etc.). Ces « développements » s'appliqueraient par contre à Fauré que M. Suarès méconnaît sûrement, à moins qu'il ne l'ignore. Il est d'ailleurs un peu irritant de constater qu'il exalte rarement un artiste sans en accabler un autre qu'il ne nomme pas toujours expressément ; la louange est ici le plus souvent l'envers d'un ostracisme, et ce perpétuel besoin de censurer communique même aux effusions lyriques auxquelles M. Suarès se complaît on ne sait quel arrière-goût scolaire.

On regrette d'avoir à formuler tant de réserves au sujet d'un petit livre qui a du moins le mérite de glorifier un homme de génie : mais il est douloureux de voir des dons évidents desservis par tant d'imprudences ; si M. Suarès, méditant l'exemple de Debussy après l'avoir prêché, apprenait enfin l'art de parler à mi-voix, il pourrait nous donner encore de beaux livres.

GABRIEL MARCEL

*
* *

LES REVUES

BIZARRERIES

EUROPE (15 mars) publie de singulières *Images de Russie*, de Gorki :

Aujourd'hui, j'observais une petite dame en bas crème, blonde, avec un visage inachevé de petite fille, qui, debout sur le pont Troïtsky, tenait le parapet de ses mains gantées de gris et, comme prête à sauter dans la Néva, montrait à la lune sa petite langue pointue et écarlate. La vieille et rusée renarde du ciel se glissait à travers un nuage de fumée sale ; elle était très grande et avait la face toute rouge d'un ivrogne. La dame la taquinait d'un air tout à fait sérieux et même, me sembla-t-il, vindicatif.

Cette dame évoqua dans ma mémoire certaines « bizarreries » qui depuis longtemps n'ont cessé de me troubler. Lorsque j'observe comment l'homme se conduit quand il est seul avec lui-même, je constate qu'il est « fou ». Je ne trouve pas d'autre mot.

Le professeur M. M. Tikhvinsky, un chimiste, assis dans sa salle à manger, demandait à son image reflétée dans le plateau de cuivre :

— Eh bien, frère, tu vis ?

Le reflet ne répondit pas. Le professeur soupira profondément et se mit à effacer soigneusement son image avec la paume de sa main, en fronçant le sourcil et remuant désagréablement son nez semblable à un embryon de trompe.

On me raconta qu'un jour on avait trouvé N. S. Leskov se livrant à l'occupation suivante : assis à sa table, levant très haut un morceau d'ouate, il le jetait dans un bol de porcelaine et, l'oreille tendue, il écoutait : l'ouate donnerait-elle un son en tombant dans la porcelaine ?

Mon voisin de chambre, un propriétaire de Voronèje, parfaitement à jeun, entra, par erreur, à demi vêtu, dans ma chambre : j'étais couché sur mon lit, la lampe éteinte, le clair de lune emplissait la pièce ; à travers le rideau du lit je voyais la figure sèche et souriante de mon voisin et j'entendis ce dialogue d'un homme avec lui-même :

— Qui est-ce ?

— Moi.

— Ce n'est pas votre chambre.

— Ah ! pardon.

— Je vous en prie.

Il se tut, inspecta la pièce, arrangea sa moustache, en se regardant dans la glace, et chantonna doucement :

— Je me suis trompé, pé, pé. Comment ai-je fait, eh, eh...

Après cela il aurait dû s'en aller, mais il prit un livre, le posa sur la tranche et en regardant dans la rue, il dit tout haut, sur un ton de reproche :

— Il fait clair comme en plein jour, mais le jour a été sombre, mauvais, eh ! Comment ai-je fait...

Mais il se retira sur la pointe des pieds, en balançant les bras, et referma la porte derrière lui avec grande précaution, sans faire de bruit.

Qu'un enfant essaie d'enlever avec ses doigts un dessin d'une page de livre, il n'y a rien là d'étonnant. Mais il est étrange de voir un savant, un professeur se livrer à cette occupation, en regardant et écoutant si personne ne vient.

Ce professeur était, semble-t-il, persuadé que l'on peut enlever du papier un dessin imprimé et le cacher dans la poche de son gilet. Une ou deux fois il croyait avoir réussi : il emportait un peu de la page et le prenant entre deux doigts comme une pièce de monnaie, essayait de le mettre dans son gilet, mais en considérant ses doigts, il fronçait le sourcil, regardait le dessin à la lumière et recommençait à gratter l'imprimé. Pourtant il ne réussit pas et rejetant le livre, il s'en alla hâtivement, en tapant les pieds avec humeur.

MORÉAS ET LES STANCES

Pierre Lièvre, dans le DIVAN (janvier-février), a écrit sur Moréas et les *Stances* un article indépendant, complexe et qui semble, sur bien des points, juste.

Il y a une musique propre aux *Stances* qui est sonore et grave, mais non pas extrêmement nuancée. C'est une mélodie accentuée et forte, l'éclat d'une voix qui se brise promptement, une harmonie rauque où l'on ne retrouve que bien rarement la fluidité séduisante qui donnait tant de prix à certaines pièces d'*Eriphyle*, de l'incomparable *Eriphyle*, comme nous le dirons volontiers, la qualifiant après lui comme a fait M. Maurras.

Rarement à vrai dire, l'alexandrin fut manié avec plus de lourdeur et de gaucherie que par l'auteur des *Stances*.

. . . .

Moréas est un aimable vignettiste, un ingénieux chansonnier, un joueur de *petit air de viole*, un imitateur assez lettré, rien de plus. Il a beau donner à ses petites peintures une couleur sombre, à ses petits airs un son funèbre, il a beau par un certain roucoulement de gorge donner à entendre une sorte de sanglot étouffé, il ne nous guide jamais vers le lointain ni dans les profondeurs. Ce n'est pas un de ces esprits qui pensent avec singularité non plus qu'un de ces cœurs qui souffrent tragiquement. Son œuvre monotone n'offre point d'aliment à la curiosité, ni de nourriture à l'esprit. Malgré ce qu'elle a de dépouillé, elle ne s'élève pas à une généralité supérieure. On n'y voit peint ni l'homme ni un homme, et c'est ce qui la fait sonner creux, ce qui la rend décevante, tandis que par cette tendance qu'elle avoue vers une perfection non atteinte, émane d'elle la mélancolie même des ruines d'édifices inachevés.

*
* *

MEMENTO

L'AMOUR DE L'ART (février) : *Le théâtre de chambre de Moscou*, par A. Levinson.

L'ANE D'OR (Janvier) : *Le roman secret*, par A. Vialles. (Février) : *A propos de Paul Valéry*, par A. Harlaire.

LE BON PLAISIR (janvier-mars) : *Quelques aberrations de l'amour romantique*, par Louis Estève.

LES CAHIERS D'AUJOURD'HUI (n° 11) : *Sur Léon Werth*, par Lucie Cousturier, Léon-Paul Fargue, Valery Larbaud.

LES CAHIERS CATHOLIQUES (25 mars) : *Sur le théâtre chrétien populaire*, par Henri Ghéon et José Vincent.

CHOSES DE THÉATRE (16 avril) : *Sur le théâtre de la peur en Angleterre*, par Ch. Chassé.

LE CRAPOUILLOT (16 mars) : numéro spécial sur le cinéma.

CRÉER (janv.-février) : *La jeune musique italienne*, par H. Prunières.

LE FEU (février) : *Le témoignage de Barcelone*, par J. d'Arbaud.

FORTUNIO (1er mars) : *André Gide*, par G. d'Aubarède.

GAZETTE DES SEPT ARTS (25 janvier) : *Adaptations musicales*, par A. Honegger ; *La jeune poésie américaine du Nord*, par G. Pillement.

LA GRANDE REVUE (février-mars) : *Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine*, par René Maublanc.

LES HUMBLES (janvier) : *Marcel Proust*, par J. P. Samson ; *L'inauguration*, par G. Le Révérend ; (février) : *Fables et poèmes* de Gaston Le Révérend.

IMAGES DE PARIS (janvier) : *Mary*, par Alexandre Blok.

INTENTIONS (février) : *Semaine sainte*, par G. Mirò, traduit par V. Larbaud.

LES MARGES (15 mars) : *Quartier latin*, par Élie Richard ; *Les houppes du maïs*, roman, par E. Tisserand.

LE MERCURE DE FRANCE (mars-avril) : *Lettres de Glatigny à Th. de Banville.*

LE MONDE NOUVEAU (1er avril) : *Les émigrés français à Londres*, par J. Bertaut.

LA MUSE FRANÇAISE (10 avril) : *Cirque*, poème par Léon Vérane.

LA NERVIE (février) : *Francis Viélé-Griffin*, par Paul Jamati.

L'OPINION (9 mars) : *France et Suisse*, par A. Thibaudet.

REVUE DE L'AMÉRIQUE LATINE (1er mars) : *Poèmes de Juana de Ibarbourou et de Julio Herrera Reissig*, traduits par F. de Miomandre et G. Pillement.

REVUE DES ETUDES COOPÉRATIVES (oct.-déc. 1922) : *Productivisme et coopératisme*, par C. Bouglé.

LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES (25 mars) : *L'œuvre historique de Camille Jullian*, par P. d'Espezel.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (3 mars) : *Le lieutenant de vaisseau Dupouey*, par Henri Keller.

LA REVUE DE PARIS (15 fév. à 15 mars) : *Nouvelles lettres intimes* d'Ernest Renan.

LA TRAMONTANE (février) : *Chants roussillonnais.*

LA VIE (1er avril) : *Les îles*, par D. Thaly.

*
* *

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

Pendant son séjour récent à Madrid, où il est allé faire des conférences sur les jeunes revues françaises, Valery Larbaud a été accueilli par les jeunes écrivains espagnols avec une émouvante sympathie. Un banquet lui a été offert au café de Pombo, où ont coutume de se réunir Ramon Gomez de la Serna et ses amis.

Peu auparavant, Jacques Rivière, qui était allé à Genève et à Lausanne parler de Freud et de Proust, avait été reçu dans ces deux villes de la façon la plus amicale.

De tous ces témoignages de sympathie pour ses représentants et pour son effort la *Nouvelle Revue Française* se sent profondément reconnaissante et elle exprime ici à qui de droit ses remerciements.

*
* *

NOTE

Notre collaborateur et ami André Salmon, ayant cru découvrir dans la note qui a paru ici-même le mois dernier sur ses *Propos d'Atelier*, une insinuation désobligeante à son endroit, a envoyé deux de ses amis, MM. André Billy et Paul Lombard, demander des explications à M. Claude-Roger Marx. Celui-ci n'a pas eu de peine à démontrer qu'en formulant un jugement qui visait, non l'homme, mais l'œuvre critique, il n'avait nourri aucune intention blessante et il a déclaré spontanément à MM. Billy et Lombard qu'« il n'était jamais entré dans sa pensée de créer une équivoque sur le rôle hautement louable tenu par Salmon tant au point de vue de l'art qu'au point de vue simplement français. » L'incident est clos.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE CARNET DES ÉDITEURS

LES QUESTIONS DE MILINDA, traduites du pâli par *Louis Finot,* illustrées de bois d'*Andrée Karpelès* [1].

Les orientalistes ont reconnu depuis longtemps, sous le nom indien de Milinda, le roi grec Ménandre, qui régnait au IIe siècle avant notre ère. Ce roi était le sixième successeur de Demetrios, qui fonda le royaume indo-grec. Il étendit, suivant Strabon, ses conquêtes jusqu'à l'Isamos, jusqu'à Saketa suivant la tradition indienne. Lorsqu'il mourut, sa réputation de sagesse était telle que les villes se disputèrent ses cendres. Voici, de cette sagesse, le seul monument qui soit demeuré jusqu'à nous : *Les Questions de Milinda.*

C'est un document partial : Le moine bouddhique, Nâgasena, qui réplique au roi, l'emporte à chaque coup. S'agit-il de prouver que l'âme n'existe pas, mais que la sensation seule est primitive. Le roi demande :

« Existe-t-il une âme qui habite en nous, voie la forme avec l'œil, entende le son avec l'oreille, goûte la saveur avec la langue... et enfin — comme nous pouvons, assis dans ce palais, regarder par la fenêtre qu'il nous plaît de choisir — puisse, elle aussi, regarder par la porte qu'il lui plaît. »

A quoi le moine :

« Si les fenêtres de cette salle étaient arrachées nous pourrions, en nous tournant vers le dehors, voir plus aisément les formes dans un large espace. Mais l'âme intérieure dont tu parles pourrait-elle, les yeux étant arrachés, voir plus aisément les formes, ou, privée de ses oreilles, plus aisément entendre les sons ?... »

Il n'est guère douteux que Ménandre ait manifesté pour les idées bouddhiques un intérêt sympathique. Sophiste et beau parleur, il dut rechercher les occasions de se mesurer avec quelques docteurs indiens de sa trempe. Il est seulement permis d'imaginer que le roi ne s'avouait pas aussi volontiers vaincu par les arguments de son adversaire, que nous le montre ce curieux livre bouddhique, subtil, délicat, fruit d'un art consommé à la fois hellène et indien, et dont Rhys Davids écrit qu'il est « le chef-d'œuvre de la prose indienne ».

Mme Andrée Karpelès a orné de bois évocateurs et scrupuleusement exacts la subtile et élégante traduction de M. Louis Finot.

1. Un vol. sur vélin bouffant de Papault, le huitième de la collection : *Les Classiques de l'Orient* : 24 fr. Editions Bossard, 43, rue Madame, Paris.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

POUR L'HEURE DE LA REPRISE

La Bourse attend pour l'instant des événements décisifs. Les difficultés que nous a causées jusqu'ici l'occupation de la Ruhr, elle sait qu'elles ne peuvent être que momentanées, et nous en avons connu d'autres. Il est certain aussi que la France qui a pu faire pendant des années les efforts financiers que l'on rappelait récemment, peut regarder l'avenir en face. En 1919, nos dépenses publiques se sont élevées à 54 millards, en 1920 à 58 milliards, en 1921 à 52 milliards, en 1922 à 53 milliards ; elles seront certainement de plus de 51 milliards en 1923. Peut-on dire que notre constitution financière et monétaire en ait été réellement troublée d'une façon inquiétante ? Non, certes et les millions de petits capitalistes que compte fort heureusement ce pays, ont constamment répondu aux appels d'argent qui lui ont été adressés.

On peut seulement remarquer que les portefeuilles montrent maintenant moins d'empressement à absorber les obligations et les Bons qu'on leur offre cependant à des conditions fort avantageuses. Mais l'intérêt fixe de ces titres pour être fort élevé, attire moins parce que l'on voit que rien n'a été fait non seulement pour diminuer le coût de la vie, mais même pour l'empêcher de monter. Qui pourrait ne pas se rendre compte que les 6 °/₀ d'intérêt, les 30 francs d'aujourd'hui, n'ont pas la valeur d'achat des 30 francs d'il y a un an ? Il est vrai que la tension du change est la cause essentielle de cette hausse du coût de la vie. La livre sterling ne valait que 48 francs il y a un an ; or, elle cotait 78 francs, il y a un mois et est encore aujourd'hui à plus de 20 francs au-dessus de ses cours d'avril 1922.

Quoi qu'il en soit, les capitalistes ont été portés natu-

rellement à rechercher des titres dont le rendement devait augmenter si le coût de la vie s'accroissait ; ils se sont retournés vers les actions de nos Sociétés industrielles parmi lesquelles les plus anciennes sont réputées pour l'accumulation de leurs réserves et dont les immobilisations sont ou amorties ou estimées aux prix d'avant-guerre, ce qui leur confère une énorme plus-value avec les prix d'aujourd'hui.

De plus, l'on sait que la crise qui avait éclaté en 1920, avait laissé place dès le début de l'été dernier, à une situation toute nouvelle qui n'a d'ailleurs fait que se développer aux Etats-Unis, ou elle n'a pas, comme ici, été contrecarrée par les événements. A l'heure actuelle, les hauts-fourneaux des Etats-Unis produisent deux fois plus de fonte par jour qu'il y a un an ; il en est à peu près de même en Angleterre, tandis que chez nous, le nombre des hauts-fourneaux en marche qui était passé de 80 à 117 durant le deuxième semestre de 1922, est revenu à 77 seulement faute de coke. Sans le contre-coup de l'occupation de la Ruhr, il y en aurait sans doute aujourd'hui 130 à 140 à feu sur les 200 qui existent et que nous verrons en activité, quand notre conflit avec l'Allemagne sera résolu dans les seules conditions admissibles pour nous et que celle-ci, privée de son centre industriel vital pour le plus grand profit des mines et des usines anglaises et américaines, sera bien obligée d'accepter.

La reprise industrielle reste donc pour ainsi dire en suspens chez nous et la Bourse se tient aussi dans l'expectative. C'est le moment ou jamais d'opérer une révisoin des portefeuilles en vues d'opérations de ventes et d'achats permettant de prendre position pour le moment où l'horizon s'étant éclairci, l'heure du retour à l'activité économique de la hausse aura sonné.

BULLETIN DE LA BOURSE

Voici le mois écoulé à moitié sans que la Bourse ait subi un notable changement d'orientation. Il est déjà beau qu'après l'agitation de la dernière quinzaine de mars, elle soit restée en somme très stable en attendant que l'évolution des facteurs politiques et économiques lui permettent sa marche en avant.

PETIT COURRIER

B. R. 75. — Après examen de votre portefeuille, je vous conseille de vous débarrasser des valeurs inscrites sous les numéros 5 et 7 ; conservez les autres qui sont de premier ordre.

Jean d'H... — Je ssuis à votre disposition pour négocier les titres que vous voudrez bien me faire parvenir.

Saumur 1895. — Non, ces coupons ne sont pas encore payables ; la date de payement en sera très probablement fixée à l'assemblée générale qui doit avoir lieu en juin prochain.

C. R. 41-75. — Comme valeur pétrolifère, je puis vous en indiquer une non encore cotée, mais sur laquelle je possède les meilleurs renseignements.

LÉON VIGNEAULT

**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Greluchon Sentiment

ROMAN

Un volume in-18 6

[OPINIONS DE LA PRESSE ET DES GRANDS ÉCRIVAINS

J'ai vécu avec *Le Greluchon Sentimental*, vécu délicieusement avec ce charmant de la danse... Vous êtes toujours Miomandre l'enchanteur... Vos phrases jail comme des fleurs magiques, et votre pensée, en se jouant, nous fait pénétre toutes les cavernes de l'âme humaine ! Dire qu'il y a tant de livres rugueux, emb au fond, qui se vendent 100, 200, 300 et même 400 mille. La bêtise de nos vertueux est insondable !...

J.-H. ROSNY AÎNÉ

Je ne sais comment vous remercier. *Le Greluchon Sentimental* est tellement de parisianisme que je l'ai lu, *et relu*, avec un plaisir toujours croissant.

GEORGES BRANDES

Nul ne fait sentir comme Miomandre ce qu'est l'esprit. L'esprit qui scrute, a juge, fustige... et s'entend aussi à divertir et à faire rire... L'esprit qui rend, en sa phrase fluide, nombreuse, avivée d'images, et toujours d'une langue sans dé d'une syntaxe rigoureuse.

ALBERT ERLANDE (*Le Feu*)

On ne saurait définir le subtil mélange d'humour et de tendresse d'obse ironique et âpre, de rêverie, dont est fait le talent délicieux et parfait de M. de Miomandre, dans *Le Greluchon Sentimental*.

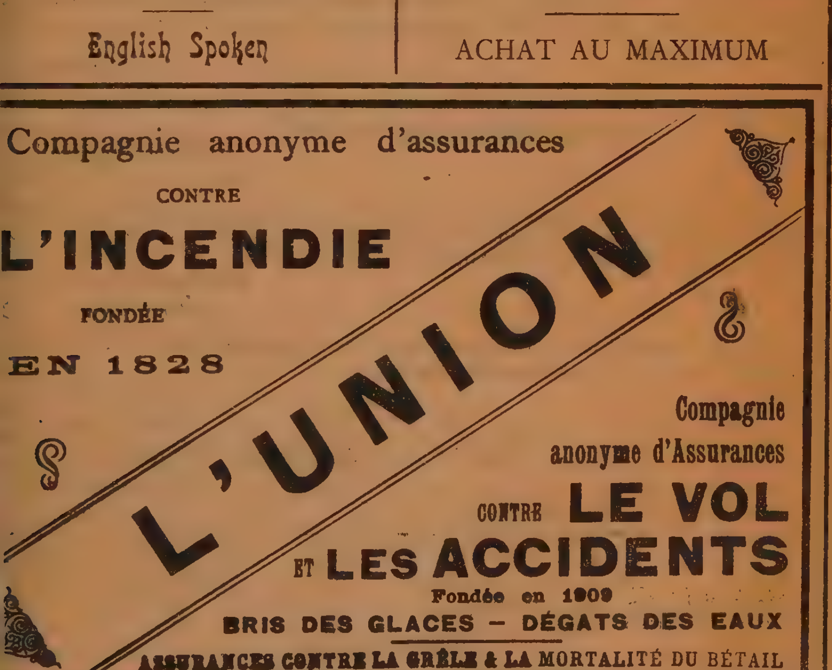
LES TREIZE (*Intransigeant*)

Le Greluchon Sentimental montre Miomandre encore en progrès ; et vraim pouvait croire qu'il n'avait plus à en faire. Mais il a été porté par son sujet : so en est devenu plus entraînant, sa verve plus irrésistible. C'est, vous dis-je, le bo d'un bon écrivain, qu'on a plaisir à recommander à ses amis, sûr qu'avec passeront un moment agréable.

JEAN-MICHEL RENAITOUR (*La Greffe*)

Le Greluchon Sentimental est un chef-d'œuvre d'observation qui a chance de su car il contient un tableau fidèle de la vie française après l'armistice. Nos neveux pourront consulter avec profit cet ouvrage délicieux, lorsqu'ils voudront comment vivaient leurs ancêtres après la grande guerre. A ce moment, M. Fra Miomandre obtiendra la gloire qui est dévolue aujourd'hui à Restif de la Breton Choderlos de Laclos. En attendant cette gloire un peu lointaine, *Le Greluchon mental* fera la joie de ceux qui pensent avec Rabelais, que « le rire est le pr l'homme ».

EUGÈNE EYRIE



Compagnie anonyme d'assurances
CONTRE
L'INCENDIE
FONDÉE
EN 1828
L'UNION
Compagnie
anonyme d'Assurances
CONTRE LE VOL
ET LES ACCIDENTS
Fondée en 1909
BRIS DES GLACES – DÉGATS DES EAUX
ASSURANCES CONTRE LA GRÊLE & LA MORTALITÉ DU BÉTAIL
S'ADRESSER
à Paris, au siège social, 9, place Vendôme ;
en province, à MM. les Agents principaux.

LA
REVUE DE GENÈVE

REVUE MENSUELLE

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

Internationale sans être internationaliste, la *Revue de Genève* est organe de liaison intellectuelle.

Elle réunit les écrivains représentatifs de tous les pays et les f entendre côte à côte.

Elle fournit l'occasion de rencontres qui ne se produiraient pas ailleu Elle aide à comparer les différences humaines.

C'est la revue de l'élite européenne.

QUELQUES OPINIONS DE LA PRESSE

La *Revue de Genève* répond à un besoin urgent ; et nous pouvons nous félici nous Français, que cette belle gazette, destinée à tous les peuples, soit rédi dans notre langue.

(*L'Opinion.*)

La *Revue de Genève* qui a pris place si rapidement au premier rang des rev européennes vraiment intéressantes et substantielles...

CAMILLE MAUCLAIR

(*Le Progrès de Lyon.*)

Les temps nouveaux assurent, imposent à la Suisse un rôle intellectuel premier ordre. La fondation à Genève de revues aussi élevées que la *Revue de Gen* en est une preuve et une attestation.

MARIUS-ARY LEBLOND

(*Paris-Midi.*)

On ne contestera pas à la *Revue de Genève* ces qualités précieuses : la diversité sens de l'actualité, un savoureux éclectisme.

MAURICE MURET

(*Les Débats.*)

La *Revue de Genève*, solide et vraiment excellent périodique...

PIERRE MILLE

(*Excelsior.*)

	Un an	Six mois	Prix
Suisse	32 »	17 »	3
France et Belgique (argent français)	54 »	28 »	5
Autres pays (argent suisse)	40 »	21 »	4

RÉDACTION et ADMINISTRATION
S. A. des ÉDITIONS « SONOR »
Rue du Stand, 46, Genève



CASTELLAN & Cie
26, BOULEVARD MALESHERBES, PARIS-VIIIe

POUR PARAITRE LE 10 MAI

JACQUES BAINVILLE

FILIATIONS

Un volume grand in-16 jésus tiré à 1.000 exemplaires :

15 sur japon des Manufactures impériales .. .. **60** fr.
30 sur vergé à la forme des papeteries d'Arches. .. .. .. **20** fr.
50 sur vélin pur fil des papeteries Lafuma .. .. **15** fr.
5 sur divers papiers, hors commerce.

A. NIZET

LIBRAIRE

1, QUAI VOLTAIRE, 1
PARIS (VIIe)

sède grand choix d'ouvrages isés, éditions originales, ouvrages uxe et à tirage ordinaire ; il publie alièrement un Catalogue qu'il oie gratuitement à toute perne qui lui en fait la demande.

VIENT DE PARAITRE :

CATALOGUE 1923

N° 3

LE DISQUE VERT

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE
Directeur : FRANZ HELLENS

Le numéro spécial de mars vient de paraître et contient des collaborations inédites de MARCEL ARLAND, CORPUS BARGA, EMILIO CECCHI, RENÉ CREVEL, CONSTANTIN FEDINE, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, RAOUL GRIMARD, MAXIME GORKI, ANDRÉ LHOTE, ANDRÉ MALVAUX, GEORGES PILLEMENT, LUIGI PIRANDELLO, ODILON-JEAN PERIER, CÉSAR PETRESCO, ANDRÉ SALMON, PHILIPPE SOUPAULT, etc. et les réponses à l'enquête :

LE SYMBOLISME A-T-IL DIT SON DERNIER MOT ?

Prix de ce numéro de 125 pages : **2.50**

LE DISQUE VERT

(troisième série)
paraîtra tous les deux mois à partir d'octobre 1923

PRIX DE L'ABONNEMENT : **25** francs

Paris : LIBRAIRIE DES LETTRES, 12, rue Séguier
Bruxelles : 1385, chaussée de Waterloo, Uccle

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e

FRANCIS JAMMES

Le Premier Livre des Quatrains

Un volume in-8° sur beau papier. — Prix.. .. .. **5**

Il a été tiré :

100 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 100. — Prix **15**

550 exemplaires sur vergé Lafuma, numérotés de 101 à 650. — Prix. **10**

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Le Domaine Royal

DISCOURS LYRIQUES

Un volume in-8°, tiré à 1153 exemplaires, savoir :

53 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 53. — Prix. **15**

1100 exemplaires sur vergé Lafuma, numérotés de 54 à 1153. — Prix.. .. .. **8**

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e

« *BIBLIOTHÈQUE CHOISIE* »

ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

III

CLARA D'ELLEBEUSE — ALMAÏDE
D'ETREMONT — POMME D'ANIS

Un volume in-8 écu sur beau papier. — Prix .. .. **15 f**

Il a été tiré :

49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49 à .. **40 f**
330 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 50 à 379, à .. .. .. **25 f**

ŒUVRES

DE

JEAN DE TINAN

II

AIMIENNE OU LE DÉTOURNEMENT DE MINEURE
L'EXEMPLE DE NINON DE LENCLOS, AMOUREUSE

Un volume in-8 écu sur beau papier. — Prix **15**

Il a été tiré :

39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à .. **40**
275 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 40 à 314, à **25**

THÉATRE DU MARAIS, BRUXELLES



AU PROGRAMME DE LA SAISON 1922-23

Corneille	*LE MENTEUR*
Molière	*SGANARELLE*
—	*LE MÉDECIN MALGRÉ LUI*
—	*L'AMOUR MÉDECIN*
Alfred de Musset .	*LE CHANDELIER*
— .	*A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES*
— .	*LES CAPRICES DE MARIANNE*
Prosper Mérimée .	*LE CARROSSE DU SAINT SACREMENT*
Edmond Sée . . .	*UN AMI DE JEUNESSE*
Jules Renard . .	*MONSIEUR VERNET*
— . .	*LE PAIN DE MÉNAGE*
Tristan Bernard .	*LE PEINTRE EXIGEANT*
Georges Courteline.	*LE COMMISSAIRE EST BON ENFANT*
Jean Schlumberger.	*LES FILS LOUVERNÉ*
Edmond About . .	*L'ÉDUCATION D'UN PRINCE*
Jean Gaument et Camillé Cé . .	*LA PART DU COMBATTANT*
Nicolas Gogol . .	*HYMÉNÉE*
Sir J. Barrie . .	*CELUI QUI VAUT DOUZE LIVRES*

CHANGEMENT DE PROGRAMME TOUS LES SOIRS



21, RUE DU VIEUX-COLOMBIER - TÉL. : FLEURUS 12-08

OUVERT JUSQU'A 2 H. DU MATIN

vous trouverez là
de la bonne cuisine française,
un milieu sympathique
et de bonne compagnie

PRIX MODÉRÉS

BAR PENDANT LES ENTR'ACTES

DÉJEUNERS - DINERS - SOUPERS

THÉ - PATISSERIE - GLACES

RETENEZ VOS TABLES PAR TÉLÉPHON